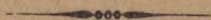


100.202

BIBLIOTHÈQUE HAITIENNE

Dr. J. C. Dorsainvil



Médico-sociologie



VODOU
et
NÉVROSE



Imprimerie « LA PRESSE »

Rue Dantès-Destouches MANIOC.org

Port-au-Prince, Haïti

La Médiathèque Caraïbe (Laméca)
Conseil départemental de la Guadeloupe

1931

10

Il a été édité

*150 exemplaires sur papier spécial,
numérotés 1 à 150.*

Mag. 100.202

4/299,6

BIBLIOTHÈQUE HAITIENNE

TR 21.28

Dr. J. C. Dorsainvil

DOR

Médico-sociologie

VODOU

et

NÉVROSE



Imprimerie « LA PRESSE »

Rue D. atès-Destouches

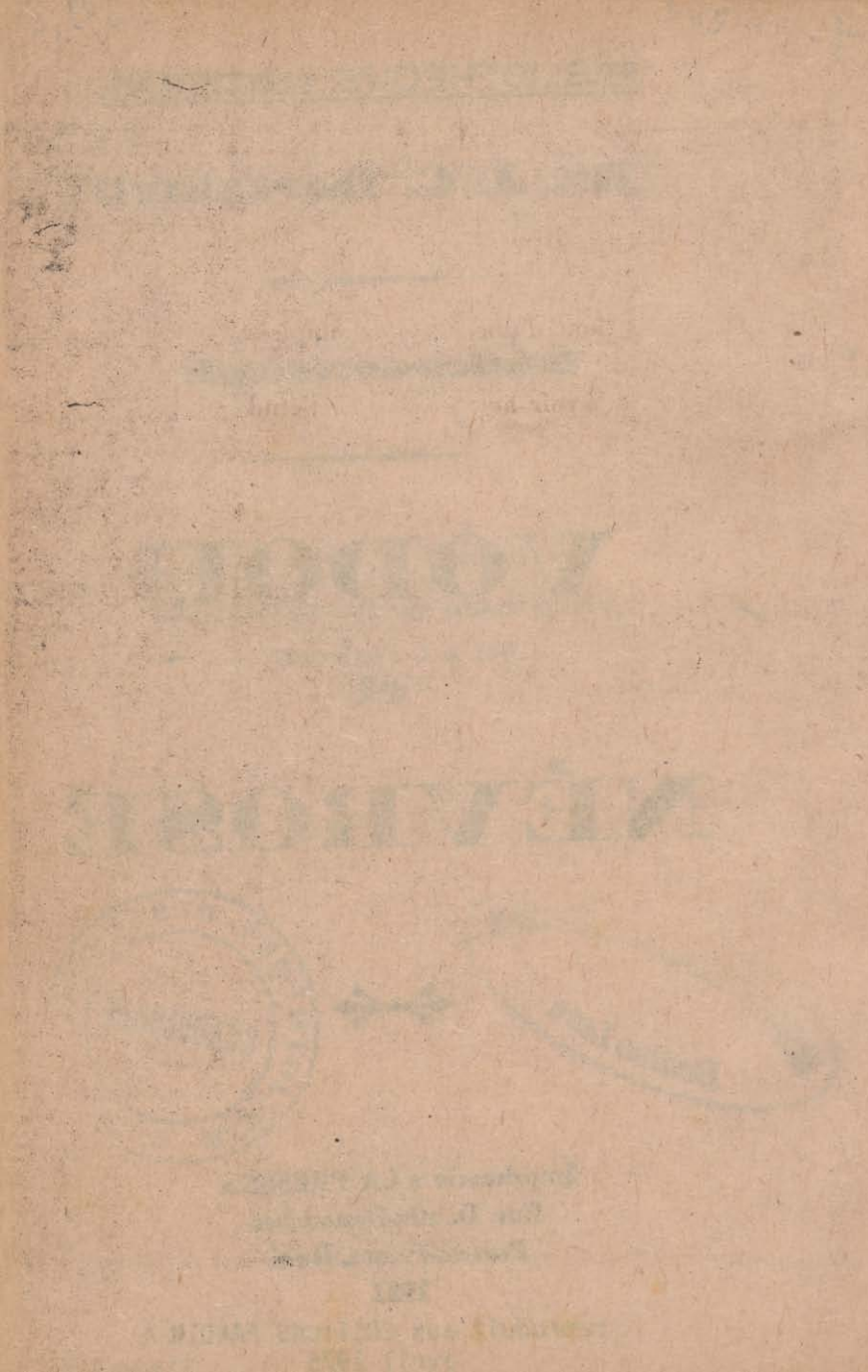
Port-au-Prince, Haïti

1931

reproduit aux EDITIONS FARDIN

avril 1975

D10027



INTRODUCTION

Cette introduction, d'une certaine ampleur, n'est qu'une mise au point.

Il s'agit de faire voir au lecteur que l'étude que nous reproduisons ci-après et qui date de 1913, a subi victorieusement l'épreuve du temps.

En effet, à l'époque où cette étude fut publiée dans la revue « Haïti Médicale », il s'agissait moins pour nous de bâtir des théories que de consigner des faits, des observations, de faire entrer dans le cadre de la science, d'intéressants phénomènes qui jusque-là étaient considérés simplement comme de grossières superstitions populaires. Or, si rapide que soit la marche de la science, si nouvelles que paraissent à certains égards ses conclusions, il y a en elle quelque chose qui demeure; ce sont les observations bien faites.

A coup sûr, l'esprit humain n'est jamais figé en une position immuable. Le courant de la pensée s'enrichit autant par les apports extérieurs que par la propre capacité de réflexion de l'esprit. Il n'est pas deux moments psychologiques qui se ressemblent. L'être d'hier n'est pas celui d'aujourd'hui, et le passé qui est déjà dans le présent roule vers l'avenir dans un devenir incessant. Tout de même ce progrès continu de l'esprit ne détruit pas l'observation. Il l'étend en profondeur, surtout avec le concours des instruments qui ajoutent leur infinie variété à la sagacité naturelle de nos sens. Il agence encore les explications nouvelles, mais ne réduit point à la simple valeur

documentaire ce que les Képler, les Fulton, les Galvani, les Volta, les Claude Bernard, etc. ont lu dans le grand livre de la nature.

A vrai dire, le progrès des sciences est moins dans l'observation des faits que dans leur interprétation, dans un perpétuel changement d'hypothèses. C'est à peine si chaque siècle enregistre un ou deux faits à grand rendement sur lesquels l'imagination humaine échaffaude mille conjectures, quitte à les voir disparaître avant que de naître. Notre époque pourtant privilégiée au point de vue des progrès scientifiques, a-t-elle enregistré en dehors de la radio-activité, de la découverte des fonctions des endocrines, du plus lourd que l'air, beaucoup d'autres faits à grand rendement?

En 1913, nous avons ramené les manifestations psychophysiologiques du Vôdou, sans nous préoccuper d'aucune question de philosophie des religions, de métaphysique ou de métapsychique, au groupe si varié des phénomènes de possession.

Aujourd'hui encore, nous ne croyons pas devoir changer de méthode. De la métapsychique, on peut dire ce que Kant disait de la métaphysique : C'est un océan sans rivage où le voyageur égaré, victime de ses illusions comme autant de mirages croit entrevoir à chaque instant la terre, quand ce n'est que le miroitement des nuages.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a pas lieu de faire intervenir la notion du surnaturel dans l'explication de certains phénomènes qui nous paraissent étranges. Une telle position impliquerait un dénombrement complet des faits et des lois de la nature. Or, nous sommes loin de cette position.

Des lois de la nature, celles qui nous sont les plus fami-

lières restent encore des énigmes. Sont-elles les moments d'une même énergie qui s'adapte avec une souplesse infinie à la multiplicité changeante des phénomènes ou bien gardent-elles dans le déroulement du temps, une irréductible individualité? Les réponses sont des hypothèses. Pesanteur, attraction, chaleur, lumière, magnétisme, électricité, vie, intelligence, pensée, etc., autant de vocables qui ne nous révèlent qu'un univers amoindri, perdu dans l'univers inconnu.

Depuis donc la publication de cette étude en 1913, notre attention s'est attachée à suivre si la psycho-pathologie et la psychiâtrie ont apporté des conclusions nouvelles sur cette question de la possession, qui n'est que le domaine pathologique du sentiment religieux et de la croyance.

Il nous paraît que le document le plus complet paru ces derniers temps sur la question est le livre du professeur T. K. Esterreich, de l'Université de Tubingue, psychiâtre de grand renom et l'un des psychologues qui ont étudié avec le plus d'attention les altérations de la personnalité humaine. Le livre du professeur Esterreich « Les Possédés » a été traduit de l'allemand en français par M. René Sudre.

Dans ce livre d'une documentation sérieuse, le professeur Esterreich qui n'est le prisonnier d'aucune idée préconçue et dont les conclusions n'excèdent pas la portée de l'observation, ne néglige aucune des sources où l'on peut ou doit se renseigner. Il consulte l'histoire des religions comme l'histoire profane, la psychiâtrie comme la psycho-pathologie; il prend ses observations dans les civilisations les plus avancées comme dans les plus primitives. Toutes les races, tous les peuples ont été appelés à déposer dans cette immense enquête. Il s'intéresse à la Pythie sur son trépied comme à la prêtresse d'un temple africain ou annamite. C'est le déroulement à travers les siècles d'une humanité torturée, angoissée, que les âges

passés croyaient la victime des infernales entreprises de l'esprit de Satan.

Au vrai, les hypothèses explicatives de la possession ne sont pas nombreuses.

La plus ancienne, celle que le christianisme a confirmée par l'enseignement des évangiles, est celle de la possession réelle, de l'incarnation dans le corps de l'homme de l'Esprit malin, l'éternel ennemi du genre humain. Les miracles du Christ ont consisté en grande partie à chasser l'esprit malin du corps des possédés de son temps. Cette croyance auto-suggestive éminemment déprimante, explique les épidémies de possession qui régnèrent dans les couvents au Moyen-Age et procurèrent d'autre part tant de victimes à l'Inquisition.

Une autre hypothèse résulte à notre époque du développement considérable des croyances spirites. Sans doute, l'antiquité et le Moyen-Age ne l'ont pas ignorée. Elle consiste dans l'envahissement du corps de l'homme par un désincarné, un membre de cette armée que Léon Denis dénomme « les criminels de l'au-delà ». Dans l'antiquité, Plutarque, Appolonijs de Tyane, saint Augustin, Origène, etc. nous en citent des exemples.

Une troisième hypothèse est celle professée par la grande majorité des psychiatres et des psycho-pathologues. Elle considère la possession comme un trouble de la personnalité, une maladie, une désintégration de ce complexe psychologique à peine analysable qu'est le moi conscient et subconscient.

Nous citons enfin une vue assez originale de W. James.

L'éminent psychologue américain, qui ne met point en doute certaines données de la métapsychique, les explique par une conscience cosmique, sources des connaissances surnormales.

D'autre part, l'hypothèse de la possession réelle, de l'inva-

sion du corps humain par un esprit, a été professée par quelques savants. Dans le monde germanique, nous pouvons citer : Zoellner, Fechner, Messer ; en Angleterre, Crookes et Lodge, etc. etc..

Sur la nature générale de la possession, nous citons volontiers cette remarque de René Sudre : Il y a des phénomènes de possession spirite qui ne sont pas de la banale mythomanie, mais qui portent le caractère de contrainte « Wrang » relevé par les psychiatres allemands, d'« automatisme » si parfaitement décrit par Pierre Janet. En proposant d'appeler ces phénomènes « prosopopèse », nous n'avons pas voulu prendre position dans la dispute qui s'est élevée entre le grand psychologue et Babinski. Encore moins avons-nous voulu donner raison à Dupré.

Le fait de jouer un rôle n'implique pas qu'on n'est pas sincère ou qu'on l'est à demi. Laissons, si l'on veut, les médiums, mais les possédés du moyen-âge devaient être sincères puisqu'ils jouaient leur rôle devant l'Inquisition et le soutenaient encore au milieu des tortures.»

Il nous semble, en effet, impossible d'expliquer par la mythomanie, l'éclosion en dehors de tout milieu d'entraînement d'une crise vodouïque chez des fillettes de huit à dix ans. Incontestablement, une prédisposition psycho-biologique conditionne la brusque apparition de la crise.

Dans notre étude, nous avons défini la crise vodouïque, authentique, vraie ; un dédoublement du moi caractérisé par des altérations psycho-biologiques que nous avons longuement analysées. On nous permettra de rapprocher nos vues de 1913 des récentes observations du professeur Esterreich sur la possession.

Pour le professeur de Tubingue, la possession doit être étudiée à un double point de vue, dans les signes extérieurs

et dans l'état subjectif, et le substrat de toutes les altérations se ramène en dernière analyse, au *somnambulisme naturel*.

En parcourant, écrit-il, la série des cas de possession que nous venons de citer, le premier et le plus frappant de leurs caractères est que l'organisme du patient paraît être envahi par une personnalité nouvelle. L'organisme est gouverné par une âme étrangère. C'est ce qui a fait désigner ces états depuis le temps où il nous est donné de les connaître jusqu'à l'époque la plus récente, sous le nom de possession.

Cette possession se manifeste de trois façons.

En premier lieu, le possédé prend une nouvelle physionomie, les traits du visage s'altèrent.

Cette transformation de la physionomie apparaît dans toutes les descriptions.

Le deuxième caractère qui révèle le changement de personnalité est en rapport avec le premier, c'est la voix. Au moment même où la physionomie devient différente, il sort de la bouche de la personne en crise une voix plus ou moins changée. L'intonation correspond également au caractère de la nouvelle individualité qui se manifeste dans l'organisme et est conditionnée par lui. En particulier, le registre aigu de la voix se déplace. La voix féminine se transforme en une voix de basse.

Mais le caractère le plus important, celui dans lequel se manifeste l'invasion de l'organisme par une individualité étrangère, est le troisième. La voix nouvelle ne parle pas selon l'esprit de l'individualité normale, mais selon l'esprit de la nouvelle. Son moi est le moi de cette dernière et son contenu est opposé au caractère de l'individu normal.»

Ce court tableau du professeur Esterreich confirme d'une manière saisissante les quatre éléments mis en évidence par nous dans la crise vodouique : 1° le dédoublement de la per-

sonnalité; 2° le changement d'aspect du visage, ce que nous avons appelé le « masque vòdouique »; 3° les altérations souvent profondes de la voix; 4° enfin l'habitude du possédé d'objectiver son moi normal, de le nommer à la troisième personne.

Le groupement de ces quatre symptômes impose à l'observateur peu habitué à l'analyse de ces grandes désintégrations du moi normal, le sentiment parfois irréductible de la présence d'une nouvelle individualité chez le possédé. Bien plus, comme cela s'observe souvent chez nous, c'est une suite de personnalités nettement individualisées qui apparaît chez le possédé.

A chacune de ces personnalités correspond un habitus psycho-organique impressionnant par sa régularité. Il ôte toutes possibilités de confusion. Le professeur Cœsterreich offre dans son livre de nombreux exemples de ce genre.

De tous ces cas, nous ne retenons que celui d'Hélène Smith, qui incarnait dans ses crises une série de personnalités, entre autres, Marie-Antoinette, reine de France, Cagliostro, le fameux thaumaturge du dix-huitième siècle.

Selon Flournoy cité par l'auteur, quand Hélène Smith incarne Cagliostro, tout d'un coup elle se lève, puis se tournant lentement vers la personne de l'assistance à qui Cagliostro va s'adresser, elle se redresse fièrement, se renverse même légèrement en arrière, tantôt les bras croisés sur sa poitrine d'un air magistral, tantôt l'un pendant le long du corps tandis que l'autre se dirige solennellement vers le ciel avec les doigts de la main, dans une sorte de signe maçonnique, toujours le même. Bientôt, après une série de hoquets, soupirs, bruits divers, marquant la difficulté que Cagliostro éprouve à s'emparer de l'appareil vocal, la parole surgit grave, lente, forte, une voix d'homme puissante et basse, un peu confusé

avec une prononciation et un fort accent étrangers, certainement italiens plus que tout autre chose. Cagliostro n'est pas toujours très facile à comprendre, surtout s'il enfle et roule sa voix de tonnerre à quelque question indiscreète ou aux irrespectueuses remarques d'un assistant sceptique.

Il grasseye, zézaye, prononce tous les *u* comme des *ou*, accentue les finales, émaille son vocabulaire de termes vieillissés ou impropres dans la circonstance. Il est pompeux, grandiloquant, onctueux, parfois sévère et terrible, sentimental aussi, il tutoie tout le monde et l'on croit déjà sentir le grand maître des sociétés secrètes. Quand Hélène incarne son guide, elle prend vraiment une certaine ressemblance de visage avec lui et dans toute son attitude quelque chose de théâtral, parfois de réellement majestueux qui correspond à l'idée qu'on peut se faire du personnage.

Flournoy note encore dans cette incarnation de profondes altérations de la physionomie; les paupières s'abaissent, l'expression du visage se modifie et la gorge se gonfle en une sorte de double menton qui lui donne un air de famille avec la figure bien connue de Cagliostro.»

Nous relevons dans cette observation comme faits notés aussi par nous, les hésitations du début de la prise de possession, les soupirs, les bégaiements, les inspirations prolongées, les attitudes qui indiqueraient enfin une certaine souffrance de l'organisme.

Nous avons dit, que la crise vâdonique provoquait de profondes modifications de la sensibilité et de la motricité normales.

En général, les observations du professeur Cœsterreich confirment ces dires, quand les données de l'auteur ne dépassent pas les nôtres par leur valeur et leur importance.

C'est une nouvelle physiologie qui surgit, dérouterant par

sa valeur dynamique nos informations classiques. Toutes les capacités sensorielles augmentent, de même que la motricité générale. Les excitants de la sensibilité qui auparavant provoqueraient des souffrances indicibles, glissent sur l'organisme sans l'émuouvoir.

« C'est, conclut Esterreich, une agitation désordonnée des membres, des contorsions et des dislocations dans les sens les plus impossibles, des flexions de tout le corps en arrière à la manière d'un arc, etc. Ce qui prouve que ces mouvements ne sont pas dus à la simulation, c'est que de telles contorsions ne peuvent pas être exécutés volontairement. »

En effet, quelle intervention de la volonté explique l'impossibilité pour quatre à cinq adultes vigoureux de maîtriser une fillette de huit à dix ans? En vertu de quel autre effort volontaire un être normal peut-il renverser son anatomie au point de projeter en arrière et sur la ligne médiane du corps son visage convulsé, secoué d'horribles grimaces?

La physiologie normale explique-t-elle que l'haleine d'un possédé puisse devenir brusquement fétide au point d'incommoder l'assistance?

Enfin, la simulation, si osée qu'elle soit, rend-t-elle compte de l'observation qui suit?

A la fête des Aïssoua, en mémoire du miracle de leur établissement à Alger sous l'étendard du marabout Mohammed Ben-Aïssa, le Mokadani, le chef de la secte, prononce des prières dont chacun des Aïssoua souhaite l'accomplissement (santé, fécondité, etc.). Cependant, le chœur l'accompagne ainsi que les femmes dans la galerie. Au rythme des tambours qui renferment des serpents, les danseurs de *zikre* tournent avec des mouvements violents, se posent des objets de fer brûlants sur les mains, les pieds, les bras, la langue, et quand ils tombent par terre épuisés, on les ranime en leur

marchant sur l'estomac. Ils imitent les voix des chameaux et des lions en lesquels ils croient être changés et ils déchirent des cactus épineux avec leurs dents.»

Comme on le voit, le culte des Aïssoua qui a provoqué maintes enquêtes de la part du monde des savants, offre des particularités relevées chez nous dans le culte des *Hàdoum* et des *Hogoum*. C'est dans de nombreux cas, la même insensibilité à la douleur, au point que le possédé joue impunément avec des boulets rougis au feu ou mastique bruyamment des morceaux de verre à boire, de bouteille, etc. La volonté, il faut bien le reconnaître, si forte qu'elle soit, ne suffit pas à conditionner de tels phénomènes.

L'abbé Sifflet, dans un ouvrage approuvé par Rome, nous donne des détails encore plus impressionnants sur cette danse des Aïssoua.

D'après l'abbé, la danse qui a lieu tous les vendredis soir dès 7 heures, provoque des phénomènes que la volonté des participants explique encore moins.

Les danseurs à tour de rôle viennent danser sur le ventre d'un enfant placé au milieu du cercle chorégraphique. Au paroxysme de la crise, des Aïssoua introduisent un doigt dans la cavité orbitaire, font descendre leurs yeux sur leurs joues, transpercent ces dernières à l'aide de longues aiguilles, s'ouvrent le ventre en mettant à nu le paquet intestinal. A minuit, tout rentre dans l'ordre. Nous laissons au compte de l'abbé Sifflet et de Rome, ce terrifiant récit. Dans tous les cas, le professeur Lannelongue qui a mené une enquête sur la danse des Aïssoua, n'a voulu y découvrir qu'une puissante névrose, alors que Rome et l'abbé y voient un cas indiscutable de l'intervention du démon dans le monde.

Dans nos observations personnelles, nous relevons le cas suivant qui nous a été communiqué par un ami, attentif à noter les faits plus ou moins anormaux du pays.

A Saint-L..... du Sud, une vieille femme de 75 ans fait une luxation du cou-de-pied. La douleur est si vive qu'elle se traîne difficilement armée de deux bâtons. Dans la soirée, cependant, s'organise un service sur son habitation, clopin-clopant, elle s'y rend. Quelle n'a été pourtant la surprise de l'assistance, quand, rejetant ses bâtons, elle se lance avec une agilité surprenante au milieu des danseurs, pirouette, gesticule comme si elle avait vingt ans.

Cette surexcitation dura presque toute la nuit, et la danse finie, la malheureuse revint à son état antérieur, incapable de faire un pas sans l'appui de ses bâtons.

La possession est intimement unie à l'histoire des religions. Elle est, comme nous l'avons dit, une manifestation morbide du sentiment religieux.

Sans doute, la psychologie qui l'engendre diffère selon le degré d'évolution des cultes envisagés.

Dans les cultes déjà évolués, elle n'est qu'une survivance de l'animisme primitif, frappant surtout les types les moins cultivés. Le progrès intellectuel tend à diminuer ou à faire disparaître les cas de possession.

Il semble que l'une des conditions psychologiques indispensables à son apparition, soit l'absence d'une forte cohésion du moi, facilitant par conséquent la désintégration des complexes psychiques. C'est bien cette désintégration qui fait surgir de la subconscience la nouvelle individualité caractéristique de la possession. Cette affirmation n'est pas une hypothèse, une simple vue de l'esprit. Elle se vérifie largement dans notre milieu.

Nous l'avons dit dans notre étude. On ne compte plus chez nous les familles qui par leur évolution sociale, la culture intellectuelle et morale, ont pu se libérer de toute pratique

vôdouique active, et échapper du coup à toute atteinte de la névrose qui en découle souvent.

Le caractère de contrainte de la névrose vôdouique s'établit par le fait qu'une nouvelle croyance fortement développée est le moyen le plus sûr d'enrayer les crises de possession. Il se produit alors une sorte de refoulement auto-suggestif qui conditionne pour ainsi dire la naissance d'une nouvelle individualité. L'ancien état de conscience, générateur de crises nouvelles est comme inhibé.

En Haïti, le phénomène est surtout remarquable chez les convertis du culte protestant. Il est moins fréquent dans le culte catholique romain, parce que trop de points de contact existent entre le Vôdou et le catholicisme. La conscience catholique et la conscience vôdouique coïncident souvent sans se gêner.

Des informations qui nous ont été fournies par le Révérend S. Lindor, il résulte que dans la commune de Léogâne, des milliers de vôdouisants de tous grades, convertis au protestantisme, ont abandonné définitivement ce culte.

La contre-partie du phénomène ne revêt pas une signification moins importante.

Il suffit, en effet, que la nouvelle croyance s'affaiblisse, pour que les manifestations vodouiques antérieures s'imposent de nouveau à la conscience de l'individu. Ce cas particulier, nous l'avons suivi durant cinq ans dans une famille campagnarde de la commune de Jacmel.

Nous avons noté pas à pas chez ces paysans, habitués à passer des jours dans notre maison, l'affaiblissement de leur nouvelle croyance.

Cela débuta par une maladie chronique du père qui finit par être obsédé de l'idée qu'il était la victime de la vengeance des loa des ancêtres. La mère et les enfants résistèrent, appe-

lèrent à leur aide leur pasteur, mais finirent, à leur tour, par être victimes de la même obsession. Aujourd'hui, ils sont tous revenus au culte ancestral.

L'âge est aussi un facteur d'affaiblissement de la crise vòdouique. A ce facteur, se rattache un autre phénomène qui met souvent fin à la névrose vòdouique.

Souventes fois, à la demande impérative de l'esprit possesseur, la vieille femme qui a consacré des années de sa vie au service des *loa*, se voit obligée de se convertir au culte catholique ou protestant. Dans ces conditions, il est absolument rare de voir la possession se reproduire. Elle est alors au service de Dieu.

Le professeur Oesterreich ramène en somme tous les phénomènes de la possession au somnambulisme. Avec Héricourt, nous signalions déjà le fait en 1913.

Incontestablement, de tous les phénomènes de la physiologie, le somnambulisme naturel ou provoqué, offre les plus frappantes analogies avec la possession. C'est dans l'un et l'autre cas pour le moi subconscient, la même activité automatique, pour le moi conscient, la même amnésie, pour le sujet, le même pouvoir d'exécuter des mouvements bien coordonnés en l'absence de tout contrôle de la volonté.

Provoqué, il est facile d'introduire dans la conscience du sujet en état somnambulique, une nouvelle individualité, aussi cohérente que dans la possession.

Sans avoir la même intensité, ce sont les mêmes troubles de la sensibilité, de l'appareil moteur qu'on enregistre. L'observation du professeur Régis citée dans notre étude établit sans conteste le fait.

Au point de vue psychique, c'est le même dynamisme mental, déclanchant toute une série de phénomènes psycho-orga-

niques dont l'intensité déroute l'expérience ordinaire. C'est là que la remarque de Setsenow, que l'idée est une force, trouve sa pleine justification. Retenons que dans les deux cas, l'optimum de réceptivité de la sensibilité générale et de la sensibilité sensori-motrice, est considérablement dépassé. Les excitants physiques doués d'un pouvoir destructeur que l'expérience a vérifié, glissent sur l'organisme sans l'émouvoir.

Néanmoins, le somnambulisme lui-même est-il un état primaire, n'implique-t-il pour se manifester un substrat organique plus profond, une constitution déterminante ou bien n'est-il qu'une synthèse plus accusée de l'automatisme psychologique propre à l'espèce?

Dans tous les cas, ce qu'on note chez tous les sujets capables de produire ces phénomènes, c'est une constitution primitive, non enrichie par les apports de la civilisation et où fait défaut le contrôle logique. Chez eux, les fonctions automatiques et réflexes dominent, et l'action directrice ou de contrôle des centres nerveux supérieurs est affaiblie.

Pour nous, de tels êtres sont plus intégralement insérés dans la nature dont ils subissent presque sans réaction les puissantes impulsions. Toutes leurs idées sont des croyances auxquelles la raison n'adresse aucune objection.

Cette mentalité ne se rencontre pas seulement chez les peuples primitifs, mais aussi chez un bon nombre de prétendus civilisés.

Dans son livre « Le Non-Civilisé et Nous », M. Raoul Allié, rapporte le cas d'une association de cannibales qui fut découverte en 1927 en Transsylvanie :

« Quand la justice mit la main au collet de ces sinistres bougres, ils avaient déjà sacrifié et mangé trente-six person-

nes. Aux assises criminelles, ils firent des réponses qui témoignaient que leur mentalité n'était pas au-dessus de celle du Pahouin de la forêt équatoriale africaine.»

Sur les phénomènes relevant de la métapsychique, « du surnormal », le professeur C Esterreich se montre très réservé.

Dans les nombreuses observations recueillies par lui, il ne trouve jamais assez de contrôle, d'esprit critique, pour donner pleinement son adhésion. Il suspend son jugement devant des faits affirmés par quelques auteurs dignes de créance et réclame une enquête plus décisive.

Nul doute, des facultés surnormales se manifestent souvent chez nos possédés du Vôdou. Parmi ces dernières, la clairvoyance exprimée par la prédiction d'événements plus ou moins prochains, la télévision, etc. sont les plus communes. Tout le merveilleux du culte vòdouique est là, et l'on s'explique dès lors l'emprise qu'il exerce sur les esprits simples.

D'ailleurs, en dehors du culte des Vòdou, les facultés surnormales se constatent assez souvent dans l'ensemble du peuple. Nous avons personnellement gardé le souvenir d'une femme qui, des mois à l'avance, nous avait prédit la mort violente du Président V. G. Sam et toutes les conséquences tragiques qui en furent la suite. Quand on songe que le Vòdou se maintient par la tradition familiale, qu'il existe dans le pays une mentalité vòdouique à laquelle peu d'entre nous échappent, on comprend comment, sous le bénéfice d'une sorte d'accumulation héréditaire, certains phénomènes de cet ordre puissent revêtir une intensité particulière. Cela est d'autant plus vrai que la névrose n'atteint pas indifféremment tous les membres d'une même famille. Elle frappe surtout les types particulièrement prédisposés.

Nous ne croyons pas et dans tous les sens à l'autonomie dynamique de l'être humain. Il n'est point selon les meilleu-

res probabilités, le lieu d'origine et la fin des forces qui l'animent les forces physiques comme les forces mentales.

Or, cet être-là, qu'on l'examine dans ce que l'on veut bien appeler sa double nature, se ramène en dernière analyse à un simple jeu de forces. Ces forces, si l'être humain ne les crée pas, s'il n'est qu'un être quelconque jeté par la vie en cours de route, dans le torrent tourbillonnaire des existences, il les reçoit du dehors.

A ce point de vue, nous nous rallions à l'opinion du docteur Labouré, que d'ailleurs nous professons déjà en 1913, affirmant que tout dans le monde se ramène à un jeu infiniment complexe, de forces, que les forces seules existent. Labouré considère déjà la pensée, la vie, l'intelligence, comme les forces universelles à l'égal de la lumière, du magnétisme, de l'électricité.

Est-il alors impossible que sous certaines conditions d'organisation bio-psychique, de prédisposition héréditaire, ces forces intelligentes surtout, ne puissent faire surgir dans l'être humain des facultés qui ne se constatent pas chez lui à l'état normal?

Entre les facultés surnormales du possédé et les puissantes intuitions du génie, nous ne découvrons personnellement que des différences de degré et non de nature. Au fond, c'est le même jaillissement des replis de la conscience d'une pensée que la raison discursive n'a pas conditionné. Sans doute chez l'homme de génie, le développement logique antérieur de la pensée impose à l'esprit une discipline qui se retrouve même dans ses intuitions. Mais on peut parler dans l'un et l'autre cas de « névrose ». L'intelligence humaine est « une » dans ses fonctions essentielles. Entre le cerveau du dernier des primitifs et celui du proéminent civilisé, il n'y a, répétons-le, que des différences de degré.

Par ailleurs, dans l'entente des choses de notre univers, nous sommes ligotés par des préjugés millénaires, emprisonnés dans des conceptions dont nous ne pouvons pas facilement nous défaire. Malgré tous les démentis que nous donne la réalité, nous limitons le monde à notre propre effort logique, sans vouloir nous dire que toute cette pensée abstraite, n'est qu'un décalque créé à l'usage de l'intelligence par l'intelligence humaine.

Aussi, notre surprise est-elle grande, quand, brisant tous les cadres conventionnels, la pensée s'émançipe, se libère des pures abstractions par le fait d'une communion plus intime avec les forces de la nature. Nous ne connaissons le tout de rien.

II

CONSIDERATIONS HISTORIQUES
ET SOCIALES

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES ET SOCIALES

La question du « Vòdou » est un thème souvent abordé par nos hommes de pensée : historiens, moralistes et sociologues.

Ils n'y ont vu — disons-le tout de suite — que le motif de brillantes variantes de rhétorique ou de hautaines condamnations morales. Cependant, la question n'est pas aussi simple qu'ils ont bien voulu le penser.

Tout ce qui touche à la réaction de l'homme en face de ce qu'il croit être divin, à la manifestation en lui du sentiment religieux, sous quelque forme qu'il s'offre à l'analyse, a de profondes racines dans sa nature. Il y a, nous dit quelque part Spencer, une âme de vérité dans les choses fausses, comme il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises, marquant par cette pensée que l'erreur absolue pas plus que le mal radical ne sauront être un attribut essentiel de la connaissance ou une qualité des objets de la réalité extérieure.

Sortant cependant, de cette note superficielle d'appréciation, quelque temps avant sa mort, le docteur Elie Lhérisson avait entrepris sur ce sujet une série d'études, sorte de synthèse scientifique dans laquelle toutes les croyances populaires devaient être examinées sans idée préconçue et réduites à leur valeur réelle.

Mais le docteur, il faut le dire, avait accordé trop d'importance aux manifestations extérieures et cultuelles de ces croyances, sans approfondir les causes historiques, héréditaires, psycho-biologiques qui les expliquent.

C'est une erreur de penser que ces croyances sont simplement posées dans notre milieu social et qu'un peu d'instruction élémentaire libéralement répandue, suffirait à les faire disparaître. Il n'est point rare de rencontrer dans le pays des hommes d'une culture remarquable qui, au besoin, mettraient en jeu tout l'arsenal de la logique du raisonnement, pour établir, au moins l'inutilité d'un Dieu et qui, pourtant, dans leurs conversations, laissent entrevoir leur invincible croyance au surnaturel de toutes ces petites forces bizarres conçues par la primitive pensée africaine.

La vérité est que pas plus dans l'ordre biologique que dans l'ordre moral, nous ne nous débarrassons entièrement de nos ataves. En de vagues ressouvenances qui sont les remous du passé, ils donnent à nos sentiments, à notre conduite, une obscure direction que l'analyse la plus minutieuse décèle à peine du milieu de la table des valeurs toute actuelle que nous imposent les conditions présentes de la vie.

Or, cette âme guinéenne qui nous a légué un si pesant héritage d'irréductibles croyances, n'avait qu'une simplicité apparente. Si elle n'avait pas été profondément touchée par les civilisations issues du bassin de la Méditerranée, elle ne les a pas complètement ignorées. Quand Rome devint un pandemonium où tous les peuples alors connus se coudoyaient dans une promiscuité gênante des langues et des mœurs, déjà l'éthiopien, l'africain du nord, vendaient des amulettes et des rogatons, avec la tolérance de la police impériale, à la populace de Subure et du Transtévère. Si les légions romaines n'ont point traversé les déserts de Nubie et du Sahara, il est possible, il est même très probable que les tribus nomades du nord de l'Afrique, aient fait pénétrer quelque chose de la civilisation latine au centre du continent noir. Comme on le sait, Rome avait édifié dans le nord

de l'Afrique une puissante civilisation dont G. Boissier nous a raconté les phases glorieuses et que l'invasion des Vandales submergea.

Sans remonter à l'histoire de l'antique Egypte, il est maintenant certain que le centre de l'Afrique avait subi assez tôt par l'Ethiopie et la Tripolitaine, l'influence des civilisations sémitiques, juive et musulmane surtout. Certains ethnologues, par exemple, vont jusqu'à considérer les Peuls du nord du Sénégal comme des peuplades d'origine sémitique.

Sous la poussée de cette civilisation sémitique, de grands empires, de puissants royaumes se fondèrent au Soudan, en Guinée, dès le neuvième siècle, tels que l'empire de Ghâna, les royaumes de Mali, de Tokoror, de Sénégal, de Sosso, de Songoi, etc. Des villes telles que Ghâna, Gao, Dienné, Tombouctou, etc. devinrent très florissantes. Dans cette civilisation, retranchée pourtant de l'histoire universelle, parurent de puissants organisateurs, de remarquables écrivains de langue arabe. Au nombre des chefs qui organisèrent des empires et des royaumes, nous pouvons citer l'empereur Congo-Moussa et l'Askia Mamadou-Touré, et parmi les écrivains, Mahmoud-Kôti, Ahmed-Bâbâ, etc.

Lorsque donc, au quatorzième siècle, débuta la traite européenne, toutes les tribus africaines : Soussous, Ibo, Lélé, Malinké, Bambara, Nago, Congo, Caplaou, Fon, Quiamba, Canga, Mine, Mahi, Ouolof, Poulah, Arada, etc., qui allaient être représentées à Saint-Domingue, n'avaient ni une parfaite uniformité de mœurs, ni le même degré de culture morale. Les Mali ou Malinkés, les Bambaras, les Poulah, enfin en grande partie les peuplades sénégalaises, avaient subi assez profondément l'influence de la civilisation musulmane, au point que le voyageur anglais Parkens, qui fit au dix-huitième siècle à bord d'un négrier la traversée d'Europe en Amérique, ren-

contra sur le navire un Peul, lisant et écrivant la langue arabe.

Mais, ces conjonctures historiques n'ont certes pas eu une influence déterminante sur la formation de l'âme religieuse de l'Afrique. D'autres causes qui ont plus lentement mais plus sûrement agi, doivent être envisagées pour expliquer ce polythéisme extraordinairement diversifié que représente à une analyse superficielle, l'ensemble des croyances africaines.

La plupart des exégètes ont fait ressortir le rôle que le milieu physique a exercé dans la formation de l'âme esthétique et éminamment religieuse de la Grèce antique. Les lumineux horizons de l'Attique, de la Thessalie, du Péloponèse, ont plus agi en ce sens que n'importe quelle autre cause. La constance d'un climat modéré qui permettait au Grec à peine vêtu, de vivre nuit et jour dans la rue, ne pouvait lui insprer ce sentiment d'horreur de la nature qui, semble-t-il, a créé ailleurs les religions primitives. Les compatriotes de Socrate, au contraire, se sentaient vivre avec cette nature. Partout, la poétisant davantage, ils avaient placé, sur les collines rocailleuses de l'Attique, comme dans les autres contreforts du Pinde, des divinités gracieuses et débauchées. Les grands dieux de cette joyeuse mythologie n'étaient que des exemplaires amplifiés de la malice humaine. Aussi, l'imagination du Grec, malgré sa hardiesse, ne put pas les éloigner de la terre; elle cantonnait leur demeure sur le sommet de l'Olympe qu'embrumaient à peine les nuages humides du nord.

Quel contraste offre ce climat avec les tumultueux horizons de la zone équatoriale! Ici tout est grand, et la puissance des phénomènes écrase l'imagination, jetant dans l'âme cette note d'inquiétude, constituant cette âme de terrifiante beauté des grands aspects de la nature, dont parle Hutcheson.

Là, c'est l'immense forêt aux arbres gigantesques et sou-

vent millénaires. Des fleuves puissants descendent de montagnes qui se perdent dans les nues ou naissent de certains lacs qui ressemblent à des mers. Tout cela s'anime, vit d'une vie prodigieuse quand le souffle du large précipite les vagues sur les lointains brisants ou que l'haleine à peine attiédie des déserts passe au-dessus des forêts.

D'autres fois, le tableau change: toute cette nature qui semblait sommeiller sous l'écrasement torride du soleil tropical, se réveille brusquement dans le fracas du tonnerre et la phosphorescence des éclairs. De gros nuages noirs déversent des trombes d'eau sur la terre inondée. Vraiment, une nature de cette puissance n'est pas caressante et berceuse. Si elle semble parfois dormir, c'est pour se recueillir et déchaîner avec plus de furie, les forces destructrices qu'elle garde dans son sein.

En face de cette imposante nature, nos ancêtres d'Afrique, ont plutôt ressenti la crainte qui a enfanté certaines religions primitives.

Le vòdou, culte dahoméen de la tribu des Fons, est l'une de ces religions enfantées par la crainte. Il est au plus haut point une divinisation des forces naturelles.

Dans l'obscur conscience du Fon, par une intuition révélatrice de l'instinct religieux, il a éprouvé le besoin de poser des solutions à ces problèmes d'origine, de maintien, de destinée du monde, qui dans l'histoire de notre espèce, ont si horriblement tourmenté les penseurs éminents de toutes les races.

Ne pouvant les résoudre autrement que par les perceptions fatales d'une réalité objective infiniment variée, il divinisa les forces de la nature, rattachant les effets constatés à des causalités purement subjectives. L'idée éminemment métaphysique, que l'on retrouve d'ailleurs plus ou moins

atténuée au fond de toutes les religions, de deux forces se combattant pour l'heur ou le malheur de l'humanité, présida, là aussi, à l'édification d'un panthéon. Dès lors, tout s'anime dans cette œuvre de personnification des forces de la nature. Chaque tribu construit ses dieux dans le cadre de ses sentiments généreux ou féroces. Puis, à la longue, un travail de rapprochement se fit et ces divinités, naguère l'expression de la terreur enfantine d'une peuplade primitive, furent bientôt mêlées aux moindres démarches de la vie quotidienne. Comme enfin il n'y a pas de religion, si élémentaire qu'on la suppose, qui vit longtemps sans sacerdoce, une élite se charge d'interpréter la volonté des dieux aux autres membres de la tribu. De là sort un culte propitiatoire qui chez un bon nombre des tribus africaines, alla jusqu'aux sacrifices humains. Tout cela, à n'en pas douter, correspond à ce qu'un éminent philosophe français, Charles Renouvier, nomme la *méthode des apothéoses*.

Le vödou, culte monothéiste, mais donnant dans l'action divine la place principale à des génies, les Vödou, nous semble avoir suivi particulièrement cette évolution. *Mavrou*, le grand-maître du panthéon, est un dieu unique, mais non providentiel, qui ne s'occupe nullement du monde qu'il a créé. Cette mission revient aux génies, aux vodous, plus rapprochés de l'humaine nature. *Dangbé* représente le principe du bien, *Legba*, dieu de la fécondité, dans quelques-unes de ses attributions, le principe du mal.

Une fois transplantés à Saint-Domingue, les guinéens s'attachèrent encore plus à ces cultes qu'ils professaient dans les sombres forêts de la douloureuse Afrique. Devant eux s'ouvrait maintenant une nouvelle école, celle de la souffrance. Non certes la souffrance de l'existence insouciante et sans lendemain du carré guinéen, mais celle de la plus éreintante

servitude réalisée dans des genres de supplices que Rome dans ses mauvais jours ne sut pas inventer pour dompter la révolte des vaineus.

Les maîtres de Saint-Domingue qui ne visaient qu'à l'exploitation de la force physique, ne s'alarmèrent pas outre mesure des réunions nocturnes que ces déshérités tenaient dans la colonie. Ces traînantes mélopées qu'entonnait l'esclave, où passaient en poignantes lamentations le souvenir des ancêtres et le regret de la terre natale, ne leur disaient rien. Au contraire, ils prenaient prétexte de ces chants, de ces danses parfois bruyantes pour affirmer qu'à Saint-Domingue, l'Africain était content de son sort. Exclusivement dominés par l'esprit de lucre, ils ne comprirent point que là s'élaboreait un milieu de lutte et s'endormant dans la béate quiétude d'une assurance mortifère; ils ne devaient se réveiller qu'aux sinistres lueurs de l'incendie de la plaine du Nord, quand déjà les vagues brûlantes de mille foyers incandescents léchaient les murs du Cap.

Ce que nos historiens ne nous ont laissé qu'entrevoir, c'est le rôle des croyances africaines dans la préparation de la lutte de l'esclave à Saint-Domingue. Par exemple, dans les premières heures de la révolte, alors que la lutte se développait sans plan, sans unité, sous l'action éparpillée et contradictoire de multiples chefs de bandes, plusieurs d'entre eux maintenaient le fanatisme de leurs partisans à l'aide de ces croyances. Boukman, le terrible organisateur de la révolte de la plaine du Nord, Hallaou, Hyacinthe, Lafortune, etc. étaient des *Houngan*, des prêtres des Vòdou. Romaine, au Trou-Coffi, qui avait plutôt subi l'influence espagnole, se disait un protégé de la sainte Vierge. Dans la mêlée, quand l'un de ces chefs qui se disaient invulnérables tombait, il y avait mille raisons pour justifier cette mort inattendue. Commu-

nément, un manquement aux rigoureuses prescriptions de la divinité protectrice, mais jalouse et tracassière, donnait la clé du mystère. Chez beaucoup de ces chefs, la croyance en leur invulnérabilité, n'était point le résultat d'un calcul, mais un état d'âme vrai, une sorte d'auto-suggestion qui explique bien l'héroïsme chronique de certains meneurs de la révolution de Saint-Domingue et de la guerre de l'indépendance.

Avant même que Saint-Domingue devint une terre de feu et de sang, où les trois classes de la population s'entregorgaient, la lutte, sous cet aspect occulte, avait déjà commencé. Plus d'une fois, un frisson de terreur passa sur la colonie. Des cas inexplicables d'empoisonnement semaient l'épouvante à la Grande Case comme dans les ateliers. Maîtres et esclaves tombaient, et malgré les sentences sanglantes rendues sous le moindre soupçon par les Conseils supérieurs, une main mystérieuse continuait à semer l'effroi sur les plantations.

Dans cet ordre d'idées, l'histoire officielle n'a retenu que le nom de l'esclave manchot, Makandal, qui fut condamné à être brûlé vif par sentence du Conseil supérieur du Cap. Makandal, qui terrorisa la colonie, en dépit de la place honorable que lui donnent à juste titre nos historiens, est devenu le patron de tous les malfaiteurs, des Capreleta et autres.

Un fait que beaucoup d'entre nous ignorent, c'est la part prise parfois par certains colons à ces pratiques africaines. Dans certaines circonstances, on daignait consulter la vieille négresse, la Sybille noire qui révélait l'avenir, dévoilait des secrets. En perdant sa foi millénaire, comme le Romain de la décadence, le crédule Breton, le superstitieux Normand, pouvaient fort bien mêler dans leurs prières, les dieux de l'Asie à ceux de l'Afrique.

Rien donc dans un pareil milieu ne devait contribuer à affaiblir les croyances importées d'Afrique. La Guinée dont les Anciens disaient des merveilles, apparaissait dans le recul du temps et l'éloignement des lieux, à tous ces malheureux, comme une terre promise. Sur ce terme d'espérance et d'amour se greffa un mythe nouveau.

La tribu dahoméenne des Ibos se faisait surtout remarquer par un ardent sentiment de retour au pays natal. Aussi l'Ibo n'hésitait-il pas à s'ôter la vie, dans l'espoir de renaître sous les ombrages de l'Afrique aimée. D'ailleurs, à Saint-Domingue, dans ce monde désarmé des esclaves, les légendes allaient leur cours. Les anciens racontaient volontiers que nombre de noirs transplantés dans la colonie, avaient pu retourner au pays natal. Avec une belle simplicité d'imagination, ils disaient qu'à l'aide d'un mouchoir étendu sur les eaux, des fils de papa Agoué — le vòdou dahoméen de la mer — avaient fait le voyage de retour.

Il faut cependant reconnaître que ces légendes avaient souvent un but plus positif : dérouter les recherches de la maréchassée composée de gens aussi crédules que l'esclave en fuite; de même que les interminables contes de *Bouqui ac Malice* n'étaient que la traduction enjolivée des bons tours joués par l'esclave malin au commandeur, une brute souvent remarquable que par sa force physique.

* * *

Il s'est opéré à Saint-Domingue un travail infiniment intéressant pour l'observateur qui veut suivre nos croyances populaires dans leur fatale évolution.

En changeant de milieu, en contact avec le christianisme assez mal compris du peuple, insuffisamment enseigné à ces déshérités africains par un clergé esclavagiste, il se fit parmi

eux une errieuse identification des dieux de l'Afrique et des saints du calendrier chrétien. L'idée monothéiste d'un Dieu, dominant la création par un *fiat* de sa volonté toute-puissante, déjà préexistante dans le vòdouisme, conduisit ces malheureux à la conception du *Grand-Maitre*, qu'ils placèrent tout simplement à la tête de leur panthéon. Dans le vòdouisme, aucune cérémonie ne se fait sans que l'officiant demande la permission du *Grand-Maitre*.

Le terme choisi pour désigner le Dieu suprême, leur était imposé par le milieu. Le colon, le maître, incarnait pour l'esclave la plus haute idée de la puissance et de l'action. Logiquement, il ne pouvait concevoir le Dieu unique des chrétiens, par analogie et par surélévation, qu'à travers le sentiment de crainte mêlé d'admiration que le colon lui inspirait. Ce premier pas fait, le reste ne fut que l'œuvre du temps. A mesure que les entités saintes du catholicisme se découvraient à eux, les créoles surtout les identifiaient aux vodou du culte dahoméen des Fons. Cependant, malgré ce travail, pour ainsi dire, de réduction, il y eut toujours place dans ces croyances, pour un certain culte cosmique, de divinisation des forces naturelles. D'ailleurs, cette identification n'entraîne pas une nouvelle orientation des attributs des Vòdou.

Pour édifier le lecteur sur le nombre des entités de l'Olympe vodouique, nous donnons à la fin du livre, en tenant compte de leurs tribus d'origine, un tableau des principaux vòdous africains et de ceux de provenance purement locale.

Nous n'aurons là cependant qu'un dénombrement bien imparfait des *loa* du vòdouisme.

Ces *loa* à la vérité sont si nombreux qu'on pourrait placer chaque jour de l'année sous le vocable de l'un d'eux.

Somme toute, les désignations, suivant les localités, varient,

sans entraîner de confusion pour leurs desservants, car chacune de ces divinités est irréductiblement caractérisée par des habitudes de langage et d'action qui enlèvent toute possibilité de confusion.

Une naïve exégèse populaire essaie de poser leur existence et d'expliquer leur origine. La thèse la plus courante, certainement de provenance haïtienne, est celle qui identifie les vòdou et les canonisés de l'Eglise catholique. Cette thèse exprime, comme nous l'avons dit, le contact de l'africain à Saint-Domingue avec la liturgie chrétienne. Mieux qu'aucun autre argument que nous développerons dans la suite, elle donne aux gens qui pensent, une suffisante idée de la valeur de toutes ces pratiques. Encore, si c'était le peuple qui formulait cette fantaisiste explication, mais on voudra bien noter que ce sont les *loa* eux-mêmes qui, incarnés chez leurs serviteurs, établissent leur parenté ou proclament leur identité avec les élus du paradis.

Dans certaines régions du pays, les *loa* deviennent les anges, particulièrement les anges rebelles, ces révoltés du Paradis que Dieu frappa, comme jadis Jupiter dans la légende grecque foudroya les titans orgueilleux escaladant le ciel. Seuls donc, ceux qui réfléchissent comprennent que toutes ces croyances ne sont qu'un legs d'Afrique pieusement conservé par un peuple ignorant, mais sentimental et croyant et qui, même chez un bon nombre de ses représentants cultivés, garde un fond d'aveugle ou d'inconsciente crédulité. C'est ce que nous nommons souvent la mentalité vòdouique.

La vérité, le Vòdouisme est le culte professé à Alladah et à Ouidah, au Dahomey. C'est le culte des Fons, tribu guerrière qui dès le dix-huitième siècle soumettait à son autorité, les Mahis, les Nagos, les Mines, détruisait le royaume d'Aradra ou des Aradas.

Les saints du Vôdou ou loas sont encore répartis en groupes répondant aux tribus africaines les plus largement représentées à Saint-Domingue. Les Aradas tiennent le record, par suite du nombre des loas issus de cette tribu. Puis viennent par ordre d'importance, les Congos, les Nagos, les Ibo-lélés, les Mines, les Caplaous, les Bambaras, les Moudongues, etc. Les Fons ont fourni particulièrement les grands Vôdou, *Dangbé* ou *Dambalah*, *Legba*, *Ayizan*, *Héviyéso*, *Ayida-Ouédo*, *Loko-Atissou*, *Agouéta*, etc. La part du Sénégal est faible dans ce culte. A Saint-Domingue, il a surtout conquis les Congos. Ainsi les descendants des Poulahs en Haïti passent pour échapper à l'hérédité vòdouique. Les Sénégalais ont fourni plutôt les vestiges de la religion musulmane qu'on retrouve dans les pratiques vòdouiques.

Les Vòdou sont encore considérés suivant leur action bienfaisante ou mauvaise. Il y en a, paraît-il, qui sont condamnés à faire le mal comme par une fonction native. En réalité, tous sont de petits êtres jaloux, vindicatifs, réclamant de leurs serviteurs plus qu'ils ne peuvent donner, aussi ennemis de leur repos, de leur prospérité, que ce Destin qui a si effroyablement dominé dans les conceptions religieuses de la Grèce antique. Vraiment, joint à nos autres misères sociales, le culte du Vòdou est l'une des causes qui retardent, en les appauvrissant, nos campagnes.

D'une façon générale, les loa de certaines tribus dahoméennes, arada, ibo, caplaous, canga, etc., sont dans l'imagination populaire des êtres de haine, de sang, et les desservants de leurs autels, des malfaiteurs, des Caplata, des Makanda, etc., en un mot, cette terrible confrérie des hougans, dont nous aurons à parler longuement dans cette étude.

A la vérité, toutes ces entités spirituelles ou dématéria-

lisées reproduisent à s'y méprendre les us et coutumes de leur tribu d'origine. L'hérédité de ces croyances a tellement coulé dans le moule d'un habitus nerveux racial ces coutumes et ces gestes, qu'un observateur muni de points de repère historiques, pourrait retrouver en Haïti, en suivant les possédés des loa, le tableau des mœurs des principales tribus africaines ici représentées. Tout se ramène en dernière analyse à un retour inconscient de l'atavisme des ancêtres. Sans vouloir nous livrer pour l'instant à un tel travail, un ou deux exemples bien choisis, illustreront notre thèse.

Ainsi, le Congo et surtout la Congolaise étaient très estimés à Saint-Domingue. Le colon la recherchait pour sa domesticité intime par suite d'un ensemble de qualités qu'on retrouvait rarement chez les autres esclaves du même sexe.

La Congolaise était un domestique modèle, dévoué, exubérant dans sa joie comme dans sa personne, d'une propreté méticuleuse, friand de bonne chair et de couleurs voyantes, au demeurant bonne commère.

Consultez le premier individu venu, adonné aux pratiques vòdouiques, sur les mœurs des mystères congo, il vous fera le tableau ci-dessus avec une sûreté d'informations qui étonne, si l'on n'est pas prévenu.

En effet, le possédé du mystère congo, homme ou femme, vit rétrospectivement la vie de sa tribu; morose, il devient joyeux, aime beaucoup la danse, les propos risqués, se couvre le corps d'étoffes de couleurs voyantes et criardes.

De même, l'arada colérique, l'ibo ingouvernable, le canga cruel, ont laissé à leur mystérieuse progéniture leur primitive mentalité de haine ou du moins des vellétés inconscientes de retour aux pratiques ancestrales.

Jusque-là donc, à ne considérer ces pratiques vòdouiques, les tendances psychiques qui les conditionnent, au point de

vue de l'histoire, nous ne trouvons encore rien de bien mystérieux qu'une analyse attentive ne peut discerner.

* * *

En dehors des considérations historiques offertes plus haut, la question du vòdou permet de faire certaines considérations sociales qui ne sont pas sans influence sur la moralité du pays.

Il y a en Haïti des familles adonnées au culte des vòdou comme aussi à un romanisme, à un protestantisme étroits, sans horizon, se résumant en des pratiques machinales commandées, où les nobles et saines aspirations de l'esprit et du cœur n'ont aucune part. L'idée même de Dieu, dans ces pauvres âmes, ne s'élève pas au-dessus de la conception d'une Providence paternelle et bonasse objectivée dans les moindres accidents de leur vie sans orage. Ce Dieu n'est alors qu'un distributeur de dividendes au prorata des prières marmotées, des chapelets égrenés sans conviction, sans foi profonde. Sont-ils responsables, ces pauvres gens, de leur religion de parade, de leur conception anodine de Dieu?

Certes, ce serait une naïveté de penser que ce peuple qui n'a pris du christianisme que les formes extérieures, eût pu concevoir autrement les déterminations religieuses de la volonté. Cependant, avouons-le, c'est là une position périlleuse. Il faut en effet à une nation une pensée religieuse, morale ou sociale, qui soit un ressort d'action, un élément de consentement général, capable de la garer contre les causes d'arrêt ou de recul; pensée, disons-nous, qu'aucune détermination de sensibilité particulière, ne saurait suppléer. Aussi, le fait le plus étrange que nous notons dans notre milieu, est-ce l'accord qui se fait dans certaines âmes entre leurs croyances vòdouiques et leurs croyances chrétiennes

catholiques et protestantes. Au fait, l'expérience religieuse du peuple haïtien n'a guère dépassé les formes sensibles du culte africain, car nous faisons remarquer que les familles incriminées, ne sont pas celles de nos campagnes et du prolétariat des villes. Ces dernières, en dépit des apparences, ont toujours vécu sur le vieux fond de croyances ancestrales, n'ont jamais eu d'autre religion que celle de leurs pères.

Si, par besoin de clarté, dans l'explication du travail de réduction des saints du vòdou aux canonisés de l'Eglise, nous avons été forcé de nous en tenir à un point de vue étroit de la question, il ne faut pas pourtant se laisser tromper par de simples apparences. De fait, c'est tout le catholicisme qui y passe. La Trinité consubstantielle du culte chrétien n'est pas plus épargnée que les élus du Paradis. Le *legba katarolo*, le grand-maître du Vòdou, est dans l'imagination d'un bon nombre de croyants, la personnification du Père Eternel. Il est vaguement conçu avec des attributs d'immensité, de toute-présence, exerçant une manière de domination morale sur les autres entités vòdoniques. C'est le *Mawù* du culte dahoméen.

La seule pensée chrétienne qui échappe à ce travail particulier de réduction, est l'idée du Saint-Esprit. La haute intelligibilité, le symbolisme mystique et néo-platonicien qu'impliquent un tel culte ne pouvaient rien dire à l'âme populaire. L'impossibilité, même pour le catholicisme, de réaliser une telle abstraction dans l'anthropomorphisme ordinaire, nous explique cette exception. La mystérieuse colombe aux émanations lumineuses qui, dans les tableaux du genre, unit le Père au Fils, est, pour nous répéter, d'un symbolisme trop élevé pour être l'objet d'un culte populaire.

Somme toute, la religion, qui est la systématisation du monde par le sentiment orienté par la croyance, ne peut dans la pratique dépasser le degré de compréhension que l'intelligence procure à la volonté. On devine alors les conséquences morales de cet intime mélange du catholicisme et du vâdouisme dans notre société.

La bourgeoise qui s'agenouille au pied des autels, offre souvent à l'analyse un curieux état d'âme. Ces gestes d'adoration, ces gânuflexions qu'elle répète sans cesse, elle les a portés ailleurs avec autant de foi confiante et bornée. Pour nombre de ces malheureuses, l'église n'est qu'un prolongement du *Houmfor*, et les saints et saintes qui se dressent là dans leur cadre d'or au-dessus de l'autel du sacrifice, elles les connaissent ailleurs sous des désignations bien différentes.

Le catholicisme n'est pas à une déformation près, dans notre société. A côté de cette forme éminemment populaire que nous appelons volontiers vâdouique, il en est une autre, moins primitive, découlant pourtant des mêmes raisons psychiques dégagées dans cette étude.

Ce catholicisme découpe dans le calendrier chrétien un certain nombre de saints auxquels il voue un culte préféré. Dans la liste figurent les deux saints Antoine, saint Nicolas, la Vierge dans toutes ses incarnations, et sporadiquement un saint quelconque qu'une circonstance donnée met brusquement en vogue. A cette liste, ce culte ajoute avec un sens exquis du sentiment, le Christ, non le Christ de l'Eglise triomphante, mais le vaincu du Golgotha, l'homme de la Croix penché sur l'humaine misère.

Le côté étrangement curieux de ce culte, c'est que tous les saints et saintes de son panthéon sont érigés en vengeurs des petits froissements de la vanité blessée, de l'orgueil frois-

sé, de haine injustifiée, de déceptions d'amour, etc. Ils sont de plus, pour nous servir de la pittoresque expression d'un humoriste, des « entremetteurs matrimoniaux, des raccommodeurs de ménages cassés », ajoutons des accordailles ébauchées et vite oubliées. C'est le champ où fleurit la *neuvaine*. Chez toutes les desservantes de ce culte passe un fort vent de névrose, d'hystérie parfois, qui explique leur prostration presque mystique, leurs longues et douloureuses stations au pied des autels.

Certes, il n'y aurait là qu'une inoffensive manifestation du sentiment de la providence, si ce culte n'objectivait pas la haine tenace, l'âpre désir de vengeance qui ferme parfois le cœur de la femme à tout sentiment de générosité, si enfin déçue dans son espoir, elle ne cherchait ailleurs une satisfaction que les saints élus n'ont pas su lui donner.

Ces considérations nous ont sans doute éloigné de l'objet immédiat de notre travail.

Nous y retournons avec l'affirmation qu'il faut vraiment sérier les familles haïtiennes selon que des influences neutralisantes, ont atténué ou transformé en elles, les franches tendances héréditaires. Ce sont, comme nous l'avons laissé entrevoir, les familles de nos campagnes et du prolétariat de nos villes, qui nous fourniront la matière la plus intéressante de cette monographie. Ces dernières, en dépit d'un catholicisme plus qu'équivoque, ont toujours vécu sur le vieux fonds des croyances ancestrales, n'ont jamais eu d'autre religion que celle de leurs pères. Oui, ces familles sont sous le poids d'une lourde hérédité, d'une vraie névrose raciale.

Il importe cependant de s'entendre sur le sens extensif en même temps que précis donné à ce terme de névrose.

Or, toutes les fois qu'on parle de névrose, se dressent dans l'esprit des profanes et même de certains professionnels de

l'art médical, dans le cadre abstrait d'une pathologie officielle, quelques schématiques unités morbides, dont l'hystérie et l'épilepsie, sont les types classiques.

Cependant, les maladies ou les altérations de ce monde qui va de la vie physique à la vie morale, sont aussi infinies que ce monde. A leur base se trouve toujours un déséquilibre nerveux plus ou moins accentué. C'est à peine, abstraction faite de quelques conclusions peut-être trop rigoureuses, si les travaux les plus récents des psycho-physiologues, nous laissent entrevoir quelques vues inductives générales sur une science en voie de constitution. C'est devenu une vraie banalité de dire, depuis James, que le génie résulte d'un vrai déséquilibre mental. Cependant, à ne consulter que la biographie de penseurs tels que Pascal, Rousseau, Goethe, Léopardi, Byron, Comte, Mill, etc., c'est-à-dire quelques-uns des plus grands noms de la pensée littéraire et philosophique, il semble que cette banalité reçoive une consécration de l'expérience ou de l'observation.

L'humanité, à son point de départ et à la limite de grandeur intellectuelle où l'ont posée quelques-uns de ces penseurs, paraît-il, aurait une curieuse prédisposition à ce déséquilibre mental. Témoin, ce pauvre Byron, ce génie qui eut toutes les puérités, qui croyait aux revenants comme un enfant de la nature, avait le goût du merveilleux, au point d'en être véritablement obsédé. Serait-ce pour penser avec James, que le développement éminent de certaines facultés, laisserait les autres en une fraîcheur juvénile de sensations, de sentiments?

On est tout surpris, en parcourant la galerie des hommes illustres, de noter le nombre de névrosés épileptiformes qui l'encombrent. Sait-on que le grand Richelieu sortait d'une famille de fous, que le célèbre ministre portait plus qu'une névrose.

Nous n'ignorons pas qu'en déclarant que le vòdou est une névrose et non une supercherie toujours voulue par les possédés, nous allons à l'encontre de l'opinion d'une portion de notre élite pensante, communément trop croyante ou trop incrédule. Lorsqu'on croit avoir bien observé, on a certes le droit d'avoir une opinion, même si celle-ci contredit l'opinion régnante.

Que s'est-il donc passé depuis ce temps lointain où nos primitifs ancêtres parcouraient, vêtus d'un rayon de soleil et de l'ombre des grands arbres, les forêts de la tropicale Afrique?

Puisqu'ici, nous ne pouvons parler de révélation, il faut bien que l'instinct religieux, cette angoisse de l'inconnu, ait organisé un culte dans les limites de la compréhension primitive de nos ancêtres. Or, nous avons vu comment ces dieux africains qui symbolisaient les forces de la nature, ont été dans la suite ramenés à des proportions presque humaines. Dépouillés de leur élément de sublime horreur, ils sont devenus pour le plus grand nombre des dieux lares, des protecteurs de la tribu et même des individus isolés.

On voudra peut-être savoir, comment, de ce rapprochement externe, est sortie la théorie de l'incarnation.

Mais, c'est toute l'histoire de l'humanité.

Sans remonter à toutes les pythonisses, à la Sybille sur son trépied, nous n'ignorons pas qu'au moyen-âge et dans les premiers siècles de l'ère moderne, dans toute l'Europe occidentale, des gens nombreux se croyaient des possédés des saints du ciel ou transformés en loup-garou. D'autres étaient des tourmentés du diable ou se croyaient des sorciers, innocent troupeau de névrosés, sur lequel pesèrent si lourdement les fanatiques arrêts de la religieuse et impériale colère d'un

Philippe II, par exemple. Les dossiers des cours de justice et du Saint Office, exhumés de la poussière des archives par l'érudition moderne, abondent en curieux procès-verbaux de ce genre.

Une nouvelle considération puisée dans notre propre milieu, vient à l'appui de cette thèse de l'incarnation. Le gros peuple d'Haïti est toujours en gestation de loa, de saints vòdouiques nouveaux. La tradition populaire, bien postérieure à l'indépendance, parle entre autres d'un certain don Pedro, un être en chair et en os, qui, de la République Dominicaine, serait venu à un moment donné s'établir dans les montagnes de la commune de Petit-Goâve. Ce don Pédro serait l'introducteur en Haïti de cette danse violente que par corruption le peuple appelle : le pétro. Mort, don Pédro ne tarda pas à occuper une place honorable dans le panthéon vòdouique, traînant à sa suite toute une progéniture, dont Jean-Philippe Pétro, Criminel Pétro, etc.

D'autre part, qui d'entre nous, n'a entendu parler de la fameuse épidémie des *Djons* qui éclata, il n'y a pas très longtemps, dans la région Jacmel-Saltrou? Selon nos informations, ces gens étaient sous l'empire d'une très puissante névrose. Comme les danseurs de Zikre, ils battaient du tambour sur leur poitrine transformée en caisse résonnante.

Les descendants de la race noire répandus dans l'Amérique, des îles et continentale ont-ils échappé à la névrose religieuse que nous étudions?

Le domaine de la psycho-pathologie est bien le domaine du polymorphisme. L'idée joue un rôle trop prédominant dans les névroses pour qu'elles ne soient modifiables à l'infini.

Affirmer donc que les millions de descendants de la race noire répandus en Amérique, se sont évadés de toutes su-

perstitutions africaines, serait ignorer la loi de l'hérédité en retour.

L'éducation pas plus que le croisement n'est une force qui annihile la puissance de l'hérédité.

A ce compte, l'Europe, dans ses populations rurales et dans une notable portion de ses populations urbaines, ne serait pas aussi superstitieuse que l'ont dénoncée certains observateurs. Peut-être même, le philosophe de Zarathustra, a-t-il raison de laisser entendre qu'un simple grattage du proéminent civilisé qu'est le germain, dévoilerait la bête blonde qui est à l'aurore de l'humanité caucasienne. La diffusion de l'instruction dans la masse populaire n'atteindra jamais la culture générale qu'il faut pour lutter contre les croyances et le sentiment. Dans le cas même qu'un idéal de ce genre serait atteint, il créerait une société qui ne serait pas viable, puisqu'il ferait de tous au sens propre du mot, des demi-savants.

D'autre part, la loi du croisement n'est pas, suivant les meilleures probabilités de la biologie, une loi de multiplication indifférente des qualités et des défauts des ascendants. C'est au contraire une loi d'addition organique et fonctionnelle, c'est-à-dire que jamais les éléments de la symbiose génétique ne se combinent pour donner naissance à un seul et même organe, à cause de la parité analogique de nombre de ces organes. S'il en allait autrement, à chaque pas, la nature démentirait sa loi d'harmonie qu'elle respecte même dans la difformité. Ce serait un spectacle peu banal si le fils naissait avec le pied droit moulé sur le patron délicat et gentil du pied droit de sa mère et le gauche de la grandeur toute masculine du pied gauche de son père:

En réalité, si les descendants de la race noire en Amérique et hors d'Haïti ont plus ou moins échappé aux pratiques voodooïques, des causes autres que l'éducation et le croisement

expliquent le fait. En première ligne, il faut compter avec l'organisation gouvernementale par un élément notablement plus civilisé, d'où des lois de police qui forcent les pratiques condamnées à se cacher. En Amérique du Nord, le caractère foncièrement religieux de la race anglo-saxonne, en vertu de la loi d'imitation, a largement contribué à orienter nos congénères vers des idées plus saines en religion. Cependant, là aussi, certaines pratiques culturelles révèlent la névrose.

Ce n'est guère calomnier ou médire, d'affirmer que l'Haïtienne du bas peuple cède à peine son rang en plates superstitions à l'Afro-Américaine de la Jamaïque, de la Martinique, de la Guadeloupe, des petites Antilles anglaises, etc. A la vérité, la cartomancie, la chiromancie, la magie blanche, les sempiternelles neuvaines ont simplement remplacé les danses bruyantes sous la tonnelle, les incessantes immolations de volaille, de bestiaux de nos paysans.

Cependant, revenons à notre thèse initiale.

Nous affirmions que le vòdouisme répond à un habitus nerveux racial stabilisé par la croyance, des pratiques séculaires, chez de nombreuses familles haïtiennes. Les preuves d'un semblable état abondent, si l'on se donne la peine de bien observer les faits. Aussi, dans la seconde partie de cette étude consacrée à la psycho-pathologie du Vòdou, suivrons-nous cette névrose polymorphe caractérisée par un dédoublement de la personnalité, au point qu'avec une constance qui ne se trahit guère, le vrai possédé parle de son moi normal toujours à la troisième personne.

Ici donc nous grouperons les points de comparaison, d'analogie qu'une considération attentive de la biologie, de la psychologie pathologique ont pu nous offrir pour la solution de la question du Vòdou en Haïti.

III

CONSIDERATIONS PSYCHOLOGIQUES
ET PSYCHO-PATHOLOGIQUES

CONSIDERATIONS PSYCHO-PATHOLOGIQUES

Tous ceux qui savent que la psychologie pratique, réellement vécue, ne se trouve guère dans les maigres schèmes, les lignes abstraites savamment ordonnées d'un traité, n'ignorent point que la conscience réfléchie et la raison logique ne sont que des pouvoirs qui limitent la pensée discursive. En deçà et au delà, s'étendent dans l'être humain deux mondes aux limites imprécises, celui du psychisme inférieur et celui de la métapsychique, mariant avec le premier leurs phénomènes en une coextensité et une copénétrabilité que la plus subtile analyse peut à peine saisir.

Ce que nous appelons l'être humain n'est et ne peut être qu'un devenir, une puissance qui se développe sous l'action de ce que Bergson appelle l'évolution créatrice, puissance et force qui par le progrès, poussent l'humanité à prendre de plus en plus conscience d'elle-même.

Ne sont-ils pas, on nous l'accordera, dans la race des hommes, l'élite d'une élite, ceux qui peuvent rencontrer leur âme, se laisser pénétrer des larges harmonies des espaces infinis, entendre de l'ouïe de l'âme « les chansons de l'azur et les tintements des étoiles » ?

« Au vrai, les trois quarts de l'espèce humaine vivent d'une vie automatique. Notre moi, comme l'écrit Jean Lubac, — un spiritualiste convaincu, — est bien le plus souvent, selon la thèse matérialiste, une amalgame de perceptions, de sensations, d'images, de concepts, de mots. Il est un composé artificiel dont notre système nerveux réalise l'unification; il n'est pas libre, mais assujéti au déterminisme physique qui se retrouve même dans l'enchaînement et l'association de nos connaissances intellectuelles. Notre réflexion entièrement orientée vers l'ac-

tion pratique adopte pour ses études scientifiques des pensées discursives qui lui sont livrées toutes prêtes en des phrases conventionnelles. Tout ce que nous savons n'est qu'un édifice de formules, et cet édifice n'est même pas notre œuvre personnelle, notre éducation, nos lectures, notre profession, nos relations, en sont le véritable architecte. Les paroles que nous échangeons au cours de nos conversations ne sont guère que des clichés que notre évolution intellectuelle a préparés et qui surgissent d'eux-mêmes en présence des mots qui nous sont adressés. Nous ne pensons pas, nous sommes pensés. Nous n'agissons pas, nous sommes agis.»

Notre moi, ainsi défini, ajoute Lubac, est surtout un mécanisme physiologique, un fragment du monde physique : l'immatériel vit à peine en lui.

Ce que la pénétrante analyse d'un psychologue a su découvrir avec une minutie de détails qui impressionne, l'observation psycho-pathologique l'a établi sur une base autrement solide que la simple réflexion.

Pour prendre un terme extrême, nous faisons remarquer que la pathologie qui ne révèle d'ailleurs que l'exagération ou la diminution d'un phénomène vital, brise, sépare souvent les éléments de la symbiose que représente l'être humain. N'est-ce pas en effet, un effroyable effondrement, un terrifiant raccourcissement de la vie, quand la nature réduit un malheureux être humain à un simple total de forces physico-chimiques, orientant à peine des groupes cellulaires avariés dans le maintien d'une existence qui est presque une injure. Et dans cet effondrement, pas un éclair d'idée, pas un élan de sentiment chez un être qui n'est même pas au niveau de l'animalité supérieure, mais vit en réalité une vie presque végétative. Un pas de plus pourtant, c'est la majorité des humains qu'on rencontre.

Mais cette étude n'est pas une polémique, puisqu'elle tend à mettre en relief quel réseau d'un déterminisme psycho-physiologique tient dans ses mailles inextricables notre pauvre humanité. Nous ne nous rappelons plus avec précision quel naturaliste, peut-être Sabatier, a soutenu que le vrai problème de l'hérédité n'est pas de savoir dans quelle mesure nous tenons à notre ascendance, car son apport est la dominante, mais par quoi nous différons d'elle.

De la subdivision de la vie en trois vies secondaires : vie végétative, vie animale ou sensible, vie morale ou humaine, nous retenons surtout la seconde, la vie animale ou sensible. Elle nous permettra d'exposer quelques points encore obscurs de notre thèse. Les conclusions de la science à cet égard offrent un réel intérêt. C'est par notre vie animale ou sensible que nous tenons psychologiquement à la longue lignée de nos ancêtres. C'est encore cette vie qui crée notre dépendance de cet état de choses qui nous pénètre de toutes parts et constitue l'univers sensible. Les travaux de Myers, de Podmore, de Grasset, de Wundt, de Fechner, de James, de P. Janet, de Raymond, de Moreau de Tour, de Bernheim, ont mis un peu de cohérence, ont projeté quelque lumière dans l'explication d'un grand nombre de phénomènes que naguère on expliquait par des interventions mystérieuses ou diaboliques. Les littérateurs ont écrit que l'homme est « un écartelé-à-deux infinis ». Il y a là peut-être plus qu'une figure, peut-être une position naturelle. Si par notre moi spirituel, notre âme alors, que nous avons appelée « un devenir », nous allons à l'infini de Dieu, par notre subconscience biologique, notre moi subliminal, nous confinons aux limites les plus reculées de l'indéfini du monde sensible. Ce n'est pas notre esprit qui va aux choses, mais les choses qui viennent à notre esprit.

Déjà ce visionnaire de Leibnitz, dont la pensée fut souvent une trouée dans l'avenir, avait noté ce que de petites perceptions associées introduisaient de vie obscure, automatique, animale dans l'homme. C'est sans doute cette constatation qui lui fit s'écrier : « Que le présent est gros du passé et chargé de l'avenir. » En effet, toutes les fois que notre raison s'abîme dans l'inconscience de la personnalité, le moi subliminal nous ramène pour ainsi dire aux conditions générales, de la vie planétaire, déclanche en nous des forces qui ne sont pas proprement humaines mais universelles. D'autre part, les conclusions expérimentales de Charcot ont établi que toute névrose a pour cause un sentiment, une idée fixe surtout, qui crée cette étonnante complexité symptomatique, ce déconcertant polymorphisme qui rendent si étranges les névroses.

Chose digne d'être notée, l'idée fixe n'est pas toujours une idée consciente et claire. Elle est le plus souvent enfouie dans les plus obscures profondeurs de l'inconscience, et il faut alors éteindre la vie raisonnable de l'être humain par suggestion, c'est-à-dire : faire disparaître les perceptions et les idées correctrices pour l'amener, selon la belle expression de Taine, à subir le feu de la rampe. (Freudisme.)

Ainsi dégagée, l'idée prend une force singulière, altère profondément le dynamisme organique, arrive à produire cet obscurcissement, ce dédoublement de la personnalité dont tant de névrosés donnent l'exemple. C'est vraiment dans ce cas, la prise de possession complète de l'homme par le moi subconscient, moi des déterminations qui ne relève pas de la volonté, aboutissant non-analysable de toutes les influences véritable fragment, suivant l'hypothèse bergsonnienne, de l'univers sensible.

Le cardinal Mercier, de l'école catholique de Louvain, a

soutenu que si la pensée n'est pas une fonction du cerveau, elle dépend toutefois d'une activité qui elle-même est fonction du cerveau. Ce que l'éminent prélat désigne sous cette expression : une activité qui elle-même est fonction du cerveau, n'est, traduit en langage biologique, que ces phénomènes d'intégration cérébrale dont l'existence est reconnue indispensable à la constante et nécessaire corrélation de l'intelligence et du monde externe. Pour reprendre un instant l'hypothèse de Bergson, à la suite du remarquable professeur au Collège de France, nous devons considérer tout bonnement le cerveau comme un fragment de l'univers matériel, une détermination spatiale et temporelle de la matière, soumise comme elle aux lois connues ou à découvrir de la physique générale.

Or, la perception externe pure est pour nombre de psychologues et pas des moindres, une forme d'activité physiologique, la fonction de coordination et de sériation du cerveau. Seule la puissance réflexive de l'intelligence la fait sortir du domaine de la simple matière. Un auteur déjà cité résume avec autant de netteté que de précision, les idées actuellement discutées.

« Dans notre moi biologique, nous dit Jean Lubac, il se forme, grâce à notre organisme, des séries de perceptions et des séries de formules que l'atavisme et l'éducation ont associées. Ce sont ces états de subconscience biologique que notre cerveau présente aux choix de notre pensée intellectuelle, et c'est de ce choix que dérive notre pensée discursive, notre connaissance intellectuelle.

« Lorsque ces états sont anormalement ordonnés, lorsqu'une intervention physique quelconque désorganise la sériation de ces perceptions et de ces formules, notre esprit, dont le choix est limité aux perceptions et aux formules pré-

sentées, cesse de connaître intellectuellement d'une manière normale.

« Si l'enfant qui vient de naître n'est pas encore intelligent, c'est parce que l'organisation matérielle de ces perceptions et de ces formules n'est pas encore formée; c'est parce que sa pensée spirituelle ne possède pas encore ce clavier d'états biologiques, grâce auquel il connaîtra intellectuellement.

« Si le vieillard cesse de comprendre, c'est parce que, comme le fou, quoique avec des modalités différentes, il est victime de la désorganisation de son moi biologique. »

En effet, il est nécessaire de distinguer la désagrégation cérébrale de la folie, dont souvent les lésions assez grossières et les antécédents banals en somme, sont perçus et expliqués par la pathologie commune, de cette désagrégation du moi biologique dont les antécédents se perdent dans la nuit de l'hérédité, des croyances primitives, d'influences morales et autres. Ici, les troubles vont de la simple distraction jusqu'au phénomène du dédoublement, de changement de personnalité. C'est bien, pensons-nous, dans ce groupe de phénomènes si intimement rattachés à l'état quantitatif et qualitatif de la masse nerveuse cérébrale que la théorie énergétique du déséquilibre du professeur Oswald, trouve rigoureusement son application. En effet, le déséquilibre né de l'insuffisance crée une sorte de paradoxe fonctionnel; la grande émotivité résultant de l'appauvrissement congénital ou acquis du système nerveux, devient la source de sensations déséquilibrantes, morbides, d'une tonalité, d'une intensité qu'on ne peut retrouver dans la physiologie de l'individu sain. C'est bien encore le point de départ de ces désordres infiniment étonnants, que le clinicien constate dans les territoires de la sensibilité, de la motilité, du psychisme biologique.

Taine rapporte le cas assez curieux et bien connu de ce valet de chambre d'un ambassadeur espagnol qui, par sa position dans la domesticité de ce diplomate, avait pu entendre des conversations d'une certaine portée politique. Cet homme, aux moyens intellectuels fort minces, fut pris de fièvre cérébrale et dans son délire reproduisit dans un ordre parfait les conversations entendues. Le diplomate émerveillé, se réserva de faire du patient un secrétaire. Mais revenu à la santé, le valet revint aussi à son intelligence médiocre des jours précédents.

On ne compte plus les cas où des langues apprises dans les premières années de la jeunesse, ont été dans la suite complètement oubliées et qui pourtant, par une surexcitation cérébrale accidentelle, sont revenues dans le champ de la conscience.

Tous ces faits déconcertants de prime abord, ne peuvent être expliqués que par la fonction de coordination, de sériation du cerveau.

En Haïti, les cas les plus curieux sont ceux où, en dehors de tout milieu d'entraînement, la névrose vòdouique éclate chez de jeunes personnes. Alors, elles se mettent, comme on dit, à parler langage. C'est un baragouin indescriptible où passent de temps à autres des mots créoles, mais où prédominent surtout les désinences fortement nasales des idiomes africains. —

Dans ces moments critiques de la névrose, c'est sans hésitation, avec une intarissable abondance que les possédés laissent tomber de leurs lèvres ce flux de mots inintelligibles. A cela se joint ce que nous avons nommé le masque vòdouique, contracté ou rieur, selon les habitudes du loa dont la prise de possession vient de s'effectuer.

En liquidant ces idées théoriques et doctrinales, nous arri-

vons bientôt à un nouveau chapitre de cette monographie. Ici, nous croyons sans trop nous aventurer, pouvoir offrir une définition de la névrose vòdouique. Selon nous, le vòdouisme vrai, authentique, non simulé dans un but mercantile est une psycho-névrose religieuse, raciale, héréditaire, caractérisée par un dédoublement de la personnalité avec altérations fonctionnelles de la sensibilité, de la motilité et prédominance des symptômes pythiatiques. Cette définition posée, nous essayons de la justifier.

Nous n'avons certes pas la prétention de dire le dernier mot sur cette question du Vòdou qui nous retient. Une croyance de ce genre serait absolument opposée à une saine compréhension de la science, qui n'est, et peut-être ne sera toujours, qu'un système d'approximations. Seule l'ignorance de la grande loi du devenir de tout ce qui se meut dans l'univers permettrait de penser à une certitude scientifique absolue. D'autre part, nous n'entendons enlever à personne, l'invincible croyance que dans ce monde de choses relatives, contingentes, il y a place pour un surnaturel pour ainsi dire humain. Pour nous, l'idée de surnature implique un tel fondement d'incorporéité, d'insubstantialité matérielle, foncière, que nous hésiterons toujours à classer dans la catégorie « choses surnaturelles » des faits relevant à un degré quelconque de cette physiologie humaine, encore si pleine d'obscurités.

Nous trouvons de prime abord dans le peuple, ceux que nous nommons les parasites du Vòdou. Ceux-là ne sont pas sous l'influence de la névrose, ce sont les adhérents au culte, les fidèles des prières, des services, des barbacos, des *can-guan'ou*, en un mot, le chœur à nommat qui, pendant des jours, stationnera sous la tonnelle, tirant un large profit des organisateurs de cérémonies. Ce sont justement ces malheureux qui étalent dans nos rues, leur accoutrement bizarre et

l'extravagance de leur excitation bacchique. C'est une bande de jungleors qui épient sans relâche les misères de nos pauvres prolétaires, et rançonnent sans merci ce peuple misérable et croyant. À la vérité, malgré un entraînement qui dure toute la vie, seule l'excitation provoquée par la danse et l'alcool et la connaissance des façons d'agir des entités les plus courantes du Vôdou, leur facilitent une simulation qui n'échappe pas néanmoins à un œil exercé. D'autres, au contraire, sont vraiment frappés, mais considèrent leur situation comme un gagne-pain. En dehors donc des attaques vraies, ils simulent l'appareil de leur état second. Il n'est pas rare non plus, de voir des personnes absolument honteuses de cette situation, mettant tout en œuvre pour la cacher aux yeux du public. Dans la famille vòdouique, tous les membres ne sont pas indistinctement atteints de la névrose héréditaire. De même que l'hérédité somatique ne se répète pas sans changement chez tous les individus issus d'un même sang, ainsi la névrose vòdouique ne frappe-t-elle pas invariablement tous les membres de la famille, même lorsqu'ils sont tous des pratiquants.

C'est que, dans une famille, quand bien même les membres se maintiendraient dans une pureté parfaite de la race, il y aurait mille riens que l'analyse ne peut fixer qui atténuent ou augmentent les forces héréditaires.

Cependant, en dépit des exceptions qui sont nombreuses, on découvre en ces sortes de famille, un fonds de névropathie, pour le moins de nervosisme très caractéristique. Nous affirmons en thèse générale que chez toutes les personnes profondément attachées au culte de Vòdou, particulièrement les femmes, on relève presque toujours des stigmates d'hystérie. Bien plus, chez ces mêmes personnes, il n'est pas rare que les manifestations de l'hystérie coïncident avec l'habitus

nerveux qui pour nous, individualise le vòdouisme. Souvent aussi, au cours d'une franche attaque d'hystérie, avec perte de connaissance, mouvements cloniques et autres, on voit soudain la personne se mettre sur son séant, puis distribuer de vigoureuses poignées de main, à la grande surprise de l'assistance, en annonçant la venue d'un *loa* quelconque de l'Olympe vòdouique.

On ne l'a peut-être pas assez remarqué, le peuple hàitien vit étonnamment de ses nerfs. Chez nos compatriotes de l'autre sexe, l'harmonieux équilibre organique sous le contrôle d'un appareil nerveux aux énergies contenues, est plus qu'on ne le pense, un cas rare. Ailleurs, on accuse notre climat tropical qui, comme nous l'avons dit nous-même, met à certaines heures une coulée de lave dans le cang, exalte les nerfs et surexcite le cerveau. A côté de cette cause naturelle, il en existe certainement d'autres. Ne faudrait-il pas incriminer nos nombreuses révolutions, sources intarissables de joies factices, de violentes émotions, d'amères et cruelles déceptions? En thèse générale, les guerres, les révolutions sont souvent à l'origine de nombreuses psychoses collectives.

Ce n'est pas tout, une pareille prédominance des nerfs pourrait aisément s'expliquer chez l'élite de notre société; or, la même observation peut être faite à l'égard de nos paysannes. Nul doute alors, que les pratiques excitantes du vòdouisme, les danses prolongées sous la tonnelle, n'y soient pour quelque chose.

Cependant, tout n'est pas à regretter en cet état de déséquilibre nerveux qui semble être déjà le lot de notre petite société. Là gît peut-être le secret de notre intelligence idéologique, parfait instrument d'adaptation conceptuelle que les études pratiques pourront facilement redresser.

Etrange race qui du sein de l'abrutissante servitude, pro-

duisit une pléiade d'hommes qui, par la seule vertu de leur intelligence native, purent s'élever, comme un Toussaint, aux plus hautes situations politiques et sociales dans leur lutte contre la nation la plus intellectualisée de l'Europe du dix-huitième siècle, la nation française.

Une autre série de faits vient à l'appui de la thèse de la prédominance presque morbide des nerfs chez l'Haïtien. C'est le problème de l'idiosyncrasie raciale et héréditaire chez le noir d'Haïti, l'anaphyllaxie du professeur Charles Richet.

Nulle part, peut-être, l'idiosyncrasie n'est plus marquée que dans la physiologie des noirs d'Haïti. Selon le point de vue de Salomon Reinach, ce qui a été à l'origine un « tabou », une défense religieuse, une recommandation de l'ancêtre à la tribu, s'est organiquement constitué dans la suite, au point que l'économie réagisse énergiquement contre toute violation de la règle héréditairement posée. Suivez l'histoire des tribus africaines dans leur descendance haïtienne, dont le métissage n'a pas profondément altéré la pureté originelle, vous retrouverez facilement les traces indélébiles de cet « abstiens-toi » des ancêtres (1).

Pour revenir à la famille vòdouique, nous ferons remarquer qu'il y a un âge critique d'apparition de la névrose. Il coïncide généralement avec celui de la puberté qui, chez nous, en termes moyens, oscille entre les limites extrêmes de 10 à 16 ans. C'est, dans le plus grand nombre de cas, au moment où l'organisme, et surtout le système nerveux, est surexcité par l'instauration prochaine de la plus noble fonction de la femme — puisqu'il s'agit d'elle le plus souvent, — que l'on voit se dessiner les symptômes précurseurs de la névrose vòdouique. Cette symptomatologie rappelle à s'y méprendre, dans certaines circonstances, une attaque frustrée, incomplète d'épilepsie, lorsque ce ne sont pas des chants, des

cris, un continuel bredouillement, qui ressemblent alors plus à l'hystérie. Maintenant les parents disent que leur enfant est « saoulé par un loa ».

Ils peuvent s'arrêter à trois déterminations, suivant leur rang dans la confrérie. D'abord, ils s'adressent à cet habile metteur en scène, magicien et artiste, qu'est le houngan, lequel, par une vraie suggestion, des passes magnétiques inconsciemment exécutées, peut pour toujours enrayer la soudaine prise de possession du saint vòdouique. Jusque-là rien d'anormal ou d'extraordinaire; la suggestion, à travers les siècles, a toujours été le moyen le plus sûr d'enrayer une crise de possession.

D'autre part, l'apparition attendue de la névrose donne lieu à l'opération du lavage de la tête. Enfin, plus tard, selon le désir de la personne ou le rang de sa famille dans le culte, on lui confère l'un des premiers degrés d'initiation du vòdouisme. Elle est *kanzo*; opération qui n'est pas sans danger, puisqu'on a vu des malheureux subir une vraie cuisson des mains par suite de ces épreuves.

De ce que la puberté soit l'époque de prédilection de la névrose, il ne s'ensuit pas qu'elle l'accompagne toujours. Souvent, son apparition est plus tardive ou plus précoce. On a vu même celle-ci se manifester chez des enfants de 6 à 8 ans d'une manière qui n'admet pas de doute, et nous-mêmes avons été témoin d'un cas de ce genre.

C'est une psychologie très triste que celle d'une famille adonnée au culte du Vòdou. Ces malheureux vivent dans les transes, dans la perpétuelle crainte d'être au-dessous des tracassières exigences de leurs dieux lares. Heur ou malheur, tout s'explique pour ses pauvres gens, que notre indifférence laisse moisir dans la plus profonde ignorance, par la satisfaction ou le mécontentement de ces saintes unités de l'Olym-

pe vòdouique. Il n'y a pour donner une idée d'une pareille servitude morale que la vie du romain avant que le scepticisme grec eût dépopularisé les dieux du Capitole.

Au lendemain d'un service pour lequel le paysan a épuisé les économies de son dur et pénible labeur, li faut qu'il pense déjà à l'interminable série de fêtes du calendrier chrétien, qui sont autant d'occasions de ripailles, de copieuses libations, de cérémonies, de *devoirs*. Ajoutons à cette liste déjà bien longue, les mille contrariétés de l'existence ordinaire, qui n'ont guère de signification hors de l'action des loà ou de la haineuse et maligne intervention d'un voisin irrité et jaloux.

Notre regretté confrère, le docteur Lebrun Bruno, avec lequel nous avons discuté les conclusions de cette étude, nous faisait remarquer comment, chez les enfants du peuple, au cours des maladies les plus insignifiantes, le délire prenait facilement la forme du délire de persécution avec hallucinations visuelles et auditives. Un ou deux degrés de chaleur au-dessus de la « normale » suffisent pour que des lèvres enfantines, dans l'inconscience d'une surexcitation fébrile, laissent tomber des mots qui, surtout dans notre milieu, anéantissent une réputation.

C'est qu'il y a, en réalité, un vrai milieu d'entraînement, qui s'ajoute aux tendances innées, primitives de l'enfant, pour aboutir à ce délire de persécution.

Dès que la conscience et la raison s'éveillent chez ce dernier à une suffisante compréhension des choses de ce monde, il n'est pas trop de dire qu'il est bercé par l'interminable récit des tours astucieux et malins, joués aux parents incrédules par la bande des loups-garous, des sorciers. Parfois même, pendant que l'homme de l'art fait son examen avec cette attention que réclame la délicatesse de son rôle,

des visiteurs intéressés font entendre aux parents alarmés, que le cas ne relève pas de la science médicale, trop aléatoire, trop souvent en déroute dans son propre domaine.

IV

LES MALADIES SURNATURELLES

LE HOUNGAN

LES MALADIES SURNATURELLES

LE HOUNGAN

En somme, les maladies surnaturelles existent-elles?

Il faut tout d'abord confesser qu'il y a une inconvenance logique à allier ces deux mots; mais passons.

Déjà notre éminent confrère et maître, le docteur Audain, dans une intéressante discussion, avait trouvé que ce concept n'était pas scientifique. Cependant, il faut ici s'entendre. Par nature, les maîtres de la philosophie comprennent la réalité cosmique embrassant tout ce qui se manifeste dans les formes de l'espace et du temps. Ainsi, quelle que soit son opinion philosophique sur l'homme, qu'on adopte le monisme matérialiste, le monisme idéaliste sous leur multiple nom, ou le dualisme du spiritualisme classique, si intimement mêlé à la vie, aux conceptions des peuples de civilisation occidentale, ce qui est vrai pour tous, c'est que l'être humain est un tout naturel, qu'importe la destination ultérieure d'une partie quelconque de ce tout provisoire. Rien, par conséquent, de ce qui est dans les bornes illimitées de l'univers, n'est donc surnaturel.

D'ailleurs, le vrai fondement de l'idée de nature est le concept d'existence réelle. Aussi, une émotion agréable ou pénible, une inclination affective, un sentiment, une idée intellectuelle ou morale, c'est-à-dire, les vraies formes de réalisation de l'activité psychique, sont-ils aussi naturels qu'une détermination sensible de la matière. N'est-ce donc pas un abus de langage, quand, nous parlons couramment de maladies de

l'âme? L'affirmation, sans tempérament, de l'existence de pareilles maladies est, pensons-nous, de nature à jeter le trouble et la confusion, dans le camp des maîtres de la psychologie rationnelle, les vrais spiritualistes; car la position réelle du problème se résume dans le raisonnement suivant :

Ou l'âme est simple, ou elle ne l'est pas. Si elle est simple, elle est incapable d'altération, car l'incorruptibilité est le signe de la simplicité. Dans le cas contraire, le mot âme est un vocable vide de sens, puisque la matière seule en combinaison peut s'altérer. Donc dans les deux cas, l'affirmation de l'existence des maladies de l'âme est une erreur.

Si, par « choses surnaturelles », on entend d'autre part, une participation occulte dans les faits de ce monde, de puissances inconnues, aux attributs plus ou moins merveilleux, nous voulons, suivant le mot des logiciens, demeurer à cet égard, dans la docte ignorance.

Pourtant, si par maladies surnaturelles, nous entendons ces cas morbides qui arrivent à la guérison sans l'intervention du médecin ou même d'une thérapeutique, dérivant de leur art, nous avons été trop souvent en mesure de suivre des cas de ce genre, pour nier absolument les résultats obtenus. Les médecins, il faut le reconnaître, oublient trop que l'empirisme est le point de départ de leur science et, considérant le point d'arrivée, daignent à peine embrasser d'un coup d'œil rétrospectif les étapes parcourues. Le meilleur maître de cette science serait fort embarrassé, si on lui demandait parfois les raisons qui justifient quelques humbles pratiques, en honneur dans le corps médical, depuis des temps immémoriaux.

D'autre part, la croyance, surtout celle qui s'ignore, que ne dirigent ni la volonté, ni l'intelligence, car l'esprit d'examen détruit toute croyance irraisonnée, est la plus grande

force de l'âme humaine. Elle se joue des causes comme des effets, réalise ces cures merveilleuses qui frappent toujours l'esprit du vulgaire. Les spécialistes des maladies mentales ne comptent plus les observations de ces malades qui ont résisté aux plus sévères objurgations, comme aux méthodes les plus persuasives, qu'une simple immersion aux piscines de Lourdes, a rendu à la santé.

Cependant, même dans notre pratique courante, la confiance que nous inspirons à nos malades est souvent un adjuvant très utile, plus utile dans certains cas, que les mille drogues, que les progrès de la chimie, la hâte des expériences de laboratoire, les subtilités de l'esprit mercantile, nous offrent comme des panacées universelles.

Aujourd'hui surtout que nous commençons par comprendre que dans les profondeurs insondables de ces infiniment petits où débute la vie, il n'y a peut-être qu'un système de forces, qu'un rien déclanche et dont un rien rétablit l'équilibre, nous donnons volontiers à toutes ces influences obscures, indéterminées, leur place et leur portée.

En somme, toutes ces croyances, toutes ces superstitions sont humaines. On les trouve tapies aux fonds des plus vivantes civilisations, comme un témoignage de la lente ascension de l'humanité vers la lumière.

En quoi, en définitive, la mentalité du Quéchuas des Andes, qui, dans ses réunions nocturnes, entend dans le bruissement formidable des pampas, dans le souffle du Pacifique passant sur la Cordillère, les mille voix des ancêtres, des vieux dieux Incas, diffère-t-elle de celle du primitif haïtien, qui, dans les vertes forêts de son île ensoleillée, revit les légendes d'espérance et de crainte, apportées de la vieille terre d'Afrique.

Au seizième siècle encore, dans cette Italie de la Renaissance, une époque de vie débordante, étonnant mélange d'ombre et de lumière, de finesse et de barbarie, moins d'un demi-siècle avant que Galilée vint expliquer les lois du monde. Guichardin écrivait cette phrase typique : « Il y a des êtres aériens qui s'entretiennent avec les hommes, je le sais par expérience. »

Depuis, peut-on légitimement prétendre que la mentalité des hommes ait beaucoup changé? N'est-elle pas toujours, chez la grande majorité des humains, cette curieuse combinaison de foi positive et de croyance au merveilleux?

De plus, par suite de ce que l'on a bien voulu nommer la faillite de la science, un vent de mysticisme a gagné quelques-uns des meilleurs esprits du siècle, de vrais pontifes de cette science qu'on accuse aujourd'hui, pour avoir été trop confiants dans les folles espérances qu'elle fit naître. Claude Bernard a écrit : « L'homme peut plus qu'il ne sait. »

Cette possibilité d'agir, dans presque tous les domaines, en dehors de l'explication rigoureusement scientifique, restera — il faut bien l'admettre — une porte constamment ouverte sur le surnaturel. Nous ne voulons comme preuve que le cas de cet éminent savant, singulièrement mystifié par ce qu'il y a peut-être de moins intellectuel dans les catégories sociales : un brave cocher.

Cet état d'âme de l'Europe en particulier, que certains observateurs accusent de vouloir retourner — par excès de civilisation sans doute — aux superstitions du moyen-âge et de l'antiquité, est la revanche de l'Orient endormi dans sa contemplation malade, nirvanique de l'âme universelle, secoué dans sa torpeur millénaire. Ne nous étonnons donc pas, si nos compatriotes qui sont à l'apothéose des forces naturelles, qu'une ou deux générations séparent des primitives

expériences religieuses de l'Afrique, soient des croyants irréfléchis.

Nous disions, pour reprendre notre sujet, que la névrose vòdouique détermine des altérations fonctionnelles profondes de la sensibilité, de la motilité, du psychisme biologique, avec prédominance du pythiatisme.

Nous passerons bientôt à la discussion de certains faits qui illustreront d'une manière saisissante notre affirmation jusque-là théorique. Mais, disons tout de suite, quel est l'Haïtien qui n'a pas vécu ces scènes étranges qui, trop souvent, enlèvent la conviction des uns et laissent les autres dans un état qui n'est pas tout à fait de l'incrédulité? Nous aussi, nous avons vécu ces scènes-là, sans leur accorder, toutefois, aucune signification mystérieuse ou diabolique. Qu'on se souvienne que pour l'unique crime de sorcellerie, le terrible tribunal de l'inquisition fit mourir plus de 30,000 malheureux, alors que la justice contemporaine en face de manifestations de ce genre, imputées ou réelles, demande à la science d'éclairer les obscurités de conscience et de raison, les altérations morbides, qui sont souvent la source de ces cruelles aberrations, dans le crime ou dans l'accusation.

Bien souvent, notre goût fort marqué pour les courses à travers les campagnes du pays, autant qu'un assez curieux besoin d'admirer les sites merveilleux, ces échappés d'horizon qui sont la gloire de cette terre d'Haïti, nous a procuré volontairement ou non, l'occasion d'assister au développement des cérémonies du culte vòdouique. Parmi de nombreux spectacles de ce genre, nous avons gardé entre autres, le souvenir d'une matinée de 1908, passée dans l'une des sections montagneuses de la commune de Port-au-Prince. Nous gravissions avec un gai compagnon un raidillon, quand soudain notre attention fut retenue par un de ces chants au rythme lent

qu'accompagnaient des battements réguliers de mains. Nous précipitons les pas de nos montures, et en quelques minutes, nous étions à la porte de l'humble cabane d'où s'échappait ce chant. Les pourparlers ne furent pas longs, car pour qui sait s'y prendre, le paysan haïtien est rapidement mis en confiance.

Ils étaient là, une trentaine d'individus des deux sexes, accroupis sur le sol en terre battue, enveloppés dans une âcre et étouffante atmosphère d'encens, d'assa-foetida et de feuilles desséchées. Au milieu d'eux, un homme, qu'on devinait vite être le pontife de la cérémonie, allait et venait d'une pièce voisine, excitant par l'exemple, de la parole et du geste, le chœur des chanteurs.

Soit que notre présence eût apporté plus d'animation à la réunion ou que la marche de la cérémonie eût réclamé plus d'entrain, le timbre discret, comme voilé de l'açon, se mêla enfin aux sons de la clochette. Alors les membres s'agitent, les voix s'élèvent, un vent d'hystérisme passe sur l'assemblée.

Sur l'invitation du maître de céans, nous pénétrons dans la seconde pièce de la chaumière qui, à la vérité, aiguillait fort notre curiosité... C'était le *hounfor*, mais un *hounfor* construit dans la primitive simplicité du culte africain. A l'un des angles de la pièce nue, était jeté un de ces grossiers carrés de pierres, de tuf et de chaux que le peuple des serviteurs appelle un *pée*.

Au milieu de cet autel, un énorme plat de faïence, contenant une pierre d'un volume respectable, et tout autour, d'autres pierres de dimensions moindres, aux formes plus ou moins bizarres, constituaient une couronne de satellites à la première. De chaque côté du plat sacré, un sabre de fer était fiché dans la maçonnerie, et de-ci, de-là, d'autres mor-

ceaux du même métal indiquaient que l'autel était consacré à *Hougou Ferraille*.

Des couis contenant des macérations nauséabondes complétaient l'ameublement de ce hounfor. Aucun voile ne séparait ce sanctuaire des autres parties de la maison. Aucune image ne décorait les cloisons de la fragile demeure. Rien enfin de cet appareil pompeux, hétéroclite des autels des hougans, ne figurait là.

Pendant que nous faisons cette sommaire inspection, un autre spectacle nous attendait. L'officiant venait, en effet, d'être pris par un des nombreux saints de l'Olympe vòdouique, le *Ouan-Guilé*.

Nous avons parlé plus haut du masque vòdouique. Ce masque existe réellement, dans les cas assez rares aujourd'hui où la simulation et l'alcool ne font pas les frais de la prise de possession. C'est même un bon moyen de dépister la supercherie, car dans la simulation, l'habitus emprunté se trahit par toute circonstance se produisant en dehors du programme arrêté, convenu.

D'une façon générale, toute la manière d'être ordinaire de l'individu se modifie. C'est une nouvelle personne, une nouvelle individualité qui s'offre à l'examen avec les habitudes classiques du saint vòdouique dont la prise de possession vient de s'effectuer, et là encore, l'homme de la cérémonie nous donnait une éclatante confirmation du fait déjà observé. En quelques minutes, ses traits s'étaient profondément modifiés. Son inexpressive physionomie, où passait à peine le rayonnement d'une âme animale, prenait maintenant par de violentes contractions antagonistes des muscles, une expression que le langage peut à peine traduire. L'homme ne parlait plus, il poussait des cris, pirouettait avec une agilité de singe, cognait sa tête, aux yeux injectés, contre les

cloisons de la chambre avec une extrême violence, au risque de nous ensevelir sous les débris de la chaumière branlante. Ses doigts, comme de lourds marteaux, tombaient sur sa tête et vraiment, nous attendions le moment où les tissus céderaient sous ce rude massage. Il n'en fut rien. Il paraît que le saint était mécontent de son serviteur, car l'assistance intercédait, essayait de fléchir le saint courroucé. Pendant près d'une demi-heure, l'homme continuait ainsi à s'appliquer cette auto-correction. A la fin, il se calma, entonna un chant, mais d'une voix qui ne répondait plus à celle que nous avions préalablement entendue. Ce chant commencé, l'assistance le reprit en chœur, et la cérémonie se poursuivit.

Nous eûmes l'occasion de voir ce jour-là défilé sous nos yeux et chez le même individu, trois ou quatre unités de l'Olympe vòdouique et d'assister, à un moment donné, à une scène certainement d'un caractère étrange.

On introduisit, en effet, un de ces énormes mortiers de bois, que l'homme étendu de tout son long à terre, reçut sur son ventre. Quatre gaillards, aux muscles en saillie, armés de pilons faits de branches d'arbre à peine dégrossies, déposèrent dans le creux de l'informe instrument des brassées de feuilles vertes qu'ils se mirent en devoir de pulvériser. Vingt minutes après, tout cela était réduit en une masse molle, uniforme, sous les vigoureux coups de pilons de ces musculeux paysans. Durant cette curieuse opération, le possédé chantait parfois, parlait presque toujours, indiquait à ses sous-ordres la marche à suivre dans cette cérémonie.

Certes, nous aurons l'occasion d'interpréter selon notre thèse ce cas particulier dont nous venons de faire la narration; mais puisque nous tenons actuellement un de ces types de houngans, qui forment une catégorie spécifique de

la sociologie haïtienne, nous allons, autant pour compléter cette étude que pour répondre à une promesse faite au lecteur, essayer de les caractériser.

Le houngan, ainsi que le vieux général qui perpétuait dans notre milieu la mentalité des chefs de bande de la révolution de Saint-Domingue et de la guerre de l'indépendance, est un type particulier de la société haïtienne, un vrai produit de terroir. Ils répondent à une floraison malsaine et d'autant plus délétère que les vieux types africains ou créoles, qui employaient leur science traditionnelle mais réelle des simples à combattre les maladies de nos paysans qui, on le sait n'ont rien à attendre de la science médicale, cantonnée dans nos villes, disparaissent et sont remplacés par ces êtres de crimes, les barnum du milieu.

Cela nous conduit tout de suite à faire comprendre qu'entre le culte africain des saints ou des loas et la pratique du hougantisme, il y a de notables différences. Naguère, cette distinction était encore plus profonde, car suivant la pensée des vieux africains disparus : les créoles sont méchants, ils allient au culte du Grand-Maître, celui des puissances infernales.

Donc, nous avons séparé des vrais houngans ceux qu'il faut nommer les serviteurs. Ces derniers ont la direction des autels des saints vòdouiques, par tradition de famille et se contentent d'être les interprètes de leur volonté, les organisateurs de ces ruineuse cérémonies dont nous parlions plus haut. Dans la simplicité de leur croyance, il y a même un vrai danger pour eux de s'occuper de magie, à admettre dans le sanctuaire de leurs dieux lares des saints à la filiation mal définie, des âmes de malfaiteurs, de mauvais zombis, dont le culte pourrait les entraîner à des exigences compromettantes. Cette classe de gens assez inoffensifs en som-

me, si l'on veut envisager la question au point de vue des intérêts de la collectivité, tend malheureusement à disparaître, noyée dans la foule des hongans de profession.

Quant aux hongans de profession, ils se recrutent au hasard, dans la classe des paysans et dans le prolétariat de nos villes. Il n'est pas même absolument nécessaire que le candidat hongan soit sous l'influence de la névrose héréditaire. Il n'a qu'à s'offrir des leçons théoriques et pratiques d'un maître; qu'à se faire instruire. Nous avons connu, en effet, un jeune paysan intelligent et malin qui justement se faisait instruire dans cet art de détrousser sans danger de plus imbéciles que lui. Et bien chaque jour, nous étions condamné à subir une répétition en bonne et due forme de la leçon apprise la veille.

Il nous semble qu'à l'école du hongantisme, les premières leçons roulent sur la représentation, car sans profanation du mot à la mode, le hongan est un type représentatif. Il faut que le stagiaire apprenne une série de mouvements destinés à faire impression sur la galerie qu'il aura à subjuguier dans la suite, en un mot qu'il développe en sa personne, l'autorité de la parole et du geste. Aussi à peu d'exceptions près, tous les membres de cette corporation ont-ils à la longue un habitus extérieur qui, à un œil exercé, trahit immédiatement la profession.

L'influence que le hongan exerce sur ses adeptes, du *houngainikon* ou dernier des *hounsis*, est immense. Cette influence est d'ailleurs assez complexe. Il y entre autant d'affection que de crainte. C'est dans certains cas, le don complet de sa personne, l'obéissance passive de l'esclave vis-à-vis du maître, mais sans possibilité de révolte, puisque c'est par ses plus fermes croyances, en même temps par ses plus troublantes craintes, que le hongan tient la servante fidèle.

ment attachée à son hounfor. Nous n'hésiterons même pas à dire que le houngan qui a su se faire craindre et aimer, tient plus complètement son adepte dans sa dépendance que l'hypnotiseur ne tient l'hypnotisé, car dans le cas présent, tout le passé du patient, son hérédité, son éducation, enfin ces mille riens qui se cristallisent en strates successives dans les obscurs replis de son être, peuvent se révolter contre une suggestion mauvaise. Au contraire, entre le houngan et son adepte, c'est une coopération consciente que créent la convenue des idées, l'analogie des sentiments, et surtout la certitude du pouvoir du premier contre les forces naturelles elles-mêmes. Une pareille soumission à une volonté étrangère est certainement grave dans ses conséquences possibles, car souvent la confiance est unilatérale, et tellement complète, qu'elle ne permet plus la reprise de soi-même. Un souvenir qui nous arrive peint bien cet état d'âme du croyant, de l'adhérent aux pratiques hougantisques. Un jour, dans une de nos églises paroissiales, où pour les besoins de dévotion des fidèles, le Saint-Sacrement, comme à l'ordinaire, avait été placé sur le Maître-autel, on vit entrer un homme dans cette église. Calme, assuré, il prit par la grande allée de la nef, arriva à la petite porte du chœur qu'il entr'ouvrit, pénétra dans cette partie réservée du saint édifice, gagna l'autel et fit le geste de s'emparer du Saint-Sacrement, ce grand symbole de la foi chrétienne. Le sacristin qui jusque-là, dissimulé dans un coin du chœur, suivait les mouvements de l'homme, donna le signal, et au lieu de prendre le Saint-Sacrement, le bonhomme fut pris lui-même. La foule des fidèles, indignée, exaspérée par cet odieux sacrilège, se rua sur le malheureux. On fit arme de tout pour écraser l'impie, les crucifix mêmes des chapelets, furent de la partie. Traîné hors de l'église, sous une volée de coups, il fut remis à la police qui compléta la leçon.

Pauvre victime de l'ignorance, si vous aviez vécu trois siècles plus tôt, vous auriez connu pour votre sacrilège, toutes les misères physiques qu'inventa la féconde imagination des inquisiteurs, avant de rendre votre âme maudite au diable!

Maintenant, qu'avec un pareil état d'âme, beaucoup de mal soit possible, nul ne pensera sérieusement à le contester. Nous avons fait remarquer dans notre étude « La Criminalité haïtienne et la Fonction Médico-Légale », que ces croyances superstitieuses étaient la source de certains crimes parfois épouvantables, qui se commettent dans nos campagnes. Ce peuple de campagnards qui vit sans haine, devient intraitable, lorsqu'il croit qu'un des leurs, animé de l'esprit du mal, a jeté un mauvais sort à leurs enfants, à un parent, à leurs animaux, à leur jardin.

Cependant, quel que soit l'intérêt qu'une catégorie de lecteurs puisse prendre à de semblables détails, on devine bien que notre but, en écrivant ces considérations, n'est pas de nous arrêter à des absurdités, de décrire par exemple des cérémonies vòdouiques, que d'ailleurs aucun secret n'environne, lesquelles, en fin de compte, varient plus qu'on ne le pense. Cette œuvre peut intéresser un chroniqueur bienveillant, non un esprit réfléchi qui, de l'ensemble de ces croyances, veut dégager les causalités, vraies ou fausses, qui les ont engendrées. Bien plus, de l'ensemble de ces pratiques, il faut faire deux parts : 1° celles qui ont pris naissance dans le pays; 2° celles qui, par une filiation ethnique indéniable, remontent à une antiquité nullement douteuse, à moins d'admettre que, pour tous les peuples, l'humanité a passé par une époque où sentiments, idées, croyances et cultes obéissent à une loi de conformité inéluctable. On s'étonne vraiment de rencontrer dans ces pratiques haïtiennes des habitudes que l'érudition contemporaine, dans sa résurrection

du passé, a signalé chez quelques vieux peuples du bassin de la Méditerranée.

Pourtant, même en adoptant une thèse contraire, il n'est pas absurde, en se basant sur ce contact de toutes les races qui s'est effectué dans la Méditerranée, d'admettre qu'une tradition inconsciente ait cristallisé ces pratiques dans leurs mœurs, en dépit des changements que les siècles ont opérés dans leur distribution géographique. Ainsi, le houngan qui préside à une cérémonie, exécute-t-il parfois des figures géométriques et surtout symboliques, que rien dans le milieu haïtien ne l'a préparé à concevoir. On voudra noter surtout que c'est là, une part vraie de la tradition, un élément qui entre positivement dans son instruction préalable.

La science du houngan, dans la grande majorité des cas, est symbolique, primitive, amusante. Comme tous les cerveaux frustrés, les analogies naturelles très apparentes, le frappent, accrochent son imagination naïve, et souvent il ne les distingue pas de celles qui sont de pures conventions. De là un symbolisme de mots qui n'est qu'une application spontanée de la vieille maxime : *Contraria contrariis curantur*.

En dehors de certaines plantes du pays, qui par suite même de la richesse du terroir, acquièrent une toxicité très grande et dont le houngan fait dans certaines circonstances, un fort méchant usage, ce dernier se réserve aussi tout un arrière-fonds de pharmacie. A part certaines substances, qu'il demande à l'apothicaire sous des désignations très bizarres, tels que « digo d'Asie » (bleu de Prusse), « cacadiable » (*Assa-foetida*), « dlo répugnance pour ptit moune » (teinture alcoolique du précédent corps), « dlo répugnance pour rangé jadin » (sulfite de potasse), « poude coulève », etc. ; citons encore la corne de cerf, l'encens, le soufre, la poudre de garence, la lavande rouge, le baume du Commandeur, le

baume tranquille, les précipités rouge et blanc, la poudre à tirer, le fil d'archal, la mandragore, le sandragon, la poudre d'yeux d'écrevisse, et une infinité d'autres substances qu'il désigne à sa manière.

Ce que le houngan recherche dans ces substances, en vertu même de ce symbolisme primitif que nous avons signalé, c'est presque toujours une opposition des contraires. Pour lui, l'odeur repoussante de l'assa-foetida, servira à éloigner le mauvais air, les précipités à accélérer la réussite du projet caressé par le client, le laiton du fil d'archal, à procurer la solidité nécessaire « pou maré youn poing ». En tous cas, cela s'exécute au milieu d'un appareil de formules obscures, kabbalistiques, de chants parfois macabres, de pratiques d'un cérémonial compliqué et plusieurs fois séculaire. On comprend alors que tout ce développement d'un appareil de mystère, puisse exercer une profonde influence sur l'âme des simples, leur enlever toute possibilité de contrôle.

En outre, le houngan est un prestidigitateur qui se livre souvent à des tours de physique amusante sans le savoir. Plus d'une fois, nous avons assisté à d'honnêtes plaisanteries de ce genre, comme l'action de faire chanter l'air dans une bouteille, de faire danser une corde, de faire mourir une poule sans l'asphyxier, sans répandre une goutte de sang. Il faut aussi avouer, qu'ils ont dans leur *macoute* des tours d'une exécution un peu plus délicate.

Ce qui se passe derrière l'épais rideau ou la cloison qui ne laisse, aux heures de consultation, filtrer dans le hounfor, même un jour discret, le houngan seul le sait. Il faut cependant à un esprit réfléchi, curieux de logique, une bonne provision de foi simple, pour croire qu'on puisse faire sortir d'un vase de terre cuite, une voix humaine; il est vrai aussi, suivant une autre version, que les mystérieux habitants des

canaris se payent la fantaisie de s'asseoir à caliourchon sur le cou de leur grand-prêtre. Mais allons le plus loin possible dans l'adoption de l'absurde.

En supposant même qu'un esprit, un saint vòdouique, c'est-à-dire un être immatériel, puisse choisir pour se loger un canaris, on s'étonne à bon droit que, pour entrer en communication avec les humains, il soit positivement obligé de se servir de la parole articulée, l'une de nos fonctions qui aient le plus besoin d'organes matériels pour se réaliser et qui probablement n'appartient qu'à l'homme, en vertu de son organisation spécifique. Ainsi qu'une lésion se porte sur une partie quelconque du complexe anatomique nécessaire à l'émission de la voix, l'altération qui en résulte, ira de la simple difficulté jusqu'à l'impossibilité complète de parler et la pensée la plus savante, sans le concours de l'écriture, sera à tout jamais perdue pour l'humanité. Si notre esprit crée les idées, il ne crée pas seul les sons qui les expriment à autrui. Les spirites et les magnétiseurs ont affirmé bien des choses, mais, jamais, à notre connaissance du moins, ils n'ont certifié que les esprits qu'ils interpellent, prennent part à la conversation en leur adressant directement des discours.

Une anecdote que nous offrons au lecteur avec toutes les garanties d'authenticité, fera bien voir aux habitués des hounfors, à quel énorme bluff ils sont exposés.

Un homme s'était livré depuis quelque temps à un commerce de bœufs, qu'il achetait sur la frontière des deux républiques de l'île, pour les vendre aux campagnards du département du Sud. Un jour qu'il conduisait un troupeau de ces animaux, fatigué par une longue étape déjà fournie, il s'arrêta dans la plaine de Léogâne, recommanda, pendant qu'il attachait son hamac pour se reposer, à ses hommes de peine, de veiller à ce que les bœufs ne s'éloignassent pas

trop du campement. Une demi-heure après, en dépit de l'expressive recommandation du voyageur, tout le monde dormait et les bœufs allèrent à la débandade.

Quand vint l'heure du réveil, on constatait bien vite que deux de ces animaux avaient disparu. On organisa une vraie battue dans les environs, mais ce fut en vain. C'était une perte sensible pour le commerçant, ces deux bœufs représentaient à peu de chose près, le bénéfice à tirer du voyage. Cependant, rompu par tant d'inutiles recherches, il se décida à rentrer au campement, lorsqu'il rencontra sur la route un homme, avec lequel il lia conversation, en lui contant l'aventure. Le rusé paysan s'en montra désolé, s'offrit à l'homme pour l'aider à continuer les recherches. Puis, avec des précautions infinies, des réticences calculées, le paysan finit par lui insinuer que s'il s'engageait à le suivre, il le conduirait à un voyant qui, certainement, lui donnerait des indications précises.

D'ailleurs, cela ne coûterait pas cher...

Le voyageur, peu confiant, écouta d'abord d'une oreille distraite, les propositions du paysan. Mais de minute en minute, ce dernier devenant plus pressant, de guerre lasse, il finit par céder.

Voilà nos deux bons hommes en route... Arrivés chez le voyant, le paysan, qui n'était qu'un compère, le mit en quelques mots au courant de la situation. Le húngan ne se fit pas prier; armé de sa clochette et de son açon, il pénétra dans son hounfor, après avoir invité le consultant à s'asseoir dans une pièce attenante, pour entendre l'oracle du dieu.

•Soudain, un bruit comme la chute d'une pierre se produisit, et une voix caverneuse, amphorique commença cet étrange monologue : « Mou bouqué, moin sorti jouque la côte à Guinin... Pitite moin ou pèdi gnoun macône zibés.

oua jouin'li oua chaché comm'ça oua jouin'n'li tendé coumpè.»

Le consultant, vieux militaire irascible, comandant d'arrondissement à la vieille mode, venu là d'ailleurs par surprise, n'était guère d'humeur à se laisser amuser par un mortel, fût-il houngan. On lui avait promis des indications précises, et on lui donnait la vague promesse de retrouver ses bœufs. Soupçonnant une tricherie, il se leva, sortit de la maison sans faire le moindre bruit, avec l'intention d'en faire le tour à la recherche d'une fissure par où il pourrait glisser un coup d'œil furtif dans le hounfor. Quelle ne fut sa surprise, sitôt qu'il eut gagné le côté opposé à la porte d'entrée, de retrouver son paysan qui, muni d'un porte-voix de bambou, qu'il introduisait par une ouverture dans le hounfor, remplissait avec conscience, le rôle du mystérieux voyageur venu de la côte de Guinée.

L'homme de son côté l'eut à peine aperçu, qu'il détala, sans avoir le temps d'avertir son compère. Le vieux militaire, reprenant tout son calme, vint à nouveau s'asseoir et, goguenard, interpellait le papa, le pressait de questions qui demeuraient sans réponse. Pendant ce temps, le bon houngan qui ignorait le départ précipité de son compère, assourdi qu'il était par le tintamarre de sa clochette, avait beau donner de l'açon que le saint devenu subitement muet, ne répondait plus à ses pressantes prières.

Quand le vieux général trouva enfin que la comédie avait assez longtemps duré, il ouvrit violemment la porte du hounfor et, dégainant sa rapière, il rossa d'importance, le mystificateur qui s'était laissé mystifier.

* * *

Il y a dans notre littérature nosologique toute une série d'affections, de maladies qui, dans la croyance du vulgaire,

relèvent d'une façon certaine de la science du houngan. On peut même affirmer que dans certaines parties du pays, particulièrement arriérées, toute la pathologie y passe, que même les cas les plus classiques ne sont confiés aux médecins, qu'en désespoir de cause, lorsque l'interminable défilé des houngans a passé, sans apporter la moindre amélioration aux souffrances du patient.

Mais sans contredit, c'est la première enfance qui paie le plus lourd tribut à la prétendue science de guérisseur du houngan.

Sous le nom de « mal djoque mauvais air », car il faut le distinguer du « mal djoque simple » qui peut venir des parents,... on range en effet tout un groupe, pour ne point dire toutes les maladies du premier âge.

Ces pauvres africains de Saint-Domingue, entendant les colons désigner sous cette expression d'origine italienne, les périodiques épidémies de fièvres du littoral de l'île, finirent par attacher un sens occulte à ces mots, dont ils ne pouvaient surprendre la véritable signification, tant il est vrai que pour des simples, la causalité ne peut sérieusement se poser que dans la matérialité tangible de la cause et des effets.

La brusquerie des débuts, la violence des réactions d'un organisme jeune, non pollué ou vicié par les germes de destruction que tout être vivant porte en lui-même et qu'il retrouve encore dans ses conditions externes d'existence, surtout enfin, la prédominance à cet âge du système nerveux, tout cela contribue à donner à la pathologie infantile une note particulière, bien caractéristique. Pour une raison physiologique et peut-être d'une portée scientifique plus générale, que nous expliquerons bientôt, le syndrome épileptoïde domine le tableau pathologique de l'enfance. Ajoutons à cela la fréquence des troubles de l'idéation, du sentiment dans un

être chez lequel manque la force associative des idées qui ne sera créée que par l'exercice logique de la pensée avant de se mécaniser dans l'habitude. De là enfin ce délire hallucinatoire, auditif et visuel, que nous avons signalé plus haut.

L'illustre Virchow définissait l'enfant un être spinal, marquant ainsi la prédominance exclusive de la moelle rachidienne dans les premiers moments de la vie. En effet, le développement régulier de l'enfant n'est que la subordination continue des réflexes rachidiens, si tumultueux au premier âge, à l'action correctrice du cerveau, ou mieux, des centres frénateurs de cet organe. Il semble d'ailleurs que ce soit une loi bien universelle de la nature, que l'équilibre dans le repos ou dans ce que nous prétendons être tel, et dans le mouvement, ne puisse être obtenu que dans l'application de forces dont les effets se contrebalancent. Or, ce qui est vrai de la physique de la matière brute, l'est aussi de la physique de la matière vivante. Dans l'organisme humain, en effet, en face du groupe des centres nerveux d'impulsion, qu'on pourrait appeler d'activité positive, se dresse le groupe des centres d'arrêt, si l'on veut, d'activité négative, dont l'action coexistente ou successive est la raison suffisante et nécessaire du bon fonctionnement de cet organisme.

Chez l'enfant, l'équilibre des centres d'impulsion et des centres d'arrêt, ne s'établit que graduellement par le fait de l'éducation automatique ou de l'éducation réfléchie, consciente. Il s'opère au cours des années, une vraie sélection des mouvements réflexes, au point que devenu homme, l'enfant ne garde qu'un petit nombre d'entre eux, intimement unis d'ailleurs à l'instinct de conservation. L'analyse attentive de ces particularités physiologiques, minutieusement étudiées par les biologistes allemands, a été rapporté M. Th. Ribot à donner de l'enfant, après Virchow, une définition plus ima-

gée. Pour ce remarquable psychologue, et avec cette clarté toute française qui réalise la simplicité dans l'image en apparence la plus compliquée, l'enfant qui vient de naître, est un décapité.

Il va sans dire que cet état anatomo-physiologique de l'enfant n'est pas sans donner, comme nous l'affirmions précédemment, une note particulière à la pathologie infantile. Elle se résume dans la fréquence outrée des convulsions en général, la violence extrême des désordres nerveux. A la moindre alerte pathologique, avec une brusquerie apeurante, les muscles dansent ou prennent la rigidité du bois, les dents se serrent, la respiration siffle à travers le gosier soudainement rétréci, les globes oculaires convulsés ne laissent plus voir que la blancheur nacrée ou bleutée de la sclérotique. Oh! quel effarant tableau pour l'inquiète tendresse d'une mère! Qui peut lui reprocher sérieusement à cette minute-là, d'être craintive et crédule aux suggestions en apparence motivées d'un entourage superstitieux, car souvent ce drame morbide éclate après qu'une voisine peut-être innocente — et notre réserve est voulue — a promené ses doigts, dans la natte crépue ou tombante, de l'enfant en danger.

On comprend alors pourquoi nous disons que la pathologie infantile est dominée par le syndrome épileptoïde. Nos observations personnelles assez nombreuses, nous ont permis de vérifier largement notre dire et nous ont conduit à adopter une conception pathogénique nouvelle de l'épilepsie vraie, soutenue d'ailleurs par des psychiatres de renom. Il est difficile d'admettre que l'épilepsie vraie soit tout simplement une psychopathie fonctionnelle. Maladie de dégénérescence à n'en pas douter, elle doit avoir sa cause même dans des lésions ultra-microscopiques du système nerveux. Or, dans une attaque d'épilepsie, la fonction excito-motrice des cen-

tres nerveux se développe sans frein, dans une succession rapide à peine intermittente de décharges nerveuses. Cette excitation morbide ne siège pas seulement dans les organes de la vie de relation, mais gagne aussi les profondeurs organiques, les viscères, déterminant des troubles excréto-sécrétoires très marqués. L'organisme au début et sans figure est une machine affolée, mais à la fin de l'attaque, l'épuisement est complet : à l'excitation a fait place un coma profond. Jamais le patient ne revient à lui-même sans transition. Il semble que l'organisme ait besoin d'un temps plus ou moins long pour coordonner les forces vitales, en vue d'une reprise de l'existence régulière. Alors on peut se demander, si cette excitation est primitive, ou si elle est déclanchée par des causes souvent futiles, telles que l'humidité, une légère émotion parce que, par un défaut congénital, les centres modérateurs ne contrebalancent plus par leur jeu normal, l'activité excito-motrice de l'organisme.

Nous inclinons à croire que l'action modératrice, allant parfois jusqu'à l'inhibition, est la contre-partie nécessaire de toute excitation organique, même physiologique, que ces deux actions sont contemporaines en vue même de l'équilibre de l'être vivant. Il n'est pas de fonction posée dans le vide, dans le néant organique. A tout effet, il faut une cause éloignée ou proche qui l'engendre, par conséquent la modération de même que l'excitation nerveuses a ses voies de conductibilité propres dans ce travail subtil et délicat du maintien et de l'accroissement de la vie.

D'autre part, on a affirmé l'existence d'un terrain épileptique. S'il faut s'en rapporter aux vues théoriques et d'observation énumérées plus haut et concernant l'épilepsie vraie, ce terrain peut bien exister. Il consisterait dans une instabilité dynamique, de pure fonction, dans le maintien pour ainsi

dire de l'état infantile, d'une insubordination révolutionnaire des centres rachidiens et bulbaires à l'action correctrice des centres cérébraux et ganglionnaires. Dans ce cas, ne faudrait-il pas renverser la vieille interprétation classique, considérer ce terrain d'instabilité fonctionnelle, si propice à l'apparition de l'épilepsie secondaire comme celui de la névrose?

Normalement, les chances de convulsions épileptiques diminuent avec l'accroissement des années. Déjà chez l'enfant de 10 à 12 ans, dans notre milieu, les scènes pathologiques les plus émouvantes peuvent se dérouler sans que les terribles contorsions musculaires de l'épilepsie secondaire viennent s'y ajouter. Mais cela est l'état normal. Dans un très grand nombre de cas, la tendance aux convulsions de toutes sortes, accompagne l'enfant à travers l'adolescence jusqu'au seuil de la virilité, quand elle ne s'étend pas à la vie entière. La puberté, entre autres, avec l'auto-intoxication qu'elle détermine souvent, n'est-elle pas chez nous, une période riche d'accidents de ce genre? En tout cas, nous soumettons aux praticiens ces courtes réflexions, nous réservant de reprendre la thèse sur des observations concluantes permettant une plus heureuse discussion.

Cependant, retournons à ces chers petits êtres victimés par la superstition.

Pour un bon nombre de cas, les maladies de l'enfance soignées sous le nom de « mauvais air » sont des entérites, des gastro-entérites déterminées par des vices d'alimentation, une mauvaise hygiène générale, par des parasites intestinaux lorsqu'il ne s'agit pas de simples indigestions, de troubles de dentition, etc. Si pourtant, les cas énumérés fournissent le plus fort contingent de la clientèle du houngan, il ne faudrait pas conclure que les autres maladies du premier âge,

échappent à sa compétence, car dans l'esprit du peuple, les maladies suspectes, peuvent revêtir les formes les plus pures de la pathologie classique. Nous avons vu soigner sous le nom de « mauvais air », des cas authentiques de coqueluche, de rougeole, de terribles complications secondaires, comme la broncho-pneumonie, lorsqu'elles ne sont pas provoquées par le gangan lui-même. D'ailleurs, dans certaines parties du pays, cette appellation de houngan est peu usitée. Ces guérisseurs des mornes et des plaines sont tout simplement des docteurs en médecine de par la seule vertu de la tradition et de la nature.

Chose curieuse, en écrivant ces lignes, la pensée de Spencer citée tout au début de cette étude, murmure de nouveau à nos oreilles : qu'il y a une âme de vérité dans les choses fausses, comme il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises. L'idée de sorcellerie est aussi vieille que le monde, et il n'est pas possible qu'elle ne renferme, dans un sens que nous allons essayer de dégager rapidement, une part de vérité.

Déjà au dix-septième siècle, un voyant, le père Malebranche, dans une page de subtile analyse, d'une parfaite connaissance du cœur humain, ignorant et crédule, nous faisait voir, comment des âmes simples, entraînées par le milieu, asservies aux croyances superstitieuses, longtemps acceptées comme des vérités indiscutables, pouvaient être conduites aux pires aberrations de l'esprit et du cœur.

En outre, ce serait mal entendre l'histoire, de penser que tout n'était qu'exagération, duperie voulue dans les sévérités meurtrières de l'inquisition, que les 30,000 condamnés pour crime de sorcellerie du Saint Office, étaient tous des victimes innocentes de la férocité du fanatisme religieux des inquisiteurs.

Sans doute, il y a eu des erreurs de justice. Des fous mêmes ont payé de la peine du feu l'altération de leur raison. Mais sans figure, le Moyen-âge fut une sombre époque. De grands et puissants seigneurs battaient les campagnes, enlevant les femmes et les enfants pour satisfaire leur goût de lucre, de luxure et de magie. L'histoire anecdotique a conservé entre mille, le sinistre souvenir de ce maréchal de Retz, peut-être un ancêtre du fameux cardinal de la Fronde, qui fut condamné et décapité pour crime de sorcellerie. Un auteur affirme, qu'après la condamnation de ce grand seigneur de la Cour de Charles VII, on trouva dans les oubliettes de ses châteaux de la Suze et de Tiffauge, les ossements de plusieurs centaines d'enfants, dont le sang avait servi à ses expériences diaboliques. Parcourez avec attention le théâtre de Shakespeare, n'est-il pas l'écho tragique, à peine agrandi, mais savamment rendu, des féroces sentiments professés par ce dur Moyen-âge?

Notre conclusion ici est simple. Si la croyance populaire se trompe souvent, elle a raison parfois.

A la justice répressive de surveiller, de ne point se retrancher derrière un scepticisme de bon ton. Dans toute société, il ne faut guère, pour juger des masses populaires, des cas de monstruosité individuelles qui peuvent apparaître, çà et là, dans l'élite même d'une nation, prendre comme commune mesure la conscience morale d'un homme éclairé et sage. Il faut aussi se rappeler, et nous saluons, en passant, l'orgueil de race, que même chez le dolicocephale blond, le plus pur caucasien, nous pouvons constater de terribles retours vers l'atavisme ancestral.

De plus, la science traverse, à l'heure présente, une période critique. Ses meilleurs interprètes ont fini par remarquer, un peu surpris, que nous n'avons pas mis la nature en formules

algébriques, que même la matière que nous prétendions connaître, se fluidifie de plus en plus dans nos mains, jusqu'à n'être plus qu'une force. Suivant le mot d'un des plus profonds interprètes de cette science, H. Poincaré : « Vouloir faire entrer la nature dans la science, c'est faire entrer le tout dans la partie. »

Donc, en présence de certaines manifestations encore inexplicables du pouvoir de la volonté humaine, même inconsciente d'elle-même, il faut se garder de nier, au nom de la science actuellement constituée, mais observer, chercher à saisir les états nouveaux de forces encore ignorés, qui les produisent. Ce qu'il faut poursuivre de nos doutes, c'est la notion du surnaturel, notion particulièrement illogique, ne répondant à rien dans les bornes de la nature créée. Nous ne sommes pas loin de penser avec Hæckel, qu'il y a dans la nature de l'inexpliqué non de l'inexplicable, puisque les grandes découvertes qui changent la face du monde ne sont guère le produit de la pensée humaine, mais une sorte de révélation partielle des mystères de la nature dans une subite et lumineuse inspiration de l'esprit du savant. S'il y a, de par le monde, du surnaturel, il existe dans le mystère de cette création scientifique, vraie conversation de l'homme et de Dieu dans l'inconscience. Certes, on eût fort étonné le bon Galvani, quand il torturait sa grenouille, si on lui eût dit que la force qu'il entrevoyait là, actionnerait un jour les plus puissantes machines de l'industrie, réaliserait une unité de force comme le « coulomb », transmettrait la pensée humaine à des distances que seule mesure la lumière.

Il n'y a pas, cependant, que l'enfance pour payer un si lourd tribut à la science du houngan. Les adultes de tous les âges demandent aussi à cet interprète des volontés occultes, le concours nullement gracieux de sa science infail-
lible.

Pour les uns, le houngan est un suprême recours au cas d'insuccès de la science officielle. Pour les autres, ils ne s'expliquent pas la possibilité de leur guérison hors du hounfor. Cependant, il existe des maladies et certaines circonstances qui mettent, si nous pouvons dire, la puce à l'oreille des uns et des autres.

Dans le peuple, en effet, les lymphangites à répétition, la lymphangite filarienne, l'éléphantiasis de la jambe, les ulcères variqueux, syphilitiques, tuberculeux, etc., et, en général, les plaies torpides réputées incurables, forment un groupe compact où se recrute une bonne partie de la clientèle du houngan. Chez nous, l'expression populaire : « donner un gros pié », est équivalent à faire du mal à quelqu'un. Il suffit que le porteur d'une de ces affections retrouve dans sa mémoire les souvenirs d'un ennemi, d'un adversaire, pour qu'il lui attribue son mal, qu'a créé bien souvent, une vie de prostitution, de dérèglements de toutes sortes.

Au-dessus de tout cela, il faut pourtant placer la « folie ». S'il est dans notre littérature nosologique une entité morbide pour laquelle on demande presque toujours le secours du houngan, c'est bien celle-là.

En dépit de la mentalité primitive du peuple haïtien, il n'est pas possible qu'il se soit volontairement condamné à recommencer des essais toujours suivis d'insuccès.

En réalité, bien souvent, des fous confiés aux soins du houngan, reviennent sinon guéris, du moins débarrassés pour un temps, de leur excitation maniaque. Aussi, prenons-nous vis-à-vis du lecteur l'engagement de discuter à fond cette nouvelle question qui se pose.

D'abord, nous pouvons dire sans crainte aucune, que les grands processus vésaniques ne se sont pas encore entière-

ment acclimatés chez nous, et bien plus, que nos cas de folie authentique, sont relativement peu nombreux. Ainsi, Port-au-Prince, avec peut-être ses 100,000 âmes, qui a déjà les inconvénients d'une grande ville, sans en avoir les avantages, n'a pas certainement une proportion de 1 pour cent de fous de sa population totale, car cela nous donnerait le joli chiffre de 1,000 fous pour la capitale, ce qui est notoirement exagéré. Même si nous descendons la moyenne à 0:50 pour cent, nous serons encore au-dessus de la vérité. Mais en adoptant ce chiffre, comme le maximum de la courbe de la morbidité, en dehors des épidémies locales, à Port-au-Prince, la moyenne de la folie en province doit osciller de 0.10 à 0.20 pour cent. De fait, nous avons vécu trois années et demie dans une ville de province, sans pouvoir constater 3 cas de manie chronique indiscutables, dans une population au moins de 15,000 âmes.

Krafft-Ebbing, un des plus grands psychiatres du dernier siècle, s'était écrié, au congrès de Moscou de 1897, que civilisation et syphilisation sont les deux facteurs étiologiques de la paralysie générale. Si nous n'avons pas à pléthore le premier de ces deux facteurs, le second ne nous manque pas. Nos compatriotes que ne sauraient préoccuper des questions d'exégèse médicale, ignorent sans doute, qu'un bon nombre de médecins considèrent la syphilis comme originaire d'Haïti. Heureusement pour notre réputation déjà si entamée, l'île était alors habitée par les Indiens que les Espagnols massacrèrent, peut-être pour se venger de l'horrible cadeau des congénères de la belle Higuenamota. En tout cas, un chroniqueur de cette nation, don Ruiz de Isla, accuse Martin Alonzo Penzon, d'avoir été l'un des premiers atteints du mal américain qui, dans la suite, exerça de sérieux ravages sur les compagnons du pieux Colomb.

Mais en 1494-1495, Charles VIII fit son expédition d'Italie. Il s'opéra, par suite de cet événement, dans la péninsule, un vrai mélange de races européennes. Allemands, Espagnols, Français, Italiens, Anglais, Autrichiens du Saint Empire germanique, se rencontrèrent là pour s'unir ou se combattre. Par suite enfin de l'habitude qu'avaient les armées européennes de l'époque, de se faire suivre par une autre armée de femmes — on a dit que 30,000 de ces créatures suivaient celle du roi de France, les Italiens purent à loisir, dans les fêtes de Naples, communiquer aux Français le mal que les Espagnols leur avaient récemment transmis.

Quand Charles VIII rompit à la journée de Fornoue les lignes des alliés, s'il avait d'abord perdu la couronne impériale qu'il était venu chercher au delà des Alpes, il rapportait ensuite en France, pour surcroît de malheur, le mal napolitain dans les rangs de son armée.

Cependant, en dépit de l'opinion contraire, il n'y eut là qu'une reviviscence de la syphilis, puisque des travaux récents ont prouvé que l'avarie en Europe est contemporaine de la préhistoire.

Pourtant, malgré ce rôle historique d'Hispaniola redevenue Haïti, dans la syphilis moderne, il faut reconnaître que chez nous les grands accidents tardifs de l'avarie, tabes, méningo-encéphalite et névrite progressive, ne sont que des cas isolés, bien rares. La grande pourvoyeuse de la folie dans les centres, suivant le mot de Régis, à cérébralisation intense, ne joue qu'un rôle étiologique assez minime dans l'apparition de nos cas d'aliénation mentale.

Au demeurant, quels sont les cas de folie les plus courants du pays?

Nous croyons pouvoir citer : la manie ordinaire aiguë, subaiguë et chronique, la confusion mentale provoquée par

dés psychoses d'infection, d'auto-intoxication, particulièrement la puberté, d'exo-intoxication, particulièrement l'alcoolisme, des dégénérescences ou infirmités psychiques, telles l'idiotie, l'imbécilité, enfin les formes si variées des névroses.

Certes, nous n'affirmons pas que les autres cas de folie fassent totalement défaut en Haïti. Il faut bien admettre cependant, qu'entre présence et fréquence, il y aura toujours une distinction à faire. Des cas de paralysie générale, de manie-lipémanie, de psychoses démentielles primitives, de psychoses-systématisées essentielles, ne s'offrent pas fréquemment à l'observation du praticien haïtien.

Or, la manie rémittente, la manie chronique, la confusion mentale chronique, les infirmités psychiques mises à part, les autres cas d'aliénation mentale les plus fréquents chez nous, sont des maladies à accès qui aboutissent à la guérison ou à des périodes d'intermittence tellement prolongées que l'on peut vraiment parler de guérison.

Sur quoi donc peut-on logiquement se baser pour affirmer que le houngan obtienne un succès peu douteux dans les soins qu'il prodigue à ces sortes de patients? On sait d'ailleurs, que les cas de manie furieuse les plus graves sont justement ceux qui se terminent brusquement par un retour tellement complet à la lucidité qu'on dirait que le malade n'a jamais joui d'une plus parfaite intégrité de ses facultés psychiques. Contre ces soudaines éclaircies dans un ciel orageux, il faut, au contraire, que le praticien avisé sache prévenir l'entourage du patient du danger toujours présent d'un retour offensif du mal, organiser, autour de la personne du malade, une surveillance aussi éloignée de la contrainte que du laisser-aller qui est notre conduite à l'égard des fous les plus dangereux.

Il reste donc nos maniaques rémittents et chroniques.

Ceux-là, n'en doutez pas, ont passé aussi au début de leur mal par l'officine du houngan. Mais, comme leur maladie est incurable et qu'ils sont voués à la démence finale, s'ils ne sont emportés par une infection intercurrente, le pouvoir occulte du pontife des hounfors demeure impuissant contre leur vésanie confirmée.

* * *

Il peut sembler, par la conclusion qui précède, que nous ayons abouti à une contradiction, puisque hors de nos maniaques rémittents et chroniques, nous affirmions que les houngans obtenaient un résultat appréciable dans leur lutte contre la folie. Cette contradiction n'est, en somme, qu'apparente, et une analyse des conditions dans lesquelles s'opèrent communément ces cures traditionnelles de l'aliénation mentale, nous permettra de faire nos réserves et de justifier du même coup notre affirmation.

L'idée qui domine la croyance populaire sur la nature étiologique de la folie, est celle de la possession. Bien rarement, en face de la soudaine éclosion d'une attaque aiguë de folie, l'entourage du patient pense à quelque désordre cérébral, entraînant cette loquacité, cette débauche de gestes, en un mot, ces délires à formes multiples qui sont le syndrome capital de la manie courante. Il faut aussi le dire, soit que l'éducation, l'ambiance sociale du déséquilibré le préparent spécialement à faire du délire de persécution, uni aux hallucinations auditives et visuelles, son langage se prête presque toujours à cette compréhension erronée d'un cas de pathologie normale. La suractivité de l'association automatique des représentations mentales, ramène alors, avec une désespérante fréquence, des idées obsédantes dans le champ d'une conscience anormalement agrandie.

De plus, l'opinion vulgaire croit que le fou, à peu de chose

près, est retranché du monde, que les perceptions des objets ou des signes ne s'effectuent pas chez lui comme chez nous, avec la seule différence, que nos formes discursives correctrices interviennent à chaque moment, pour régler ce que l'enchaînement automatique de la pensée offre chez lui de trop rigoureux. En réalité, il est le plus logicien des hommes, déroulant le contenu de sa conscience surexcitée sans pouvoir tenir compte de l'objection des choses, des circonstances et des accidents qui, pour nous, viennent à toute minute modifier notre pensée d'homme sage et réfléchi. Il suffit donc qu'une perception objective ou verbale aille déclancher dans ce cerveau malade une série associée d'idées, pour que des êtres fictifs se dressent dans son imagination, s'incorporent à sa personne, le livrent sans défense à une obsession, angoissante et pénible pour son entourage. De là, ces visions terrifiantes, cette dualité d'existence dans un seul être, ces phénomènes de pseudo-accusation où l'aliéné, forcément inconscient de la cause de son mal, affirme, et par pure suggestion de son milieu, la prise de possession de sa personne par un être imaginaire.

Qui voudra nier sérieusement la frappante analogie de la mégalomanie et de ces cas que nous nommons délire de persécution par incorporation? L'aliéné mégalomane se dit volontiers César, Alexandre, Mithridate, Cléopâtre, et sur le thème de son délire, suivant sa connaissance de l'histoire, essaiera de reproduire les traits de langage et de gestes du modèle choisi.

Pourquoi, en proie au délire de persécution, par une conception inverse, un fou ne se croira-t-il pas la victime de quelque méchant esprit qui s'emploierait à le torturer dans son âme et dans son corps?

D'ailleurs, il est peut-être utile de le dire ici, l'idée de la

folie par la possession n'est pas chose nouvelle dans l'histoire. En Grèce, après des siècles d'aberrations de ce genre, il a fallu le génie évolutionnaire, l'admirable ténacité d'Hypocrate, pour faire entrer la folie dans le domaine de la pathologie courante. Asclépiade de naissance, il dut combattre ses confrères, faire éclater aux yeux de tous la honteuse spéculation qui présidait à la cure des aliénés dans les temples d'Esculape. Plus tard, ces bonnes traditions hypocratiques se perdirent, et l'on revint à l'idée de la folie par persécution divine ou humaine.

Quand s'ouvrit, des cents ans après, la période alexandrine, les idées de la décadence grecque, unies au mysticisme oriental, à l'animisme égyptien; semblèrent, sur la base de la plus stricte observation, confirmer la vieille conception vésanique des prêtres-médecins des temples d'Esculape.

On institua donc sur les rives du Nil, un traitement de la folie conforme à cette curieuse idée de la pathogénie du mal. A tout hasard, il fallut déloger du corps de l'aliéné, le mauvais esprit qui s'en était emparé, et pour ce faire, on ne négligea rien de ce que la féconde imagination orientale pouvait inventer pour le forcer à déguerpir. Le pauvre fou était soumis à des jeûnes prolongés, purifié de mille façons, exorcisé sous une avalanche d'incantations, parfois chargé de chaînes, rudement flagellé, si son cas répondait à notre manie furieuse.

Cependant, malgré ces errements de la conscience populaire, durant les périodes alexandrine et gréco-latine, parurent des aliénistes distingués, tel ce Coelius Aurélianus qui s'éleva avec indignation contre ces détestables et sanglantes pratiques, osa même considérer les médecins qui les employaient comme des délirants plus dangereux que ceux-là qu'ils prétendaient ainsi soigner.

Le Moyen-âge fut l'époque de gloire de la démonomanie du satanisme. Dans les cloîtres et abbayes, on dressait toute une armée de moines-experts à la recherche des *stigmata diaboli*. De doctes abbés rédigeaient des instructions appuyées de l'autorité de tous les pères de l'église grecque et de l'église latine, à l'usage de ces médecins-légistes d'un autre âge. Les pauvres zones hystérogènes de la psychiatrie moderne, étaient les signes indéniables d'un commerce consenti avec l'esprit du mal, et malheur, trois fois malheur à l'hystérique dont l'examen décelait ces terribles zones d'insensibilité sous l'âlène accusatrice des chercheurs de stigmates!

En définitive, ces croyances de l'antiquité et du Moyen-âge ont-elles disparu des grandes civilisations du moment?

Seule une insuffisante information sur l'état d'esprit de nos maîtres en civilisation de l'heure présente, permettrait de l'affirmer, car les 12 millions de spirites avoués de l'Europe et d'Amérique, l'armée des indépendants des études ésotériques, des kabalistes, des théosophes, des alchimistes, des graphologues, etc., racontent assez à cet égard, l'histoire de la conscience contemporaine. M. Léon Denis, un des pontifes les plus convaincus de la nouvelle religion du spiritisme expérimental, conclut dans son ouvrage « Dans l'Invisible : Spiritisme. Médiumnité » à la possibilité de la possession. Selon cet enthousiaste historien de l'au-delà, du monde des désincarnés, grouillent, au dernier plan de la hiérarchie, des esprits, des âmes perverses et méchantes, âmes de crimes et de mensonges, foule qui, par-delà le tombeau, a conservé les bas instincts, les sordides passions, la veulerie de conscience de sa vie terrestre. C'est donc, suivant l'écrivain cité, dans cette macabre compagnie des criminels de l'au-delà que se recrutent les tortureurs de notre humanité, déjà si malheureuse par les innombrables causes de souffrances d'un autre genre qui l'assaillent.

Dégagé de l'appareil mystérieux, kabalistique de gestes et de formules qui l'accompagne, la cure de l'aliénation mentale par le houngan, se ramène à la vieille pratique millénaire des exorcismes, de la flagellation. Ce que ce dernier entend obtenir, comme le prêtre en Grèce, en Egypte, ou comme au Moyen-âge, quand surtout la possession attaquait les religieux, c'est le renvoi du « malin », la sortie de l'esprit du corps du possédé. De là, toute une série de moyens de coercition, dont le dernier terme est la flagellation.

Qui d'entre nous n'a entendu parler de certains aliénés morts sous les coups de fouet trop libéralement distribués par un guérisseur excité par sa propre besogne! En tout cas, il faut noter que l'isolement de l'aliéné, souvent dans la grande nature, loin de ses habitudes familières d'excitation, réalise déjà une heureuse condition du rétablissement de sa santé.

Qu'on l'accepte ou non, en dépit, affirmons-nous, de hautes assertions contraires, le fou qui n'est pas un délirant monomane, reste encore très suggestible.

Il est facile, ainsi que nous l'avons établi plus haut, d'introduire dans l'automatisme de sa pensée, une forme psychologique nouvelle, autour de laquelle viendront s'aligner, des représentations mentales complémentaires et d'un même ordre. Cela est, quoi qu'on en dise, de la suggestion, et de la bonne suggestion, souvent même de la suggestion à deux, car l'opérateur, à son tour, monomane inconscient de son pouvoir de guérir, ne doute pas un instant du succès final.

Qui pourra jamais fixer les limites du pouvoir d'action d'une foi sincère, d'une volonté non assujetties aux causalités logiques, laborieusement échaffaudées par la science officielle? Au milieu des hypothèses les plus contradictoires, en vue de poser les causes et les fins réelles de la vie, psy-

chologues et physiologistes ont été bien obligés de reconnaître la puissance de la volonté chez les simples, les humbles croyants de la nature. Quelques temps avant sa mort, l'illustre Charcot, après une vie d'observations consciencieuses, de recherches qui ont éclairé d'un jour éblouissant la marche de la psychiâtrie, écrivit dans une revue anglaise un retentissant article — « The Faith healing » — qui fut, à ce point de vue et pour bon nombre d'esprits, une sorte de révélation.

Or, s'il est dans la pathologie, une maladie dans laquelle le dynamisme psychique joue le premier rôle, c'est bien la folie. Depuis des siècles, des moyens d'investigations de plus en plus perfectionnés, ont été employés pour décèler la nature des lésions organiques de certaines vésanies. Sur la table de dissection, comme sous le verre grossissant du microscope, la substance nerveuse a jalousement gardé ses secrets.

Maintenant, tous ces moyens empiriques peuvent-ils avoir une influence quelconque sur l'évolution d'un accès de folie? Cela dépend certainement de la nature de la vésanie. Si, comme dans certaines névroses, le déséquilibre cérébral est manifestement lié à un trouble dans le dynamisme psychique, l'autorité de la parole et du geste, la suggestion même à l'état de veille, suffisent à ramener l'ordre primitif dans le cerveau en désarroi.

Or, c'est là une circonstance qui se réalise souvent dans nos cas d'aliénation mentale. Nos jeunes filles, par exemple, névropathes et rêveuses, traversent avec éclat la longue période de la puberté. La chaude nature tropicale de leur beau pays laisse filtrer quelque chose de son ardent climat dans leurs nerfs excités, et l'auto-intoxication de cette époque de physiologie exacerbée, inquiète, achève l'œuvre commencée par le climat.

C'est un cas de psychologie intéressant que nous signalons à nos romanciers futurs, que celui de la jeune fille haïtienne qui attend un époux ou est engagée dans ce que nous appelons les prodromes du mariage. La platitude de notre vie nationale, le manque complet de saines distractions pouvant permettre à la jeune fille de déverser en de joyeuses agapes le trop plein de sa nature exubérante et émotive, lui forgent, à la longue, une curieuse mentalité. Dans la décevante attente d'un époux qui n'arrive pas, ses nerfs se détraquent, et elle devient — pourquoi ne pas le dire? — monomane de l'idée du mariage... D'autre part, la misère relative du grand nombre des candidats au serment conjugal, laissent traîner les accordailles en de longues années. N'est-il pas vrai alors, que ces caresses qui excitent sans apaiser, que l'amour, qui naturellement grandit au contact journalier de deux êtres s'aimant et cherchant par-dessus tout à se plaire, ne puissent avoir la vertu de maintenir une santé nerveuse déjà compromise par d'autres causes?

Bien plus, durant ce long temps des fiançailles, l'inquiétude de perdre l'objet de son rêve le plus cher, tient en haleine le cœur et l'esprit de la jeune fille. C'est donc le moment d'user ses rotules sur les dalles de pierres des églises, de rendre des visites incongrues aux prophètes d'avenir. Et puis, le mariage venant, s'il réalise parfois le poème de la chair qui chante dans la virilité commençante, est-il toujours l'apaisement de tous les espoirs qui dorment dans une rêveuse adolescence? O les lendemains sans aurore, les foyers sans lumière et sans pain!!!

Mais, revenons à des considérations d'un ordre plus élevé.

Nos nombreuses recherches, en vue d'apporter le plus d'arguments plausibles à l'appui de notre thèse, nous ont permis de relever une curieuse coïncidence des pratiques

thérapeutiques du houngan haïtien et de quelques coutumes en usage déjà à une époque très reculée chez les Egyptiens. En dehors de la flagellation, dont nous avons retrouvé la trace chez eux, Strabon, Diodore de Sicile et surtout Gallien qui s'y connaissait, affirment que, dans certains temples de l'Egypte, les prêtres employaient les suggestions à l'état de veille et l'hypnose, à la cure de leurs malades.

N'y a-t-il là qu'une simple coïncidence?

Deux hypothèses peuvent sensément expliquer les faits : 1) Ces croyances et les pratiques qui en dérivent, ont apparu spontanément dans l'esprit de nos primitifs ancêtres d'Afrique, par une conséquence logique de leur degré d'évolution sociale. 2) Ces croyances et ces pratiques sont le fruit d'une lointaine tradition répandue en Afrique par l'incessant mouvement de déplacement des peuplades du continent.

Nous avouons que nous penchons à admettre la seconde hypothèse.

L'enseignement de l'antiquité a été un enseignement fermé, de pure initiation — caractère que conserve encore le houngantisme en Haïti —, et nulle part le secret de l'initiation n'a été plus religieusement gardé qu'en Egypte. Seuls les desservants des temples d'Hermès avaient la science d'interprétation des livres sacrés et le pouvoir de conférer les degrés d'initiation aux adeptes, souvent élevés dans le temple. Quoique fermé, cet enseignement n'était pas exclusivement national. Ce que le pontife d'Hermès réclamait du néophyte, ce n'était pas la qualité d'Egyptien, mais la pureté des intentions, l'amour du bien et sa pratique et l'adhésion à un ensemble de croyances dictées par le dieu lui-même, sur lesquelles il devait garder le plus profond silence. La preuve du fait est dans l'initiation de Moïse par le grand-

prêtre Jéthro, de Pythagore, de Thalès de Milet, de Solon, de Platon. On sait que l'enseignement d'Aristote était calqué sur celui de l'Égypte. Il se divisait en achroamatique et en ésotérique et la partie secrète, réservée à un petit nombre de disciples jugés très dignes par le Maître.

Selon les meilleures probabilités de l'histoire, la première couche d'habitants autochtones de l'Égypte formait un rameau de la race chamitique. Cependant, s'il est un point du globe où la panmixie triomphe, c'est bien l'Égypte. De l'invasion des Hycsos à l'invasion anglaise, l'histoire peut à peine enregistrer les noms des peuples qui, comme les couches successives de limon du Nil, on mêlé leurs os dans la vieille terre des Pharaons.

Mais déjà à la date reculée de l'envahissement des Hycsos, une notable portion des autochtones, probablement l'élite du peuple, fuyant la brutalité de ces bédouins des déserts d'Arabie, gagna la haute Égypte, et peut-être l'Afrique du Centre.

En réalité, si le Sahara a été, pour les peuples de l'Afrique méditerranéenne, presque une infranchissable barrière pour aller vers les régions équatoriales, l'Égypte a dû être, au contraire, dès les temps les plus lointains, en communication incessante avec ces régions par les territoires du Ouadaï, de Kordofan et du Baguirmi.

L'Afrique, jusqu'à la pénétration européenne, a été la terre légendaire des empires d'un jour, des royautés éphémères, et chaque empire qui s'en allait ainsi, dans un sillon de ruines et de sang, déterminait un déplacement nouveau de peuples. M. Lucien Hubert, député français, dans un ouvrage de propagande coloniale sur l'Afrique Occidentale française, œuvre dictée par un optimisme intelligent, fait remarquer que, même dans ces colonies, l'autochtone a pres-

que disparu. Il rapporte, sans y ajouter foi, il est vrai, l'hypothèse de certains auteurs, de M. Félix Dubois entre autres, sur la possibilité d'une ancienne domination de l'Égypte sur ces contrées.

Mais ce qui est constant : dans cet immense creuset, où tant de races ont été séculairement brassées, il est résulté un tel mélange d'éléments divers, qu'un sociologue risquerait fort de se perdre dans l'inextricable écheveau de ces mariages ethniques.

La dernière grande attribution du houngan est sa fonction divinatoire qui se résume dans une vision du réel actuel et du possible à venir. L'inconnu nous enveloppe, nous pénètre de toutes parts, et c'est un besoin aussi bien qu'un tourment de l'humanité, de vouloir deviner ce que nous cache le voile mystérieux de l'avenir. Le psychologue allemand Ebbinghaus, croit trouver dans notre faculté normale de prévision unie à la crainte des forces naturelles et des dieux, la cause de cette manière d'être de l'homme, inséparable d'ailleurs du sentiment religieux.

Tout de même, en dehors des explications rationnelles, le fait généralement constaté c'est qu'à toutes les époques, l'humanité a toujours accordé un crédit de véracité aux prophètes de tout genre, qui ont cru pouvoir lui dévoiler les mystères de demain. Le goût du merveilleux est en nous.

Il semble même que certaines races, certains peuples, ont la faculté spéciale d'engendrer des voyants, des prophètes. Ainsi, la prophétie a joué un rôle capital dans l'histoire des Hindous, des Israélites, des Grecs anciens. Dans les temps actuels, les sociologues citent les hautes terres d'Écosse et du pays de Galles, Feoreor, la Bretagne, la Suède, etc., comme les pays classiques de la clairvoyance, de la double vue, de la prémonition. Nous connaissons tous l'histoire du phi-

losophe mystique suédois Swiedemborg, dont la réputation fut, à un instant donné, européenne. Ces prophéties eurent un tel retentissement, que l'olympien Kant dut descendre un moment des hauteurs de la raison pure, pour discuter, dans une dissertation restée fameuse, la possibilité de ces phénomènes. —

Chez nous — nous ne savons si le phénomène est remarqué — le fait de la prophétie est plus commun qu'on ne le pense.

Il ne se passe pas une dizaine d'années, sans que se lève d'un coin quelconque du pays, un prophète nouveau. Il faut encore remarquer que le prophète haïtien a la parole amère, la prophétie lugubre. Autour de lui voltige — et nous ne savons si c'est là affaire de race — un noir essaim de sombres pressentiments, car le plus souvent il annonce de terribles catastrophes qui, pour le plus grand bien de tous, se réalisent rarement.

Au fait, ces phénomènes psychiques de double-vue, de clairvoyance, etc., existent-ils?

On peut dire que la question qui nous retient est à l'ordre du jour des discussions savantes.

Après les observations de Crookes, le savant qui révéla au monde la matière radiante et le thallium, de Sir Russel-Wallace, le père, avec Darwin, de la doctrine de l'évolution, de Sir Olliver Lodge, de Huxley, de Frédéric Myers, en Angleterre, de Richet, Maxwell, Flammarion, Dariex, D'Arsonval, Duclaux, colonel de Rochas d'Aiglun, en France, du Président Elliot, Hyslop, William James, etc., aux Etats-Unis, il serait archi-téméraire de nier les faits à l'encontre des affirmations de ce joli bouquet de réputations mondiales. Sans doute, ces maîtres incontestés de la science n'ont pas une seule et même hypothèse, pour expliquer ces faits, et quel-

ques-uns, comme Crookes, tout en poursuivant avec ardeur les recherches commencées, s'en remettaient à l'expérimentation de demain du soin de tout expliquer.

Sans prendre aucun appui sur les déclarations des savants précités, nous affirmons que la transmission de la pensée, la double-vue, la clairvoyance, les rêves prémonitoires, sont de la psychologie courante en Haïti. Dire que nos vrais possédés, ceux par conséquent qui sont réellement sous l'action de la névrose vòdouique, nos lucides, ne savent percevoir un avenir plus ou moins prochain, serait faire preuve d'une hypocrisie qui ne cadre guère avec la recherche consciencieuse de la vérité, et nous pensons même que cette faculté de vision psychique est la cause qui enracine si profondément les croyances vòdouiques dans l'âme populaire.

A cela d'abord, quoi d'étonnant? La prévision est une faculté que nous partageons avec les oiseaux et certains mammifères, et ne serait-elle pas, en définitive, chez l'homme, le réveil des instincts profonds de l'espèce, comprimés à l'ordinaire sous la lente acquisition de la culture intellectuelle?

Notre intelligence est à la fois notre gloire et notre infirmité. Elle crée un pénible dualisme entre la nature et nous, met l'homme dans la nécessité de comprendre pour agir. Quand le sphex languedocien enfonce son dard dans les ganglions nerveux de l'annélide indispensable à la nutrition de ses microscopiques larves qui ne peuvent éclore que dans la chair vivante, n'exécute-t-il pas la plus savante opération que le plus habile chirurgien du monde n'eût pu qu'imaginer? Ne possédant pas le pouvoir de discussion intelligente, notre capacité de lier les idées, de les exprimer dans des formules que nous acceptons souvent de confiance, l'animal est plus intégralement donné dans la nature et, en dépit des apparences qui nous flattent, est un écho plus agrandi des

mouvements planétaires. Même dans notre espèce, il semble que la simplicité de cœur et de volonté soit la meilleure condition de cette vision au delà de la portée physique de nos sens externes. Nous reviendrons d'ailleurs à ce problème, à la discussion des troubles fonctionnels et psychiques de la psycho-névrose vödouique.

v

LA PSYCHO-NEVROSE

REVUE

v

LA PSYCHO-NEUROSE

LA PSYCHO-NEVROSE

On se rappelle, sans doute, la définition que nous donnions plus haut du Vôdou.

Selon nous donc, le Vôdou, est une psycho-névrose religieuse, raciale, caractérisée par un dédoublement du moi, avec altérations fonctionnelles de la sensibilité, de la motilité et prédominance des symptômes pythiatiques.

Une pareille définition — et nous sommes le premier à le reconnaître — mérite d'être précisée dans ses termes, pour éviter toute équivoque, tout malentendu qui seraient de nature à altérer la vraie portée de nos affirmations.

Et d'abord, arrêtons-nous à cette expression de psycho-névrose.

On a semblé nous faire l'objection suivante : Si le vôdou est une psycho-névrose, ne faut-il pas ranger tous ceux qui sont adonnés à sa pratique, dans les limites de la pathologie ordinaire? En un mot, ne sont-ils pas des malades?

C'est entendre le mot pathologie, dans un sens trop restreint, nous dirons même trop classique. Il est évident qu'il existe pour tout être vivant, une moyenne de structure organique et d'activité fonctionnelle, qui représente son état de santé. Tout ce qui oscille alors, en de trop larges écarts en deçà et au delà de cette moyenne, équivaut à un état, sinon pathologique dans le sens rigoureux du terme, du moins anormal. Sommes-nous tous des vôdouisants, et si répandues que soient ces pratiques, sont-elles une marque distinctive de la race, une sorte d'attribut ethnique, un caractère qui spécifierait d'une certaine manière le noir d'Haïti?

Ceux qui pratiquent le vôdou dans le peuple, sont une

minorité, sans doute, une copieuse minorité, mais qui ne reste pas moins ce qu'elle est : une minorité.

C'est donc un ensemble de cas anormaux, créés par une longue suite de circonstances que nous avons essayé de préciser au cours de cette étude.

Dans la probabilité même, qu'on accepterait l'hypothèse populaire, qui veut que la crise vâdouique soit déterminée par la prise de possession du sujet, par un être mystérieux et surnaturel, il ne demeure pas moins vrai, que ce que l'on constate chez lui, ce sont bien des altérations très marquées du dynamisme fonctionnel de son économie. Ces troubles se groupent facilement sous deux chefs : ils sont franchement organiques ou plutôt nerveux, ou trahissent par des signes nullement équivoques leur provenance psychique. De là, cette appellation que nous avons choisie, parce que, de tous les vocables, mis à notre usage par la science médicale, elle s'adapte mieux, sans trop fausser la doctrine, au complexe symptomatique offert par le vâdou.

La psycho-pathologie, qu'il ne faut résolument confondre avec la psychiâtrie, est, en dépit d'intéressantes recherches, un terrain vierge, dont l'ensemencement dépend de la moisson récoltée dans les champs de la psychologie empirique et de la psycho-biologie. Les causes morales, particulièrement obscures, qui régissent son domaine, rendent donc prudents et réservés, les doctrinaires les plus impénitents.

Une des conséquences du caractère provisoire de quelques-unes de ses conclusions, est de laisser justement, une élasticité relative aux termes de son langage, qu'elle emprunte d'ailleurs à des sciences plus vieilles et plus solidement constituées.

Ces courtes considérations générales nous permettront peut-être de faire entendre à nos lecteurs, qu'écrivant cette

étude sur le vòdou, notre but n'est pas de décrire une maladie dont les lésions organiques pourront se retrouver à un moment donné, sous le scalpel d'un chercheur.

Il s'agit plutôt, ainsi que nous l'avons dit déjà, d'un habitus nerveux racial et individuel, pour la production duquel les causes morales obscures, profondes de la race et du milieu, éloignées ou prochaines, ont joué un rôle plus notable que les autres déterminants des états morbides de la pathologie commune.

Dégagé de ce que nous pouvons nommer sa formule nationale et raciale, le vòdou se ramène à l'idée de la possession, qu'on retrouve dans l'histoire religieuse de tous les peuples, de l'antiquité à nos jours.

Naturellement, selon le degré de finesse, de civilisation du peuple étudié, cette idée s'épure, s'élève à la conception d'une action morale intensifiée, ou se traîne dans les plates superstitions d'une mentalité rudimentaire, aux croyances primitives, irrationnelles. Cela, à n'en pas douter, est le cas de la majorité des Haïtiens adonnée à ce culte. Le peu d'instruction, de moralité religieuse vraie, répandu dans la masse, ne suffit pas à contrebalancer les instincts de race, les croyances singulièrement rudimentaires qui permettent à ce peuple de satisfaire son amour du merveilleux, sa vive imagination.

En outre, le mystère profond, révélé seulement aux grands initiés, qui recouvre une bonne partie du rite vòdouique, le caractère ancillaire de certaines pratiques, la réalisation de certains phénomènes dont l'explication n'est guère à la portée de tout le monde, contribuent à donner à ce culte, cet aspect troublant d'horribles mystères qui a légitimé, en apparence, cette accusation d'anthropophagie qui amuse si bien le dilettantisme indocumenté et tapageur de nos visi-

teurs étrangers. De fait, il faut qu'on le reconnaisse, le vòdou, autant que nos guerres civiles, a affermi l'étranger dans la conviction que nous n'avons ni le pouvoir, ni le désir d'introduire chez nous la vraie civilisation.

En second lieu, si nous avons parlé de névrose, c'est parce que, en réalité, le vòdouisme demande, pour produire tous ses effets, une prédisposition nerveuse assez développée, une déséquilibration du système nerveux.

On peut le rapprocher de ce groupe d'états psycho-pathologiques qui comprend : l'hypnotisme, le somnambulisme naturel, etc. C'est même plus qu'un simple rapprochement, mais une filiation complète, car on peut relever entre les symptômes de ces états et ceux du Vòdou, non de simples analogies, mais souvent une identité parfaite. A cet égard, M. Héricourt note avec une grande justesse, que tous ces phénomènes sont produits par une sorte de déséquilibration expérimentale (souvent), dans laquelle certaines parties du système nerveux, paraissent avoir leur sensibilité accrue aux dépens d'autres parties. Dans ces conditions, il ne peut s'agir vraiment de lésions organiques, mais de troubles dynamiques qui, par la violence des réactions qu'ils engendrent spontanément, éloignent forcément l'esprit de la première hypothèse.

Il faut admettre que l'hypothèse d'Héricourt ne se vérifie pas dans tous les cas. Sans doute, toutes ces modifications se passent originairement dans le territoire du système nerveux, intéressent la sensibilité et la motilité qui en dépendent; s'ensuit-il, cependant, qu'elles engendrent toujours un accroissement de la sensibilité?

Au contraire, dans certaines circonstances, la sensibilité à la douleur est obnubilée, si elle ne disparaît pas complètement.

2. — *Dédoublement de la Personnalité.*

L'une des premières conséquences de la crise vòdouique est de substituer à la personnalité normale du sujet, une personnalité seconde, accidentelle, qui, les cas de simulation savante mis à part, introduit de réelles modifications dans la manière d'être ordinaire du possédé.

Nous ne reviendrons certes pas, sur tout ce que nous avons déjà dit de ce dédoublement certainement apparent de la personnalité. Depuis une cinquantaine d'années, les savants d'Europe et d'Amérique se sont beaucoup occupés de ces altérations de la conscience psychologique, et déjà, les suppositions, les hypothèses, les expériences réalisées sont une intéressante branche de la littérature scientifique.

Chez nous, on croit volontiers à la nouveauté et au côté mystérieux de ces faits, et par notre façon d'en parler, nous aidons inconsciemment à la création de cette atmosphère d'intense dénigrement autour de ces pratiques, en somme inoffensives, si l'on veut oublier pour un instant, les mauvaises conséquences que nous avons signalées plus haut.

Pour nous, la preuve la plus convaincante de l'absence de tout agent surnaturel dans une attaque vòdouique est, qu'on peut à peine compter nos compatriotes qui, par une saine et vigoureuse culture de leur intelligence et de leur volonté, ont pu pratiquement se libérer de ces croyances professées par leurs parents les plus directs. Vraiment, ces entités surnaturelles de l'Olympe vòdouique ont un singulier respect de la respectabilité! Avec elles, les pères peuvent manger des raisins verts et les fils n'en auront point les dents agacées. Cependant, l'opinion populaire ne l'entend pas ainsi; au contraire, selon elle, une famille vouée

au culte du vódou, doit porter, de génération en génération, le poids écrasant de ce legs du passé, sans pouvoir jamais se libérer des onéreux hommages à rendre à ces divinités lares.

Nous disions plus haut, que la science contemporaine, infiniment plus curieuse que celle qui l'a précédée, ne s'est pas crue autorisée à rejeter dans le domaine du merveilleux à jamais inexplicable, l'ordre des faits que nous analysons. A part les belles observations de Flournoy, de Najet, de Ribot sur les troubles de la personnalité, qui sont dans la mémoire de tout le monde, les thèses générales de Grasset et Myers sur le moi subliminal, biologique, nous ne résistons pas au plaisir de citer tout au long, les pages que le Docteur Régis consacre à ce sujet. L'éminent clinicien s'exprime ainsi :

« *Délire Prophétique.* — Le délire prophétique, hystérique se présente à l'état isolé ou à l'état épidémique, et naît soit spontanément, soit plus souvent par contagion. La crise plus ou moins aiguë, débute absolument comme une crise d'hystérie, avec des prodromes identiques. Tantôt elle s'accompagne des phénomènes convulsifs et peut être considérée alors comme une véritable attaque d'hystérie dans laquelle la phase délirante et hallucinatoire occuperait une place prépondérante et presque exclusive; tantôt elle a lieu dans un véritable état d'hypnose. Cet état d'hypnose est proposé dans certains cas par une personne étrangère ou par le barnum; dans d'autres cas, par le sujet lui-même qui, à sa volonté, peut entrer en crise par un moyen quelconque, soit en fixant simplement son regard, comme Berguille, soit en le convulsant en haut, comme Mlle Couesdon.

« C'est ainsi qu'au bout d'une certaine accoutumance, d'entraînement, les prophètes peuvent prophétiser à la de-

mande de chacun, un nombre infini de fois par jour, au besoin.

« Dans tous les cas, la phase prophétique est essentiellement constituée par un état de délire hallucinatoire, toujours le même chez les mêmes sujets. Il consiste dans une communication du malade avec le personnage divin qui l'inspire. Cette communication peut s'opérer de deux façons différentes :

« Dans l'une, le sujet sert uniquement d'intermédiaire entre le public et la divinité, entre l'interrogeant et l'interrogé. Souvent, il voit la puissance avec laquelle il est en rapport, et cette apparition a les caractères des hallucinations visuelles, des hystériques extatiques. Il peut avoir aussi des hallucinations des autres sens, mais ce sont les hallucinations auditives psycho-sensorielles qui dominent alors. Le prophète interroge la divinité qui l'inspire; celle-ci, quand elle est bien disposée toutefois, lui intime sa réponse, qu'il entend dans les deux oreilles ou dans une seule (hallucination unilatérale), comme une voix normale, et cette réponse, il la communique à son tour aux intéressés dans le langage courant, parlant en son propre nom, ne faisant qu'interpréter la pensée d'en haut. Aussi sa formule habituelle est : « Dieu fait savoir : Dieu ordonne, Dieu dit... »

« Dans l'autre mode de communication, la situation est toute différente. Ici, en effet, le sujet n'est plus simple intermédiaire entre le public et la divinité; celle-ci s'empare de lui, le pénètre et parle par sa propre bouche : c'est une incarnation, une possession véritable. Dans ce cas, le sujet n'a pas d'hallucinations visuelles. En revanche, il peut avoir d'autres hallucinations, notamment des hallucinations de la sensibilité générale ou cénesthétique, qui lui font éprouver du fait de sa possession délirante, les sensations internes les

plus diverses, quelques fois les plus voluptueuses. Ce qui domine, ce sont les hallucinations parlées, qui revêtent le type psycho-moteur verbal et non plus le type psychosensoriel.

« Les malades n'entendent pas la divinité, personnage extérieur, parler à leur oreille, ils la sentent en eux formuler intérieurement une réponse qui s'exhale par leur bouche. La conséquence, c'est que leur personnalité disparaît plus ou moins complètement dans cette incarnation. On comprend dès lors, comment la divinité, parlant elle-même, s'exprime à la première personne, et parfois tutoie les interlocuteurs (c'est le cas de Mlle Couesdon), interdisant à ceux-ci la réciprocité; comment, obligé de parler un langage céleste et non le langage vulgaire des humains, elle emploie des formules sybillines, récitatifs plus ou moins étrangement cadencés, rimés et psalmodiés, faits de conseils, de menaces et de prédictions, élevés ou vulgaires, qui sont le langage favori des prophètes de tous les temps et de tous les lieux. On comprend enfin comment les sujets, dans cet étrange état psychique où leur moi est si profondément dissocié, peuvent parler en tant que divinité, sans s'en rendre compte, même au moment où les paroles prophétiques s'échappent de leur bouche. Deux symptômes accompagnent et suivent habituellement la crise de délire prophétique : l'insensibilité et l'amnésie. Celle-ci seule est constante et plus ou moins absolue.

« Il est inutile, pensons-nous, de discuter ici la valeur des prophéties des délirants que nous étudions. La réalisation des événements annoncés a lieu ou n'a pas lieu, ce qui est le cas le plus fréquent suivant le pur hasard. Ainsi que le disait justement Bourdin à ce sujet, en parlant de Berguille : « Les prophètes d'occasion mettent la main dans un sac qui contient beaucoup plus de mauvais numéros que de bons. »

Il y a, dans cette longue citation du professeur de Bordeaux, des considérations qui s'adaptent singulièrement à notre propre thèse. L'impression d'ensemble qui se précise à la lecture de ces pages, est qu'en réalité le dédoublement de la personnalité dans le vòdou, n'est pas un fait plus complexe, plus transcendant en un mot, que ceux analysés par le Docteur Emile Régis. A la vérité, en Haïti comme ailleurs, au fond, les mêmes causes produisent les mêmes effets, si l'on veut tenir compte de la différence de milieu, de culture, de religion; de civilisation enfin, qui justifient les légères dissemblances.

L'un des phénomènes dont la constance est entre autres soulignée par l'observateur, est l'amnésie qui accompagne invariablement tous ces cas. C'est en effet l'élément qui procure au possédé autant qu'à son entourage, le sentiment de ce dédoublement de sa personne, de la prise de possession de son corps par un être mystérieux, étranger. Cette perte de la mémoire introduit comme une lacune dans la vie consciente, car si le possédé se rappelle avec beaucoup de précision les événements antérieurs à la possession, il est infiniment rare, une fois revenu à la vie normale, qu'il se souvienne des circonstances qui ont marqué son état second. En Haïti, cette opposition des deux états est encore plus saillante, par suite de l'habitude de nos possédés de nommer leur moi normal toujours à la troisième personne.

Nous avons même, pour que toutes les analogies soient indiquées, les deux catégories de délirants prophétiques dont parle l'auteur cité : les prophètes par simple communication, les prophètes par incarnation. Qui donc parmi nous, n'a encore à la mémoire le souvenir de ces personnes qui surgissent, à un moment donné, d'un point quelconque du pays, viennent, à Port-au-Prince ou dans toute autre ville

du littoral, annoncer aux populations crédules leur sainte et divine mission? Ces étranges missionnaires de la parole de vérité et d'amour, adressent le plus souvent leurs objurgations au peuple, pas au nom des divinités de l'Olympe vòdouique, mais à la gloire des saints du panthéon catholique, quand ce n'est pas l'incomparable personnalité du Galiléen qui soutient leur échaffaudage de mensonges inconscients ou voulus.

Le lecteur doit trouver quelque peu étrange le mot épidémique, employé par le Docteur Régis, pour caractériser ces états plus particulièrement moraux. Cependant, la psychologie des foules a révélé à cet égard aux chercheurs contemporains, de bien curieuses données. Avec le nombre, le sentiment le plus faible peut acquérir soudainement une telle énergie, qu'on reste stupéfait par les terrifiantes conséquences qu'il peut engendrer. L'âme de la foule est sympathique dans le dévouement comme dans le crime, car ici, elle pousse à se dévouer, avec le plus coquet mépris de la mort, là, incite à détruire avec une puissance qu'ont seules les forces déchaînées de la nature.

En dehors de ces observations, d'une portée-trop générale, le caractère épidémique de certains états psychologiques est confirmé par nombre de circonstances. Sans parler de l'histoire trop connue des convulsionnaires de Saint-Médard, de celle des couvents de religieuses, surtout au Moyen-âge où l'on voyait des théories de saintes femmes, énervées par l'abstinence, la crainte malade des entreprises de l'enfer, se livrer, sous l'influence de l'idée de possession, aux plus horripilantes contorsions; ce qui se passe, sous la tonnelle, en Haïti, confirmerait, sans autre exemple, l'épidémicité particulière de ces états.

Dans ces lieux, tout contribue à créer une atmosphère de

surexcitation générale, où les nerfs se détraquent, les cerveaux sont en feu, où les chants, la musique, primitive sans doute, mais singulièrement entraînant et s'adaptant à merveille à la nature d'un culte qui fait la plus large part aux manifestations extérieures et bruyantes, parlent constamment. Partout, comme décorations, des couleurs criardes, qui blessent le regard et portent les sensations visuelles à la limite de réceptivité de l'œil. Enfin cette odeur pénétrante, aiguë, d'une foule en sueur, et plongée comme dans l'atmosphère d'une sorte d'étuve à l'air humide et malsain. Et quand tous ces composants délétères, ont concouru à porter la surexcitation à son acmé, cette foule gesticulante, trépidante, aux déhanchements impossibles, donne à l'observateur l'impression d'une bande d'hallucinés, réunie là pour célébrer les rites ténébreux de quelque infernale divinité. Cependant, il n'en est rien. Ce sont ces mêmes paysans que vous rencontrerez bientôt sur la grande route, empressés à vous rendre service, pour le cordial bonjour que vous venez de leur souhaiter.

La dernière considération intéressante à retenir de cette citation, est l'intervention du barnum dans la production du prophétisme. Si, d'une façon courante, ces phénomènes relèvent de l'auto-suggestion qui, aidée d'un certain entraînement, permet au possédé de renouveler plusieurs fois au cours d'une seule et même journée son état d'inconscience hallucinatoire, il n'est pas moins vrai, que la suggestion peut aussi les faire naître. Or, qu'il soit d'Europe ou d'Amérique, le barnum est l'équivalent de nos hotingans, le même type d'habile jongleur, spéculant avec une royale effronterie sur l'ignorance trop crédule de la foule. Seule la mise en scène forcément adéquate aux conditions du milieu de l'opération, tranche sur le fonds commun où toutes ces pratiques se ren-

contrent, se complètent dans une bonne analyse et dénoncent par là même leur semblable origine.

Modifications de la Sensibilité.

Le Docteur Régis fait remarquer, en outre, que l'insensibilité est encore un signe assez fréquent dans ce qu'il nomme le délire prophétique.

Sans doute, cette remarque n'est pas personnelle au clairvoyant clinicien. Tous ceux qui, à un degré quelconque, se sont occupés des altérations psycho-sensorielles de l'organisme humain, savent fort bien que ce domaine est celui des étrangetés les plus inattendues. Mais ce qui n'a été jusque-là l'objet que d'une étude partielle, même de pur hasard, est devenu, depuis, l'occasion de recherches laborieuses, systématiques, de la part d'un bon nombre de savants. Certes, on ne saurait prétendre que tout a été dit à ce point de vue, que les dernières raisons explicatives de ces curieux phénomènes ont été posées sans retour. Cependant, les perspectives ouvertes par ces chercheurs désintéressés et loyaux, constituent déjà d'alléchantes promesses pour les savants de demain.

Chez nous, un groupe de faits assez étranges accompagnent parfois la prise de possession du sujet par le saint vòdouique. Il résulte généralement de modifications spontanées et profondes de la sensibilité. Il semble que, sous ces conditions, les excitants normaux de notre pouvoir de jouir ou de souffrir, n'aient plus aucune action sur les nerfs, qui refusent d'enregistrer leurs effets. Bien plus, les tissus acquièrent par là même, une résistance qu'il n'ont pas à l'ordinaire. Les excitations d'ordre calorifique, d'irritabilité et de pression sont celles qui subissent les altérations les plus marquées.

On sait quelle action irritative, hyperémianté et piquante, les fruits du *Capsicum annum*, notre vulgaire piment, exercent sur les muqueuses. Il n'est pas nécessaire, avec certaines variétés de cette solanée, que le contact soit direct, pour que cette action multiforme s'exerce. A une distance déjà notable, les yeux, par exemple, deviennent larmoyants, se défendent, par des clignements répétés des paupières, contre les émanations irritantes du piment.

Eh bien, il n'est pas rare de voir des individus en crise vòdouique écraser contre leurs yeux, ce fruit particulièrement piquant, aux applaudissements d'une galerie stupidement émerveillée, ou encore, avaler, après une mastication copieuse, une prodigieuse quantité de ces fruits, comme s'il s'agissait d'un plat d'un exquis bon goût.

En face d'une pareille tolérance des muqueuses oculaire et bucco-pharyngienne, la perversion momentanée de la sensibilité ne peut faire l'objet d'un doute.

A la longue même, certaines personnes entraînées ont le pouvoir de renouveler l'expérience, hors de toute crise vòdouique; l'exemple, entre autres, d'un vieux maçon, névropathe invétééré et quelque peu alcoolique, qui n'avait qu'à subir l'invitation de recommencer l'expérience, pour qu'il le fit, en toute lucidité d'esprit, nous est fidèlement resté à la mémoire.

Le fait est-il si étrange qu'on veut bien le penser, et ne pourrait-on pas le rapprocher de certaines autres circonstances révélées par les observations d'outre-mer?

On a vu, en effet, des personnes mises en état d'hypnose respirer avec délice les vapeurs irritantes de l'ammoniaque, du chlore, etc. Il suffisait alors à l'opérateur, de leur laisser entendre, qu'elles avaient sous le nez quelques suaves parfums, pour rendre la suggestion complète.

Or, pour désagréables que soient les émanations piquantes du piment, le sont-elles à un plus haut degré que les vapeurs de certaines substances chimiques?

En second lieu, nous devons citer nos mangeurs de verres, de bouteilles, etc.

Il est, en effet, une catégorie de possédés, pas bien rare d'ailleurs, qui nous offre souvent ce genre de spectacle.

A la rigueur, on peut croire d'abord à de la prestidigitacion, mais les gens qui se livrent à cette curieuse et bien dangereuse mastication, sont ordinairement de mentalité si simple, qu'au plus léger examen, on s'empresse d'abandonner une pareille supposition.

C'est d'abord dans la plus complète spontanéité, sans ces longs et tortueux préparatifs qui annoncent les tours d'adresse, qu'ils saisissent le premier objet de verrerie qui leur tombe sous la main, pour le briser sous les crispations nerveuses de leurs mâchoires.

Nous confessons sincèrement que la première fois qu'il nous fut possible de vivre une scène de ce genre, cela fit sur nous une grande impression. Il s'agissait d'une jeune femme, prise par un des nombreux saints du groupe des Hogoum. Depuis, elle renouvela si souvent le même geste, en notre présence, que nous disions par plaisanterie, qu'il fallait mettre, tasses et verres, dans la liste de ses substances alimentaires.

Ici donc, comme dans le premier cas, la perversion de la sensibilité est profonde et indique une impossibilité pour le moins momentanée de la muqueuse buccale d'enregistrer les sensations de pression douloureuse. De plus, comme pour les plaques hystérogènes, le contact de ces corps, qui à l'ordinaire blessent, déchirent les tissus, n'entraîne pas de perte de sang.

Quelle est, en somme, la portée ou le sens de ce phénomène?

Nous pensons qu'une connaissance plus approfondie des lois de la physique générale, qui nous fera sortir de la pure constatation de ces faits, et surtout, celle des anomalies de cette grande force de la matière vivante qu'est la sensibilité, permettront de mieux expliquer ces faits dans l'avenir. car, pour nous, il est plus logique de considérer la sensibilité comme un des grands attributs de la vie générale et non comme une simple détermination psychique.

La partie la plus saisissante de tout ce groupe de phénomènes curieux est ce que nous nommons « la danse du feu ».

N'est-il pas vrai qu'il ne revient pas à tout le monde d'éteindre de la plante du pied, un foyer de charbon qui flambe, de faire le moulinet avec une barre de fer rougie au feu, ou de jongler avec un boulet incandescent? Cependant, le cas est souventes fois vu dans le pays, et parfois en plein Port-au-Prince.

Quoi qu'on pense de la cause probable d'une pareille insensibilité individuelle à l'action calorifique, ce que la vue donne dans ce cas, c'est le contact des tissus avec l'élément qui corrode et détruit; ce que la raison et la science permettent de conclure, c'est à l'analgésie complète de ces mêmes tissus.

Il faut noter pourtant que l'action de contact est le moins prolongé possible et les mouvements trépidants du sujet la rendent moins continue. Or, à moins d'une anomalie dans le sens contraire, d'une hyperesthésie par conséquent, l'impression tactile de température a son temps ou durée physiologique qui dépend du nombre d'oscillations vibratoires

des nerfs excités. Cette durée physiologique, en vraie fonction d'une variable, oscille normalement entre un point maximum et un point minimum qui limitent le pouvoir de réceptivité du sens.

L'une des conclusions de la physiologie, de la psychologie et de la pathologie générale réunies, est que, dans le plus grand nombre des cas, toute surexcitation du système nerveux, intermittente ou continue, entraîne une diminution de la sensibilité générale. En psychiâtrie, on sait pertinemment, quoi qu'en ait pensé tout récemment un confrère haïtien, que les fous offrent à l'ordinaire une singulière résistance aux causes climatériques et autres, des maladies.

En général, les vésanies, les psychoses systématisées exceptées, les états passionnels violents, telle que la colère, certaines substances chimiques, tel que l'alcool, les états d'hypnose profonds ou légers, certains états moraux individuels ou collectifs, les mouvements physiologiques trop prolongés, telle qu'une marche forcée, diminuent la sensibilité à la douleur.

Ainsi, pour ne citer que les exemples suivants qui se rattachent plus particulièrement à des états moraux, ne sait-on pas que les exécuteurs des cruelles sentences du Saint-Office avaient la sombre habitude comme on disait alors, de faire sentir le feu aux condamnés? Le supplicié était attaché de telle façon à son bucher, qu'on put, avec les premières flammes, le faire descendre brusquement dans la fournaise et le remonter. C'était, comme on le croyait, lui donner un avant-goût des torturantes angoisses qui l'attendaient et le suprême moyen d'obtenir de lui une rétractation sinon une réconciliation parfaite avec son Dieu. Cependant, ces raffinements de cruauté comme pour les victimes des persécutions de l'Eglise souffrante, laissaient indifférents bon nombre de

condamnés, parce que les flammes dévorantes mordaient à une chair complètement insensibilisée.

Pour revenir à notre propre milieu, on n'ignore pas non plus que, pendant les guerres de notre indépendance, les prisonniers que faisaient les Français, étaient souvent soumis à d'horribles supplices. Acculée, autant par les maladies que par l'héroïsme des indigènes, l'armée française perdait, une à une, ses meilleures positions. C'est alors que Rochambeau, une de ces tristes figures qui de temps à autres, départent les pages de la vie de notre espèce, crut pouvoir suppléer à tous les moyens de résistance qui lui manquaient par la terreur. Il inaugura pour les prisonniers le supplice du rôtiage, car il les faisait cuire littéralement à petit feu sur le brasier. Or, le macabre terroriste n'obtint pas le résultat désiré. Ces hécatombes qui devaient être terrifiantes, ne firent que centupler le courage des révoltés. Au milieu du plus affreux appareil de supplice, ces gens qui combattaient pour le triomphe d'un sentiment moral, déployaient un si grand courage, une telle indifférence à la douleur, que cet état d'âme fit comprendre aux lieutenants du Capitaine-général, l'inutilité de ces supplices, le rendit même odieux aux yeux de quelques-uns d'entre eux.

Tout récemment, le Docteur Gustave Lebon, commentant cet ordre de faits, croit y découvrir une loi psychologique importante du gouvernement des hommes.

C'est vraiment un vieil adage de la sagesse populaire qui veut que la violence entraîne la violence, comme l'abîms appelle l'abîme, mais jamais, on ne s'était encore avisé de demander aux faits de l'histoire, de la sociologie, la confirmation authentique de l'adage. A l'heure présente, il est suffisamment démontré que la terreur rouge ou blanche est le plus décevant moyen d'imposer son autorité aux hommes.

Le sang qui coule à flot, éclabousse d'abord le bourreau, puis, aguerrissant les âmes, prépare les victimes à venir contre l'idée de la souffrance et de la mort.

Dans un autre ordre d'idées, les nouvelles expériences réalisées par les savants d'une certaine notoriété, permettent de nous faire une conception sinon plus précise, du moins plus large de la nature de la sensibilité. On ne doit pas oublier qu'ici nous sommes en présence des forces mal définies du monde, les forces du monde moral. Ne sont-elles qu'un simple prolongement, plus délicat, par suite de leurs nouvelles déterminations, des forces du monde physique, mais identiques quant à leur essence? Troublantes questions, qu'on ne saurait résoudre par des affirmations *a priori*, ni par des préjugés d'école.

On a parlé d'extériorisation de la sensibilité, de projection hors du tissu vivant, de la possibilité de la capter dans la matière inerte, et pendant quelque temps, on a mené grand bruit autour de la poupée du colonel de Rochas d'Aiglun, directeur de l'École Polytechnique.

En quoi consiste donc cette extériorisation de la sensibilité? Le colonel de Rochas aurait provoqué, au cours de l'hypnose, un état particulier, qu'il nomme l'état de rapport.

Dans cet état, la sensibilité s'extérioriserait, c'est-à-dire formerait autour de l'individu hypnotisé, une zone que sépare de son organisme un intervalle où l'on ne déterminerait aucun des phénomènes ordinaires de la sensibilité. Bien plus, cette zone s'allongerait, se déformerait un peu à la volonté de l'opérateur, prendrait, par exemple, la forme d'un cône qu'on pourrait percevoir à quelques mètres du sujet endormi.

Ainsi, une poupée de cire, qui aurait été en contact avec ces effluves radiants de la sensibilité, garderait le singulier

priviège de former avec le sujet un ensemble dont les parties vibrent à l'unisson. La conséquence est, que toute partie de la poupée qui subit un attouchement, même léger, provoque chez le patient un choc au point de son organisme correspondant à la partie touchée.

Quelle conclusion peut-on tirer de ces curieuses expériences, si elles sont réelles?

Pour nous, qu'importent d'ailleurs les conditions de vie anormale dans lesquelles on réalise ces expériences; si l'on arrive à extérioriser, à détacher pour ainsi dire la sensibilité de la nature vivante, animale, il faut bien la considérer, non comme une détermination psychique, mais comme une force générale de la vie.

Déjà l'étude de l'espèce animale mettait sur la voie d'une semblable conclusion, car il est logiquement impossible de traîner l'âme à travers la série des organisés pour le mouvement spontané ou volontaire... Or, la sensibilité est l'attribut le plus courant de l'être animalisé. Il court, en se quantifiant, le long de la ligne qui va de l'infusoire à l'homme, à moins de voir, à l'instar de M. Bergson, déjà dans les mouvements pseudopodiques et catagénétiques de l'amibe, une tendance psychologique originelle.

Si donc la sensibilité est un élément important, si on peut agir sur elle à distance, on s'est demandé, si tout n'était que rêve dans les célèbres pratiques d'envoûtement du Moyen-âge. L'envoûteur opérait quelque peu à la manière de M. Rochas. Comme lui, il fabriquait une poupée de cire, demandait à son terrible client de lui procurer du linge, imprégné en un mot de la sensibilité de l'ennemi qu'il voulait frapper, pour garantir le succès de son entreprise.

Il y a entre ces pratiques et ce qui se passe chez nous une frappante analogie. C'est en effet, une croyance très

répandue dans le peuple, que l'on peut détruire son adversaire par le moyen de l'envoûtement. Seulement, les procédés changent avec les milieux. La poupée de cire de l'envoûteur médiéval est ici remplacée par le baquet d'eau, la terrine ou le minuscule bassin au fond duquel, avec l'assurance du pontife sacrifiant une victime au triomphe de son dieu, le houngan enfonce son poignard.

Le lecteur pourra peut-être trouver dans les expériences du colonel de Rochas un essai d'explication scientifique de ces curieuses pratiques. En tout cas, en face des affirmations des uns et des négations des autres, il importe de garder la seule position qui convient à tout esprit conscient des limites de la science : s'abstenir d'affirmer, rechercher la vérité, ne conclure qu'à bon escient. Rappelons-nous toujours, en ces matières, le mot si juste de Poincaré : « Nous ne connaissons le tout de rien. » Quand nous nions le surnaturel, nous n'entendons pas affirmer que tous les phénomènes de la nature doivent revêtir une matérialité tangible pour imposer leur existence, encore moins, réclamer pour la science momentanément constituée, le privilège, qui serait pour l'instant abusif, d'avoir déjà tout expliqué. A la vérité, ces pratiques-là n'ont qu'une relation très éloignée avec le vòdou, qui n'est, dans sa pensée originelle, que le culte des ancêtres, greffé sur le polythéisme africain, modifié encore dans notre milieu par l'apport d'un christianisme insuffisamment enseigné et mal interprété.

Pour finir, ces pratiques relèvent de la magie, qui est universelle.

Troubles de la Motilité.

Il est de la dernière évidence que de semblables désordres ne sauraient se passer dans le territoire de la sensibilité

générale, sans aucune répercussion sur l'appareil de mouvement de l'organisme. Déjà, au début du dix-neuvième siècle, Charles Bell, et plus tard Magendie et surtout son illustre élève Claude Bernard, avaient démontré que nerfs sensibles et nerfs moteurs, forment un couple, un rythme organique et fonctionnel, dont les parties sont indissolublement liées dans leur jeu. D'ailleurs, dans l'ordre psychique même, il n'y a pas d'état de conscience sans mouvement ou sans esquisse de mouvement. La pensée tend normalement à l'expression, c'est-à-dire à faire naître une combinaison musculaire que Ribot, après Setsenow, nous a signalée.

Dans le vòdouisme, état dans lequel le psychisme biologique est prédominant, l'automatisme des mouvements est chose frappante. On se rappelle peut-être le masque vòdouique, que nous avons antérieurement décrit. Rien n'est plus expressif, dans cet ordre de faits, que cette mimique qui pétrifie, sur un visage de femme ou d'homme, les sentiments divers qui peuvent agiter une âme humaine.

Nous avons indiqué en effet, que l'individu en proie à une possession, harmonise ses moindres démarches avec la conception qu'on se fait généralement du saint qui le possède. Le congo, franc d'allure, étalera sa nature expansive, dans une exubérance de gestes et de paroles, et son visage donnera la réplique à l'état de son âme. Au contraire, certaines tribus africaines qui gardent dans la tradition populaire, le privilège de la dissimulation, de l'irascibilité, de la cruauté même, ont fourni à l'Olympe vòdouique des saints à la parole amère, toujours menaçante, aux prophéties lugubres, à la colère irréductible et méchante.

Sans pouvoir nous y arrêter à nouveau, nous rappelons ici, ce que nous disions plus haut; que la crise vòdouique, n'est au début qu'une attaque d'hystérie, dans laquelle pré-

dominant les mouvements cloniques. Cela devient d'autant plus remarquable que la crise éclate sous l'action des causes telles que la danse, les chants, la colère ou la peur.

Cependant, l'intérêt de la question que nous traitons, n'est pas dans ce thème général, mais dans les formes particulières, pour mieux dire, originales, que revêt parfois la crise vòdonique.

Nous parlons d'automatisme : Il s'observe en effet, dans certains cas, une vraie fugue automatique. L'individu est pris d'un irrésistible désir de quitter sa maison, de marcher, de courir, et si rien ne s'y oppose, il se jette dans la rue, bruyant, désordonné, bizarrement accoutré, en proie à un délire bien souvent érotique, exécutant, au grand amusement des badauds, les gestes les moins classiques.

C'est une attaque de manie aiguë, à forme ambulatoire, et le peuple ne s'y trompe pas, quand il déclare que le possédé est victime d'un manquement irrespectueux aux sévères exigences du culte de ses dieux lares. Ecoutez-le parler ! Son langage est incohérent, il s'accuse, reconnaît sa faute, dénonce dans une substitution complète de personne, le saint qui se venge de cet oubli des promesses ancestrales. C'est le vieux Dieu de Moïse châtiant Israël d'avoir abandonné le culte des ancêtres pour porter un encens coupable aux pieds des autels des gentils.

Un autre point curieux de ce culte singulièrement complexe dans sa naïveté, est son haut cachet d'anthropomorphisme.

À cet égard, le vòdouisme laisse loin derrière lui le polythéisme grec. Les fils de l'Attique ou de la Messénie avaient incarné dans leurs dieux le plus souvent des idées abstraites, de purs concepts de l'intelligence ; les serviteurs du vòdou en vrais enfants de la nature, prennent cette dernière dans

un corps à corps, personnifient ce qu'elle a de moins caché, de plus brutal. Dans leur Olympe, à côté des forces du monde qu'ils placent sous la direction d'un tas de dieux, plutôt qu'ils ne les incarnent, il y a place pour l'enfance, la virilité forte et la vieillesse caduque.

Nous avons conservé l'intéressante observation d'une gentille négresse qui justement était possédée par un saint enfant. Quand arrivait l'heure de la crise, elle redevenait, malgré ses 35 ans révolus, une fillette de 5 à 6 ans. Il fallait alors lui remettre sa poupée, l'entourer des soins que nécessite la première enfance. Sa voix devenait enfantine, et tout son corps s'harmonisait avec cette soudaine transformation, et pour la plus légère contrariété, deux-ruisseaux de larmes perlaient sur ses joues de brune fille d'Afrique. Vraiment, une pareille réadaptation à un âge déjà vécu, ne peut être le fait de la volonté, si maîtresse d'elle-même qu'on la suppose.

Les raisons sont sans doute dans les obscures profondeurs de l'inconscience, où se sont cristallisées la longue vie des ancêtres, dont elle est l'aboutissement, et les souvenirs latents des années antérieures. D'ailleurs, le fait n'est pas nouveau. Le Docteur Flournoy et bien d'autres observateurs ont rapporté des faits du même genre.

Un cas d'un singulier intérêt nous est fourni par le groupe des Dambalah.

Dambalah est le saint que symbolise la couleuvre. Le possédé d'un saint de ce groupe, surtout de Dambalah-Ouédo-Tô-kan, doit faire montre d'une grande agilité, imiter par les ondulations de son corps, les méandres décrits dans sa course rapide par le fuyant reptile. Nous ne disons là rien qui puisse étonner nos compatriotes qui ont observé les surprenantes

manifestation vödouiques. En effet, des possédés acquièrent dans ce genre de sport une étonnante agilité.

Vous vîmes une fois une jeune femme se livrer pendant deux jours, en face de la maison que nous habitons alors, à cette périlleuse acrobatie reptilienne dans les branches d'un arbre. La malheureuse chantait à tue-tête, demeurait là sans prendre aucune nourriture, courait de branche en branche, avec la sûreté d'un singe, comme si dans l'intervalle, il lui avait poussé une queue et des griffes pour s'accrocher à l'arbre et ne pas tomber.

Sans doute, l'observation est curieuse, mais nous l'éclairons par une autre, très analogue, que nous détachons des « Essais Optimistes » de Metchnikoff.

Ce cas, à vrai dire, est du Docteur Guinon, cependant est consigné dans son instructif ouvrage par Elie Metchnikoff :

« *Observation de Guinon.* — Un individu de 34 ans, faisant le métier de courtier-interprète, entre à l'hôpital pour des attaques d'hystérie.

« Peu de temps après son entrée dans le service de la clinique, une nuit, vers 1 heure du matin, ce malade se leva tout à coup de son lit, ouvrit prestement la fenêtre, et sauta, en passant à travers l'imposte, dans la cour de l'infirmerie. Les infirmiers veilleurs, courant à sa poursuite, le virent s'enfuir à toutes jambes, sans vêtements et portant un oreiller sous son bras. Il s'engagea à travers une série de jardins et d'allées qu'il n'avait jamais visitées et dont il ignorait complètement la topographie, franchit des barrières, escalada une échelle et, de là, s'élança sur la toiture de l'établissement hydrothérapique, qu'il se mit à parcourir en divers sens avec une agilité surprenante. Parfois, il s'arrêtait dans sa course et se mettait à bercer l'oreiller qu'il tenait dans ses bras, en lui prodiguant des caresses comme à un enfant.

Puis, il reprit le chemin qu'il avait parcouru à l'aller. Le lendemain, on le questionna, mais il n'avait aucun souvenir de sa promenade nocturne. L'accès s'est produit cinq ou six fois.

« Le même malade, après s'être retourné deux ou trois fois dans son lit, saisit à plein bras son oreiller, qu'il serre contre sa poitrine. Il se lève alors et, tout courant, en chemise, traverse la salle des malades, au fond de laquelle se trouve une porte donnant accès dans l'office et les cabinets d'aisance. Il ouvre cette porte, sans difficulté, mais violemment, ainsi que celle du water-closet, où il entre. Là, tenant toujours son oreiller serré contre lui à l'aide d'un bras, par une gymnastique assez dangereuse et difficile, et qu'il exécute très adroitement, il fait, en s'aidant de ses pieds et de l'unique main qu'il a libre, un rétablissement sur le châssis de l'imposte qui est ouverte. Il passe au travers de cette imposte, en ayant bien soin de préserver son oreiller des heurts et des chocs, et tombe enfin à pieds joints sur l'appui de la fenêtre, d'où il saute dans l'infirmerie (la salle est au rez-de-chaussée). A peine arrivé à terre, il se met à courir vivement dans la direction de l'angle opposé de la cour. Il passe ainsi de l'autre côté du grand bâtiment de l'infirmerie, dont il fait le tour au grand galop, les infirmiers ayant peine à le suivre, tenant toujours son petit oreiller avec soin contre lui. Puis, il s'engagea dans un petit chemin qui contourne le bâtiment des bains et arrive à un endroit où se trouve une sorte de grosse tour, supportant à son sommet le grand réservoir d'eau des bains. Cette tour est munie d'une sorte d'échelle métallique fixe, presque verticale, à échelons ronds, à rampe latérale unique, qui aboutit à une sorte de pallier qui fait observatoire et en un point de son trajet côtoie le rebord du toit du bâti-

ment des bains. Le malade se met sans hésitation à grimper à cette échelle, se tenant à peine à la rampe de son unique main libre, posant avec agilité et une assurance extraordinaire ses pieds nus sur les minces échelons de fer. Arrivé au point où l'échelle aborde presque le toit des bains, il saute vivement sur celui-ci, toujours courant, remonte le zinc en plan incliné et gagne la crête du toit, regardant de temps en temps autour de lui pour voir si ces persécuteurs imaginaires ne le suivent pas. Il continue sa course tout le long de celle-ci, étant obligé à cause de son exigüité de poser ses pieds à droite et à gauche sur le plan incliné de chaque côté du toit, exercice dangereux au suprême degré, dans lequel aucun de ceux qui le suivaient n'eût osé tenter de le suivre et qu'il accomplissait cependant avec une sûreté remarquable et sans un faux pas.

« Arrivé ainsi au milieu du bâtiment, il s'assied sur la crête du toit, s'adossant à une cheminée d'aérage. Il prend alors son oreiller qu'il n'avait pas quitté un seul instant, le place sur ses genoux, un coin contre ses épaules, se met à le bercer, comme il eût fait d'un enfant, chantant, le caressant de la main, ou de la joue qu'il appuie doucement contre le coin de l'oreiller. De temps en temps, ses sourcils se froncent, son regard devient dur, il regarde autour de lui comme pour voir s'il n'est pas suivi ou épié, émet une sorte de grognement de rage et s'enfuit de nouveau, emportant son oreiller dans sa course périlleuse. Pendant tout le temps, il parle, mais les mots qu'il prononce, n'arrivent pas jusqu'à nos oreilles. Il ne voit évidemment que dans son rêve, il ne comprend pas quand on prononce son nom à haute voix, mais cependant il entend, car si on fait du bruit non loin de lui, il tourne la tête et s'enfuit, comme si ses persécuteurs arrivaient sur lui. Cette scène dura envi-

ron deux heures, pendant lesquelles il parcourut tous les toits avoisinants, défiant toute poursuite de notre part.»

A prendre cette observation dans son ensemble, on voudra remarquer que ce malheureux courtier-interprète a exécuté le long des gouttières des prouesses plus inquiétantes que la pauvre femme sur son arbre.

On n'ignore pas, d'autre part, qu'il existe une forme d'hystérie qui détermine spontanément une paralysie des membres inférieurs. Cette paralysie, *sine materia*, n'a d'ailleurs que la durée de l'attaque, ce qui la diffère des autres formes. Cependant, une fois qu'elle se produit, le malade, pour se déplacer, se traîne sur ses fesses, les mains appuyées sur le sol. Or, pour une cause ou pour une autre, le même fait s'observe dans la galerie vòdouique. Il est en effet une catégorie de possédés, qui ne marche pour ainsi dire que sur le train postérieur, et cette ridicule situation est gardée tout le temps que trône sur son *choual* le saint accroupi.

Le dernier grand fait qui dénote des troubles profonds de la sensibilité, de la motilité et du psychisme biologique, sont certaines attaques de léthargie, de mort apparente même, relevées chez les vòdouisants. Invariablement, ces cas sont rapportés à la jalouse colère des loa mécontents. Des observateurs dignes de foi ont affirmé avoir vu cet état se prolonger pendant des jours et se terminer par un parfait retour de l'individu à la santé. Nous citons cependant un cas qui nous est personnel.

Il s'agit d'une jeune femme de 30 ans, marchande foraine, adepte convaincue des pratiques vòdouiques, et dont la tête était meublée d'une riche collection de saints. Par intervalle, elle tombait en léthargie, avec un ralentissement notable de la respiration, de la circulation. Cela durait des heures et n'inquiétait pas outre mesure son entourage. On

se contentait de faire des promesses, d'accomplir le rituel exigé pour apaiser le saint courroucé...

Mais un jour, un dimanche, au cours d'une vive altercation avec son mari qui menaçait de la battre, elle fit une pirouette et tomba. On la releva et on la plaça sur son lit. Elle avait perdu connaissance. Le bruit courut dans le quartier que le mari l'avait assommée. Inquiète, la justice s'en mêla, et nous fûmes requis pour faire les constatations d'usage. A cet examen, qui fut minutieux, rien ne nous révéla une brutalité du moins matérielle du mari.

Les parents ne s'alarmèrent point, pensant aux attaques léthargiques de jadis, se refusèrent obstinément d'appliquer à la morte des moyens de préparation de cadavre en usage dans le pays. Malheureusement c'était la mort et la mort sous sa forme la plus désespérante, la mort subite. On fit plus. On conserva plus que de raison le cadavre, et comme l'autre, on attendit, mais en vain.

Pythiatisme.

Par le terme « Pythiatisme » qui achève notre définition du vòdou, nous ne mettons rien qui ne soit déjà dans cette étude. Ce mot, nous l'entendons dans le sens que lui donne Babinski. Il synthétise à nos yeux l'ensemble des influences morales, affectives, psycho-physiologiques qui expliquent, selon notre thèse, le vòdou : croyances, hérédité, influences du milieu, suggestion, auto-suggestion, besoin de sentiment et d'amour, nécessité d'objectiver Dieu selon son intelligence et son cœur, tout cela se résume pour nous dans ce simple concept de pythiatisme.

Et maintenant, au terme de cette étude, nous faut-il une conclusion générale, et si elle était nécessaire, ne se dégagerait-elle pas de toutes les conclusions particulières que nous avons formulées? Au lecteur de répondre. Dans notre mo-

deste travail, nous avons voulu faire œuvre de sociologie autant que de médecine, porter la question du vòdou, que nous traînons comme une tare de race aux yeux des étrangers, sur un terrain où la discussion sincère, loyale, sans parti-pris d'éreinter une famille humaine pour la plus belle gloire d'une autre, deviendrait possible.

Qu'on nous ~~permette de le répéter~~ encore ici, le vòdou, organisé par nos ancêtres dans un naturel besoin de religion, est aujourd'hui notre grand malheur et pour nos dénigreur à jamais lassés, le stigmatte indélébile de notre infériorité, de notre déchéance originelle. Tout récemment, dans cette Suisse, terre classique de subtils moralistes, de l'honnêteté patriarcale, une revue publia une note à sensation, dont le titre est vraiment suggestif : L'action unioniste chez les anthropophages.

Il s'agit d'Haïti : On nous représente, mangeant des cabrits sans cornes (lisez : des enfants), sous le regard bienveillant et paternel de nos aimables gouvernements, et cette note offensante autant que mensongère vient, vous le devinez déjà, d'une plume américaine.

Pour nos essais d'explications scientifiques, nous sommes loin de croire qu'ils réuniront la majorité des suffrages. Aussi ne les adressons-nous qu'à un groupe d'élite. Nous n'ignorons pas qu'ils vont à l'encontre d'un des plus forts sentiments du cœur : la croyance. Que voulez-vous, on voit chez nous des gens qui, confondant la religion avec ses ministres et leurs abus, pensent que le christianisme est déjà inutile à notre progrès et ne sentent pas cependant la nécessité de débarrasser le pays de son legs africain. Bien plus, il y a en Haïti un fanatisme vòdouique comme il y a en Turquie un fanatisme musulman.

Pour nos confrères, nous ne dirons que ceci : Nous avons

formulé une hypothèse que nous avons cherchée à mettre d'accord avec les plus récentes acquisitions de la psychobiologie. Qu'ils se rappellent que la science d'aujourd'hui, comme la science d'hier, comme celle de demain, est faite d'hypothèses que le marteau du temps épinglera sur la face de la vérité ou démolira, si elles deviennent des coins d'ombre sur la route lumineuse de l'avenir.

Ce qui fait notre confiance dans notre effort, c'est la portée morale de notre étude. Une race est là, sentimentale, intelligente, douée par conséquent des plus heureuses qualités d'esprit et de cœur. Pourtant, la fatalité d'une origine pénible, d'une éducation politique et sociale manquée, la condamne aux plus horribles piétinements. De temps en temps, de fugaces lueurs traversent son ciel pour aller mourir, sitôt que parues dans un fonds de ténèbres. Faudrait-il prononcer le mot sur lequel on ne revient pas?

Non, ce mot ne sera point dit! L'œuvre de notre vraie rédemption, qui n'a jamais été tentée, comment peut-elle porter des fruits si amers?

A l'œuvre de notre relèvement moral, nous convions les ministres de nos deux grandes confessions. Il faut déraciner les vieilles superstitions qui emmaillottent l'âme, ankylosent l'intelligence; il faut épurer les croyances, et cette action est plus encore la leur que la nôtre.

Que le clergé catholique surtout ne se méprenne pas sur la portée de l'acte que nous venons d'accomplir, car pour les gens qui réfléchissent, sa responsabilité sera immense dans l'avenir. Nous lui avons confié nos *réserves sociales*. Que ses membres, qui doivent être, sinon des modèles de vertu, du moins des représentants de la stricte moralité, comprennent qu'on ne détruit que par le sentiment les œuvres nées du sentiment et maintenues par le sentiment.

VI

UNE EXPLICATION PHILOLOGIQUE
DU VODOU

NOTES EXPLICATIVES

Pour répondre à de nombreuses sollicitations, nous reproduisons aussi les pages suivantes qui, comme l'étude « Vôdou et Névrose », font partie de l'enquête que nous poursuivons sur nos origines.

Un peuple ne saurait en effet se désintéresser de ce problème. A le méditer attentivement, il y découvre souvent les motifs de ses qualités comme les raisons de ses défauts. C'est de la psychologie rétrospective, vrai coup de sonde jeté dans l'abîme des temps passés.

Nous le soutenons avec conviction. On ne peut pénétrer intimement la mentalité du peuple haïtien, sans une étude approfondie de nos antiquités africaines. Cette étude doit se poursuivre à la fois dans les domaines physiologique, historique, psychologique et moral.

Sans rien préjuger de la question de l'unité génétique de l'espèce humaine, il ne reste pas moins vrai que les siècles d'existence traversés par l'humanité, ont nettement diversifié les races. Sous les formes spécifiques générales de pensée et d'action, l'analyse permet de saisir en chacune d'elles, des particularités qu'on peut déclarer irréductibles.

Aucune œuvre d'éducation individuelle ou collective ne saurait produire toutes ses promesses, sans tenir compte de ces particularités, et M. A. Balfour a raison de parler, dans ses « Fondements de la Croyance », d'un climat psychologique de l'homme à l'instar de son climat physique.

D'autre part, y a-t-il dans le cœur humain un sentiment plus délicat que le respect intelligent des traditions, le besoin de savoir ce qu'ont été les ancêtres, comment ils ont pensé et agi, ce souci enfin de recueillir, même au milieu de cro-

yances informes, les sentiments et les idées qui ont manifesté les intuitions profondes de la race? Il y a, dit-on quelque part, une âme de vérité dans les choses fausses, comme il ya une âme de bonté dans les choses mauvaises.

Elle n'est donc pas viable, la race ou la nation qui, parvenue à une certaine civilisation, méprise son passé comme indigne d'elle, parce qu'alors, elle aura rompu sous ses pas la chaîne des traditions qui la lie avec ses ancêtres.

Nous devons par ailleurs indiquer au lecteur, dans quel esprit, à l'aide de quelle méthode, nous poursuivons l'enquête annoncée. Les croyances religieuses, c'est-à-dire le domaine où nous sommes, sont en général mystiques, et toute religion n'est en définitive qu'une systématisation du monde par le sentiment. Or, dans un tel domaine, les affirmations les plus téméraires peuvent s'y faire jour, sans qu'on possède un moyen de départager les esprits. De plus, la part de métapsychie qui est dans le monde n'appartient en propre à aucune race; elle est universelle.

Nous avons donc adopté, pour mener notre enquête, une méthode historique et tout objective, laissant à de plus qualifiés que nous, le soin de suivre les manifestations possibles de l'Au-delà mystérieux dans notre monde sublunaire. Cela nous remet à l'esprit une nouvelle fois l'anecdote de cette secte religieuse algérienne, don t'Abbé Sifflet nous a raconté l'histoire, en nous faisant toucher du doigt une intervention indiscutable de l'esprit malin dans les affaires d'ici-bas, alors que le professeur Lannelongue n'y découvre qu'un simple cas de névrose.

En résumé, nous ne nous en tenons qu'aux faits déjà contrôlés par l'observation ou la science.

Le fongbé, l'un des six dialectes *éoués*, dont l'étude sert de base à notre communication, est une langue *parlée*.

Les fons ont ignoré l'usage de l'écriture courante et l'écriture hiéroglyphique qu'ils avaient inventée, était une langue hiératique connue surtout des prêtres et des initiés du culte des vòdous.

Cette particularité a poussé la plupart des savants qui ont étudié le fongbé, à adopter un alphabet et des signes conventionnels pour rendre avec le plus de fidélité possible la prononciation dans cet idiome.

Nous pouvons citer les alphabets d'Albéca, de Courdioux, de Schlegel, de Delafosse, etc.

Nous avons suivi, dans l'orthographe des nombreux mots dahoméens qui figurent dans notre étude, le dernier, l'alphabet de Delafosse, pour quelques bonnes raisons.

En première ligne, il est le plus simple de tous, le moins chargé des signes savants ou diacritiques, par conséquent le plus à la portée de tous les lecteurs.

Il n'est d'ailleurs que l'alphabet français simplement augmenté de quelques combinaisons littérales et de certains signes qui permettent de rendre des sons du fongbé qui n'existent pas en français.

La prononciation haïtienne des mots dahoméens conservés, soit dans le créole, soit dans le langage vòdouique, n'a pas pu toujours nous servir de base. Sous l'influence du nouveau climat psychologique du peuple haïtien, ces mots subissent parfois une altération profonde, en s'amalgamant avec des sons français.

Un fait nous a particulièrement frappé dans nos recherches, c'est l'absence complète de la lettre *r* dans les radicaux du fongbé et même dans les mots composés ou agglutinés. Cette dentale n'est vraiment pas dans l'appareil vocal de la race. N'y trouve-t-on pas tout de suite et en grande partie, l'explication de cette chute constante de cette lettre,

dans le corps de tous les mots français adaptés au créole?

Ces observations comportent une autre conclusion, qui sera mise en relief dans notre étude. Elles signalent à l'attention de l'historien ou du sociologue le rôle considérable joué par le culte et les cérémonies vodouïques dans la fusion et la nouvelle formation linguistiques des tribus africaines, représentées à Saint-Domingue.

Sous le bénéfice de ces courtes explications, nous prions donc ceux qui nous feront l'honneur de lire cette étude, d'accorder leur attention au tableau suivant :

Base de Prononciation.

Vôdû	prononcer	Vod'ou
Mawu	—	Maou
Mawuhwe	—	Maououi
Ayizâ	—	Ayizan
Okû	—	Okou
Dûnû	—	Dounou
Akhwe	—	Akoui
Zê	prononcer	Zin
Azêtô	—	Azêtô
Azênû	—	Azènou
Ajinakou	—	Aguinakou
Aghèto	—	Aguètô
Legba	—	Lègueba
Dâgbe	—	Dangbé

En résumé, les sons nasalisés produits par la série des voyelles nasales, â, ê, î, ô, û, qu'il faut prononcer *an, en, in, on ou*, avec un fort accent nasal, déterminent en grande partie la prononciation du fongbé.

Dans cet idiome, le *w* a le son anglais, l'*u* commun se pro-

nonce *ou* et le *j* répond au son *gi* comme dans le mot italien *giorno*, etc.

Le fongbé possède enfin deux autres sons, difficilement prononcés par les étrangers. Ils correspondent aux consonnes doubles *gb*, *kp*, comme dans les mots *Legba*, *Alokpa*, *Akpo*, *Akpoti*, *Dagbé*, etc. etc. M. Delafosse nous apprend que le son *gb* est une articulation gutturale qui est comme l'aboiement du *b*, de même que le son *kp* est à peu près l'aboiement du *p*. On voudra toutefois noter que les combinaisons littérales, rendent difficilement par l'écriture, la prononciation, car elles ne se prêtent pas à traduire les mille inflexions de la voix humaine.

I

A première vue, cette communication paraît ne point se rattacher à notre histoire nationale.

Il est en effet curieux de constater à quel degré, nos historiens et nos sociologues, dans l'étude des dominantes de de notre évolution historique, ont complètement négligé l'Afrique.

Les années 1503, 1517, sont un point de départ au delà duquel plus rien n'intéresse: qu'importe, si par ses traditions persistantes, le pays ressemble plus au Sénégal ou au Dahomé, qu'à la Jamaïque ou à la Dominicanie, ses voisines.

En définitive, qu'est-ce que le peuple haïtien?

Un ramassis de cent tribus africaines qui toutes ont laissé, dans la grande masse populaire, des traces indélébiles de leur propre hérédité physiologique, psychologique ou morale.

Cette ascendance est faite de millions de morts, si on se

rappelle que, pour plus d'un demi-siècle, le taux de la moyenne de la mortalité des africains a été fixé à 20,000 individus par an. Chiffre effrayant pour une population qui, dans l'intervalle, a oscillé de 150 à 500,00 âmes.

Nous nous représentons à peine l'aspect d'Haïti au moment où les Français commencèrent à défricher le pays.

Toutes nos plaines, particulièrement celles du Nord, de Léogâne et du Sud, étaient de vastes marécages, semés d'arbres millénaires. Dans ces plaines, les seules routes que parcouraient les Indiens, étaient les berges des rivières ou les pistes tracées par les torrents dans leur course vers la mer. De là, sans doute l'expression « marcher à la file indienne ». D'ailleurs, nos paysans habitués à suivre d'étroits sentiers, n'offrent-ils pas dans nos rues, le même spectacle?

Sur la montagne, les dômes feuillus des arbres laissent à peine errer, en plein midi, de faibles rayons de soleil sur la moisissure tapissant le sol.

Chaque année, ces arbres gigantesques, en se dépouillant de leurs feuilles, ajoutaient une nouvelle couche à l'humus mortifère du sol ombragé.

Ces géants, dont, au dire de Saint-Venant, un seul tronc permettait de construire une barque de 50 tonneaux, ne sont pas le seul obstacle au défrichement. Autour d'eux, dans les maigres espaces entre leur tronc, tombent en feston des lianes énormes. Le *figuier maudit* les enlace de ses mailles serrées, étend, à des centaines de mètres, l'interminable réseau de sa végétation étouffante. Aussi, quel spectacle quand le souffle du large, passant sur les lointains brisants, vient animer cette nature, dans le fracas du tonnerre et la phosphorescence des éclairs!

Cette végétation exubérante dans la montagne et dans la plaine est un puissant condensateur. Les pluies sont abon-

dantes et torrentielles, et comme conséquence, dans le creux du vallon, dans la cuvette que la montagne dessine à sa base, dans la moindre anfractuosité de la plaine, se remarquent des étangs, des lagunes et des mares.

C'est un sol humide et malsain que l'africain doit défricher pour asseoir les 8,000 plantations de Saint-Domingue. Plongé du matin au soir dans la pestilence de cette nature tropicale, il succombe, anémié par la fièvre et l'excès de travail.

Vous vous dites alors, pourquoi Haïti n'est qu'un immense ossuaire où dorment par centaines de mille, les victimes de la cupidité européenne, trop heureuse d'ailleurs, si elle ne recommence, avec les événements en cours, le cycle fatidique des terribles hécatombes?

En 1802, Saint-Venant, colon de Saint-Domingue, au lendemain de l'expédition de Leclerc, supputant les moyens de relever la colonie de ses ruines, fixe à 1,200,000, les nouveaux esclaves à y introduire. Mais se reprenant et faisant la part du feu, il porte à 1,800,000 le nombre des esclaves nécessaires, car selon lui, 4 à 600,000 de ces infortunés, périeraient dans cette œuvre de reconstruction coloniale.

Hâtons-nous cependant de quitter ce domaine qui nous fait voir l'humanité sous un trop mauvais jour. Ces millions de victimes n'ont-elles laissé à la terre d'Haïti que leurs ossements? Nul d'entre nous ne le pense, car nous sommes l'aboutissant de cette féroce sélection coloniale.

Dans quelle mesure alors ces victimes ont-elles contribué à façonner notre hérédité bio-morale?

Nous répondrons un jour d'une manière directe à cette question. mais aujourd'hui nous sommes plutôt préoccupé d'une question d'influence linguistique et de psychologie religieuse. Retenons toujours, autant pour justifier la thèse

que nous allons développer que pour l'étayer de quelques aperçus sur l'unité physio-morale de la race haïtienne et de ses ascendants africains, les faits suivants :

Voyez-vous cette troupe de paysannes qui longent la rue à la file indienne? Elles sont gaies, n'est-ce pas, causent bruyamment, exécutent même des mouvements désordonnés sans se préoccuper outre mesure de l'équilibre du fardeau qu'elles ont toutes sur la tête.

Une telle observation paraît de mince importance à votre esprit transcendant. Il y a là pourtant un geste racial noté par tous les observateurs qui ont étudié les tribus congolaises, lesquelles ont si largement contribué à former notre peuple, entre autres Mgr. Le Roy, le Dr. Cureau, etc.

Bérenger-Féraud, médecin de la marine française qui a étudié les populations noires du Sénégal et des Antilles, consigne un autre geste, souvent relevé ici.

Suivez cette femme qui passe. Elle a l'avant-bras fortement fléchi sur le bras, le torse rejeté en arrière, la main correspondant à l'avant-bras fléchi, placée dans le plan horizontal. Sur cette main, elle a placé un fardeau dont, à son tour, elle ne se préoccupe guère, dans sa conversation animée avec sa compagne. Bérenger-Féraud nous apprend que ce geste est propre aux tribus *ouloves*, formant le fond de la population du Sénégal.

Pensez-vous enfin que l'habitude seule suffit à expliquer chez cette fillette, assise sur son âne, l'équilibre surprenant de ses pantoufles simplement retenues par une extension du gros orteil? Nous pouvons citer cent exemples du même genre qui nous conduiraient à la conclusion, qu'Haïti, telle qu'elle est, en ce vingtième siècle, n'est qu'un prolongement de l'Afrique dans l'espace. Mais hâtons-nous d'aborder notre sujet véritable...

II

Il y a quelque dix ans, dans une étude publiée par la revue « Haïti Médicale », nous affirmions que le Vôdou, dans ses effets psycho-physiologiques constatés ici, était une psycho-névrose raciale, d'ordre religieux, confinant aux paranoïas.

Notre opinion n'a guère changé.

Mais, comme vous le voyez, la question avait été envisagée au point de vue médical.

Nous nous permettons aujourd'hui de vous présenter la même question sous un autre aspect, l'aspect philologique. Ce ne sera d'ailleurs qu'un chapitre de l'étude que nous poursuivons sur nos origines.

Autant sinon mieux que nos révolutions, le vôdou a contribué à perdre la réputation de notre pays. L'imagination de chroniqueurs bénévoles, de Saint-John à notre plus récent visiteur, en passant par d'Alaux, Texier, etc., s'est évertuée à découvrir dans les cérémonies si souvent inoffensives de ce culte, les plus répugnantes scènes de cannibalisme ou d'orgies. Certains de nos journalistes même en parlent avec cette légèreté et cette absence d'études, qu'on peut leur reprocher trop souvent.

Nous avons donc un puissant intérêt à projeter sur les origines de ce culte mystérieux, la plus vive lumière. Ce travail est aujourd'hui facile, car l'activité des chercheurs n'a laissé en friche, aucun coin du vaste domaine moral de l'humanité. Nous devons ramener le Vôdou aux simples proportions des cultes universels répondant à cette période où l'homme conçoit le divin, par le procédé que Renouvier appelle la méthode « des apothéoses ».

Evidemment, nous ne sommes pas le premier à envisager

le Vôdou sous l'aspect philologique. Vous avez lu ou vous avez entendu parler d'un ouvrage récent : « Les Daïmons du Vaudo ».

De ce livre, nous ne dirons rien, par la simple raison que trop de conclusions de l'auteur sont en dehors de la science positive au sens général du terme.

Nous contestons néanmoins, au nom de la philologie enseignée par les bons auteurs, une des conclusions de l'écrivain : la filiation qu'il pense découvrir entre l'hébreu et le dahoméen. Nombre des radicaux fournis par l'auteur appartiennent au français, au créole, à l'anglais, au grec, à l'hébreu et ne se retrouvent à aucun degré dans le fongbé, dialecte principal du groupe des langues éouées qui donnent le langage hiératique ou ouvert du Vôdou.

Comme on le sait, l'hébreu est une langue savante, flexionnelle en grande partie, à racines *trissyllabiques*, douée d'une grandiose poésie, dont la curieuse métrique n'a été mise en évidence que tout récemment. Le fongbé est un dialecte primitif, *asexuel*, juxtaposant, agglutinatif, à racines *monosyllabiques*, le type enfin d'un langage primitif. Nous administrons nos preuves de ces caractères du fongbé.

En fongbé, par exemple, la lune se dit *su* et enfant *vi*. Or, dans la cosmologie primitive du fon, les étoiles sont les enfants de la lune. Il les appelle *suvi*, enfants de la lune. C'est poétique, mais fort primitif et ne s'inspire guère de la large cosmogonie mosaïque.

Le fon, pour désigner les doigts de la main dit : *alovi*, de *alo* main, *vi* enfant. Les doigts sont les enfants de la main. Il appelle le ciel *mawuhwe*, de *mawu* Dieu, *hwe* demeure. Un temple reçoit le nom de *vôdûhwe*, de *vôdû* saint, *hwe* demeure. Un autel dans un temple est désigné sous le nom de *vôdutavo*, de *vôdu* saint, *tavo* table, etc. etc. Pour les 3 à

4000 mots de ce dialecte que nous avons analysés de cette manière, ce caractère de juxtaposition et d'agglutination monosyllabique, s'y révèle avec une désespérante persistance. De plus, le fongbé est *asexuel*. Il ignore les différences de genres et de nombres.

Par exception, il possède un terme pour désigner l'homme *sunu* et un autre pour désigner la femme, *nonu*, mais n'a pas de mots propres pour désigner un enfant garçon ou un enfant fille. Aussi ce dialecte a-t-il recours à un subterfuge pour marquer ces différences. *Sunu-vi*, homme-enfant, *nonu-vi*, femme-enfant.

Comment d'autre part justifier dans la thèse de l'auteur la méconnaissance d'une des lois générales de la philologie qui établit par l'observation la plus minutieuse, que les langues primitives sont communément juxtaposantes et que la forme flexionnelle trahit, au contraire, un notable degré de civilisation? Il n'est pas de tradition en philologie de voir sortir une langue monosyllabique d'une langue synthétique déjà simplifiée par un effort de condensation de pensée, car pour parler sa pensée, il faut penser sa parole. Il est donc évident que le fongbé, ce dialecte asexuel, ignorant par conséquent les différences de genres, dépourvu de flexions internes pour l'expression du nombre, des temps et des modes, ne peut venir de l'hébreu.

Certes, une langue, sous l'influence d'une régression de la race qui la parle, peut se dégrader, mais l'analyse permet toujours d'y découvrir les vestiges de son ancienne splendeur. Ainsi les langues indo-ariennes sont loin d'avoir eu, toutes, au cours des âges, la même bonne fortune, mais rien n'est moins discutable que leurs liens de parenté.

Nous n'avons voulu contredire personne, sans nous livrer de notre côté à de minutieuses recherches. Il importe cepen-

dant, pour l'intelligence du développement qui va suivre, de définir ce qu'on appelle le groupe des langues *éouées*.

Parmi les 560 à 600 dialectes et idiomes de l'Afrique, à suivre la classification de Robert Cust, les langues *éouées* constituent un groupement nettement particularisé : C'est le groupe des dialectes dahoméens. Ces dialectes sont au nombre de six :

1) Agnlobé, ou dialecte des		Agnlo
2) Angfouébé	— —	Angfoué
3) Ouatchigbé	— —	Ouatchi
4) Anagbé	— —	Ana
5) Mahibé	— —	Mahis
6) Fongbé	— —	Fons.

Ces dialectes constituent une famille, parce que les radicaux, les termes d'ordre, de genres, etc., se retrouvent, en dépit de légères variantes, partout les mêmes. La finale *gbé* est le terme dahoméen qui traduit notre mot « langue ».

Les dialectes dahoméens ont été l'objet d'études sérieuses de la part de savants tels que : Schlegel, Henrici, Kœlle, Albéca, Zimmermann, Courdioux, Skertchly, Fonsagrives, Delafosse, etc. Laissez nous de plus vous dire que cette littérature à propos de l'Afrique noire, dont nous méconnaissions ici l'importance, est déjà l'une des plus riches et des plus savantes du monde.

Les contacts ethniques, les infiltrations linguistiques en Afrique, permettent-ils de soutenir la thèse que nous avons repoussée?

Nous avons eu la patience de rechercher pour des groupes assez étendus de mots, les infiltrations possibles. Ce travail n'est pas aussi épineux qu'il peut paraître à première vue. Il suffit de se munir des Vocabulaires comparatifs de

Delafosse, professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes...

La pensée du philologue anglais Robert Cust est juste :

« L'invention d'un langage n'est pas le résultat d'une longue et patiente succession d'expériences, mais au contraire, elle est le produit d'une intuition primitive qui révèle à chaque race le caractère général de la forme qui lui convient comme instrument de la parole et le grand compromis intellectuel qu'elle doit adopter une fois pour toutes, comme le moyen de communiquer ses pensées aux autres. »

S'il faut une illustration à ces paroles de Cust, le créole nous la fournit. Quoique constitué de mots français déformés, il est coulé dans le moule racial. Il fait un usage abusif des affixes nasalisés qui caractérisent les idiomes dahoméens et congolais.

Suivant Cust, les principaux groupes de langues africaines sont compris dans une aire linguistique fermée. On n'y constate point, comme pour les langues ariennes, cette répétition des mêmes racines qui a permis à Grimm, à Pictet, à Muller, de les rattacher à une langue-mère, le sanscrit.

A cette règle de l'aire linguistique fermée, ne fait exception que le *Haoussa*, devenu dans l'Afrique équatoriale une manière de langue internationale, ou mieux intertribale. Lors même que les guerres, les conquêtes, entraînent une superposition des tribus, leur fusion n'est jamais assez complète pour rendre impossible l'analyse de leur idiome particulier.

Ainsi les Peuls ou Poulah se sont établis au Sénégal par droit de conquête. Leur idiome se distingue de ceux de toutes les autres tribus sénégalaises, Ouolofs, Mandingues, Bambaras, Serrères, etc. On le rattache plus volontiers au groupe hamitique ou égypto-numide.

Le fongbé dont nous allons maintenant nous occuper, est

une fleur de terroir. Les termes et les radicaux de cet idiome proprement dahoméen, ne se retrouvent que dans le groupe des langues éouées, et très légèrement dans l'*adampé* et le *mine* ou *aklabé*. Les finales *gbé* ou *pé* indiquent la parenté de ces langues. Mais hors du groupe sus-mentionné, les termes du fongbé ne se retrouvent même pas dans les idiomes les plus voisins.

Ainsi, en fongbé, Dieu se dit *Mawu*, en ibo *Juku*, en nago *Olorû*. Il n'y a pas de rapprochements à faire entre ces termes, lorsqu'on songe qu'on est en face de langues monosyllabiques.

III

Le vòdou, dont on a cherché de mille façons l'origine, même dans les mots *veau d'or*, *vaudois*, etc., est tout simplement un terme de genre du dialecte fongbé. Le plus grand terme de ce dialecte, puisqu'il embrasse presque toute la vie morale et religieuse des fons et est à l'origine, ou mieux, il est le radical invariable de toute une famille de mots.

Quel est le sens précis de ce terme en fongbé?

Il désigne les génies bons ou mauvais, inférieurs à *Mawu*, et par extension, la statue de l'un de ces génies ou tout objet symbolisant leur culte ou leur puissance protectrice ou malfaisante.

Du terme vòdou découle immédiatement le mot *vòdunu*. C'est le vocable désignant dans son ensemble la religion des vòdou. Le pontife ou le prêtre des vòdou répond à l'expression *vòduno*.

..*Vòdu-hule-hule*, est un serment, dont la signification précise est : je jure par les vòdous. *Vòdudoho* est une malédiction, l'appel sur un ennemi de la colère des vòdous. Un temple reçoit le nom de *vòdu-hwe*, demeure de vòdou, et l'autel

qui l'orne prend le nom *devôdutavo*, de *vôdû* saint, et de *tavo* table. Le sacrifice offert par le pontife répond à l'expression *vôdu-wunu*. Ainsi, si le pontife offre par exemple un coq en sacrifice, cela se dit : *voduno wu koklo nu vôdu*. Si c'est au contraire un cabrit, cela répond à l'expression : *voduno wu gbogbovi nu vôdu*. Le sacrilège en général répond à l'expression *vodugbeto*, mais un acte particulier de sacrilège se dit : *vôdugbenu*. Dans la religion des vôdou, l'impie, l'incroyant est un *menosévôdu*, un maudit, un *e do vôdu hito*, car le verbe *do vôduhi* signifie « maudire ».

Mais le fétichisme, l'idolâtrie correspond au terme *vôdû-sênu*, d'où le mot *azênu*, sorcellerie. Une idole autre que les vôdou, est un *vôdunukume*. La statue incarnant l'esprit d'un vôdou est un *vôdû-wutû*, *wutû*, corps.

Suivons toujours le rôle considérable joué par ce vocable en fongbé.

Le dimanche dahoméen se dit *vôdûgbé*, littéralement, jour des vôdous.

Partant de ce terme et utilisant le mot *azâ*, qui comme *gbé* signifie jour, les prêtres dahoméens désignent tous les jours de la semaine *azatewe*, *aza* jour, *tewe* sept. Le tableau suivant le prouve.

<i>Vôdûgbé,</i>	jour des vôdou;
<i>Vôdûgbé sayihû,</i>	jour des jeux;
<i>Vôdûgbé sazâto,</i>	3e jour après vôdûgbé;
<i>Vôdûgbé si azene,</i>	4e jour après vôdûgbé;
<i>Vôdûgbé si azato,</i>	5e jour après vôdûgbé;
<i>Vôdûgbé si azaize,</i>	6e jour après vôdûgbé;
<i>Vôdûgbé si azatewe,</i>	7e jour après vôdûgbé.

Note : *âtô* troisième, *ene* quatrième, *atô* cinquième, *aize*

sixième, *tewe* septième; *âtô* et *atô* se distinguent par la prononciation, à peu près « *antô* » et « *atô* ».

Il est rare de rencontrer, même en français, un terme comportant tant de mots dans son extension ou sa compréhension. Notez que nous sommes loin d'avoir épuisé tous les vocables dahoméens découlant de *vôdù*.

La plus célèbre expression de la religion des *vôdous* est le culte du serpent ou de la couleuvre, *Dá* pour *dan*, incarnant le génie, *Dâgbé*, pour *Dangbé*.

Les temples de *Dangbé* étaient desservis par des prêtresses dans les is sacré de *Somorné* près d'*Allada* et à *Ouida*. Chez nous, par contraction, l'expression dahoméenne *Dangbé Allada* a donné le *loa* (mot congolais) *Damballah*, dont le symbole reste encore la couleuvre (*Damballah-Ouédô cé coulève*). Quant au terme *Ouédô* attaché au nom du *loa*, il vient des liens de fraternité que les *vôdouisants* haïtiens pensent exister entre *Dangbé* et *Ayida-Ouédô*, ou mieux *Wédo*, la déesse de l'arc-en-ciel, une manière de *Junon* dahoméenne.

Les temples de *Danbé* étaient desservis par des prêtresses désignées sous le nom de *dangbesi*. De là, la chanson à coup sûr altérée, entendue ici fort souvent sous la tonnelle : *Damballah dangbesi Ouida*, etc., et qu'il faut traduire par : « Les femmes de *Dangbé* à *Allada* et à *Ouida* », etc. D'ailleurs, le culte de *Dangbé* était secret avec des degrés d'initiation. Certaines paroles prononcées par les prêtresses étaient des mots de passe, comme *Bohsi*, *Bohla*, inintelligibles pour les profanes.

Un autre grand *vôdou* du Dahomé, est *Legba*. C'est le *Pryape* du Dahomé, le dieu de la génération et de la fécondité.

Avant l'occupation française, la statue de ce *vôdou* se dressait sur toutes les grandes routes, à tous les carrefours, dans

toute l'obscénité d'un art primitif pour bien marquer les attributs particuliers du dieu. Vous comprenez alors, pourquoi, chez nous, *Legba* est dit : *maître des carrefours et des grands chemins*. De là, la chanson bien connue : *Papa Legba ouvri barié pour moin ago-e, papa Legba ouvri chemin pour li ago-e*, etc. A ce vòdou, on sacrifiait volontiers des moutons, en fongbé, *legbo*, animal de Legba.

Les femmes désireuses de procréer, lui offraient une poule. Le vòdunu officiant s'emparait du volatile, lui enlevait la tête entre ses deux premiers orteils, puis aspergeait avec le sang tout chaud de l'animal, la statue du dieu.

Cependant, avec le temps, ce génie devint comme l'incarnation de l'esprit du mal, l'analogue du diable, par opposition à Dangbé, le génie du bien. Aussi, la langue dahoméenne n'a-t-il pas beaucoup d'autres vocables pour désigner le bien et le mal. Pour dire qu'un homme est bon, le fon emploie souvent l'expression *sunu dâgbé*, et *sunu legbano*, dans le sens contraire.

Par ce trait, certains observateurs ont voulu rapprocher le culte des vòdous du mithratisme. Nous verrons plus loin qu'il n'en est rien.

Ayida-Wedo est la déesse de l'arc-en-ciel, comme *Ayizâ*^o (prononcer Ayizan) est la déesse gardienne des rues. *Ayida* est la servante du génie de la foudre. En fongbé, arc-en-ciel se dit : *Ayido-Wedo*, soleil de la terre. *Ayida* avait ses principaux temples à Dahomé et à Ouida. Les portes et les murs de ces sanctuaires étaient couverts de hiéroglyphes, que le capitaine Fonssagrive, aidé de quelques indigènes élevés à l'école française, a déchiffrés.

Ativodu ou le génie-arbre, est le protecteur de la maison, le dieu lare. Il a pour symbole des arbres qu'on plante dans les cours des habitations. On l'invoque dans les cas de ma-

ladies. Vous saisissez là, sur le vif, l'origine de cette pratique haïtienne des arbres consacrés.

Aguasu est un autre grand vòdou du Dahomé; il est le gardien des coutumes et des traditions. Son culte était desservi par les *aguâsuno* ou prêtre d'*Aguâsu*.

Hû est le Neptune du Dahomé. En Haïti, on le confond avec *Agbéto*, un autre génie de la mer.

Héviyoso est le Jupiter du Dahomé, le dieu de la foudre. Il répond à *Pié Jupitè-Tonnè* des vòdouisants haïtiens. Néanmoins, on entend parfois sous la tonnelle, en Haïti, le nom de ce vòdou.

Nous n'en finirions vraiment pas, s'il faut donner ou mieux nous arrêter à une étude détaillée de tous les vòdou dahoméens. le panthéon vòdouique est aussi riche que celui de la Grèce ou de Rome. Mentionnons donc rapidement certains autres vòdou.

Gbo est le Mars dahoméen, il est le protecteur des braves comme il est l'ennemi des lâches. *Gbeji-nibû*, un génie champêtre, un peu gardien des troupeaux; *nibû* veut dire bœuf. *Zo*, le dieu du feu; *Tokpodû*, génie protecteur du Dahomé; *Avlekété* et *Agheto*, deux génies de la mer; *Honélie*, autre dieu lare; *Asé*, l'Hogou-Férraille des vòdouisants haïtiens, patron des forgerons; *Azilahi*, *Hoho*, patron des jumeaux ou des « marassa »; *Lisa*, génie de la lune; *Kpo*, protecteur de la famille royale du Dahomé; *Akwaji*, *Deje*, *Gû*, *Gbociyo*, *Josusu*, *Mate*, etc. etc. Quant à *Loko*, c'est le génie que les fons pensaient s'incarner dans un arbre très vénérable de leur pays, le *loko*. Tout ce culte, foncièrement *animitste*, reposait sur la croyance en la possibilité de l'incarnation de tous les vòdou dans le corps de leurs serviteurs.

En dehors du langage hiératique du vòdou, les fons n'ont transmis qu'un nombre assez restreint de mots à notre idio-

me créole. Citons les plus courants de ces termes fons du créole.

Agâmâ (prononcer *aganman*), caméléon, qu'à tort on croit d'origine indienne; *âgo!* qui veut dire : gare! attention! *Abobo*, *bobobo*, qui sont des onomatopées d'applaudissements; *Azêtô*, sorcier; *azénu*, magie; *dûnú*, manger; *oku*, tuer; *dosû*, *dosa*, enfants nés après deux jumeaux; *dèdè*, doucement; *zé-gé*, mot désignant un insecte; *éy!* cri d'appel; enfin l'onomatopée *yi* que pousse la paysanne conduisant son âne par la route. *Yi* est le verbe aller en fongbé. Ainsi : je vais partir ce soir, *m na yi egbe gbada* (moi aller aujourd'hui soir) (1). *Yi!* signifie « va, marche ».

Dans le langage vòdouique, en dehors des noms des génies dahoméens, nous avons : *ahovi* (enfant). Ce terme, à vrai dire, s'emploie plus particulièrement pour désigner le fils du roi. *Hohovi*, avec le même sens, mais indiquant des enfants jumeaux; *ahwe*, devenu ici *açon*, sorte de crécelle faite d'une petitealebasse entourée d'osselets. C'est un instrument important des cérémonies vòdouiques. *Koklo*, poule; *si-golo*, cruche d'eau; *zé* ou *zin*, marmite; *kâzo* (pronocer

(1) Créole : *M' a allé assoué jodi là.*

Note. — Il est infiniment probable, que le mot *caco* vienne aussi du fongbé, car à notre avis, le terme espagnol similaire, indiquant un vol fait avec une extrême habileté, concorde difficilement avec les mœurs de nos *cacos*. Les *Caco ioku* formaient, à l'instar des amazones, un régiment réputé du Dahomé, et bien avant les premiers événements de l'indépendance, les révoltés de Plaisance, assez éloignés de la frontière, étaient désignés sous le nom de *taco* ou *caco*.

Par ailleurs, Christophe qui n'aimait pas les congos, parce qu'on lui avait prédit qu'un homme de cette tribu le renverserait du pouvoir, avait acheté à prix d'or des négriers anglais, de jeunes dahoméens, pour instituer son régiment du « royal Dahomé ». Ces jeunes soldats n'ont-ils pas pu populariser l'expression dans la région du Nord? De plus, si le mot est antérieur à l'indépendance, il ne peut venir de la partie de l'Est. Sous le régime colonial, tout nègre marron qui traversait la frontière était poursuivi avec acharnement, et la chasse à ces fugitifs constituait l'un des moyens d'existence des hispano-indigènes de la frontière. Les seuls nègres marrons qui se permettaient des incursions armées, tant sur le territoire espagnol que sur celui de la colonie française, furent ceux du *Doco*, où pourtant le mot *caco* n'a jamais été en usage.

kanzo, de *hâ*, muscle), chair; *zo*, feu; *ayigbo ayigbo-bo*, la terre.

Un autre terme qui revient souvent dans les chansons vòdouiques, est *Adâhuso* (prononcer Adanhuso). Il s'agit tout simplement de deux monarques populaires du Dahomé, Adâhuso Ier et Adâhuso II, qui régnèrent de 1650 à 1680 et de 1775 à 1789 respectivement. Le premier surtout est vénéré à l'égal d'un vòdou.

Quant aux autres termes du langage vòdouique : *loa*, *n'gan wranga*, etc., ils sont généralement congolais. Il est d'ailleurs facile de les distinguer par leur flexion interne. Le congo, comme le haoussa, le fang, le souahili, etc., appartient au groupe des langues bantoues, dont tous les auteurs, entr'autres Mgr. A. le Roy, ont signalé la relative perfection.

Ce qui chez nous, selon toutes probabilités, s'est conservé sans altération, c'est le rythme vòdouique ou mieux la musique très spéciale à ce culte.

C'est un rythme grave, à l'allure de prière ou d'invocation, à l'encontre de la phrase musicale congo, pétulante, hachée, comme hystérique. Les expressions *ago-é*, *ago-yé!* qui reviennent comme un *leit-motif* dans la chanson vòdouique, sont à peu près l'équivalent de *l'exaucez-nous* des litanies catholiques, *ago* signifiant « faites attention », et *é*, *yé* étant deux pronoms personnels répondant aux pronoms français *eux* et *elles*.

Ce rythme vòdouique est tellement persistant qu'il se maintient, même lorsque les chansons rituelles sont formées de mots exclusivement créoles ou se développent sur une suite d'onomatopées inintelligibles.

Il ne faut pas conclure de certaines réserves précédentes, que le dahoméen n'a pas imposé au créole, bon nombre de

ses formules phraséologiques. Nous avons conservé dans le créole, le cadre, la structure de la phrase dahoméenne ou congolaise, ce que nous avons nommé plus haut, le moule racial. Des exemples expliqueront mieux notre pensée.

Le créole dit : *moïn grand passé ou* (traduction française littérale : moi grand surpasser vous). C'est bien l'équivalent de cette phrase dahoméenne : *aginaku e daho wu kinikini* — éléphant lui grand surpasser lion. Le créole dit encore : *moins travaille passé ou* — moi travailler surpasser vous ; équivalent dahoméen : *m wu we wazó* — moi surpasser toi travailler. Des exemples du même genre abondent dans le créole. Prenons nos formules élémentaires de politesse : *couman ou yé* — *moïn bien, merci*. Sans nous arrêter à cette intervention du verbe dahoméen *yi*, en lieu et place du verbe français *aller*, ces formules reproduisent textuellement les formules dahoméennes : *a fô dâgbé a, m fô dôgbé, Okudéu*.

Personne ne se demande la provenance de ces deux expressions *na* et *kô* qui jouent un rôle si marqué dans la conjugaison des verbes créoles : *na vini, m' na allé, li pan ko vini, li pan ko vlé*, etc. etc.

Il s'agit tout simplement de deux des trois auxiliaires du fongbé : *no* qui marque l'action de demeurer, *kô* qui indique qu'une chose a pris fin, *na* qui indique l'action de donner. Exemples : *m no do* — j'ai l'habitude de dire; *m ko do* — j'ai fini de dire; *m na do* — je vais dire, etc. *Pan* n'est que le nasonnement de *pas*.

A la rigueur, on pourrait croire que *kô* vient de la déformation de *encore*, mais on sent toute la distinction que le créole met dans les deux expressions : *m pas vlé encô* et *m pas ko vlé*. Dans la première, il marque sa volonté de ne pas renouveler l'acte; dans la seconde, sa décision de suspendre pour des motifs quelconques l'exécution de l'acte.

D'ailleurs, le peuple n'emploie jamais indifféremment ces deux expressions.

Notons d'autre part le rôle considérable joué dans notre idiome créole par le terme *passé-ou*, l'équivalent du verbe français *surpasser*, et du verbe dahoméen *wu*. Il permet au créolisant haïtien d'écartier très souvent les mots plus, très, davantage, que, autant que, plus que, etc., qui marquent en français les degrés de comparaison, et cela est surtout remarquable dans le langage des illettrés de nos campagnes.

Les pronoms personnels de conjugaison du créole *m'ap*, *tap*, *lap*, *nap*, *ouap*, *yap*, *yo*, se sont formés visiblement sous l'influence du fongbé. Voici d'ailleurs les pronoms personnels de conjugaison de cet idiome : *m* je, *we* tu, *e* il ou elle, *mi* nous, *wi* vous, *ye* ils ou elles. Les pronoms personnels régime se rapprochent aussi des premiers : *mi* me ou moi, *we* te ou toi, *é* ou *tô* lui, *la* elle, *mi* nous, *wi* vous, *ye* eux ou elles.

Les rapprochements entre ces deux groupes de formes dans les deux idiomes sont faciles, tant il est vrai qu'en déformant une langue, en l'adaptant à son usage, un peuple obéit, en dépit de tout, à une hérédité psychologique-linguistique.

Le créole a conservé le pronom personnel sujet de la première personne du fongbé dans les mots par exemple : *m'prend*, *m'fait*, *m'vlé*, *m'vini*, etc. En outre, il a présidé à la formation de *map*; *we* a donné *ouap*; *ye* a donné *yap* et *yo*, est souvent littéralement conservé.

D'autre part, les voyelles nasales du fongbé, comme les sons de même nature du congo, ont imposé au créole sa prononciation. Ainsi moi est devenu *moin*, *maman*, *manman*, etc., et les syllabes roulantes et dentales du français disparaissent en général, comme dans les mots *gadé* pour regar-

der, *prend* pour prendre, *priè* pour prière, *affai* pour affaires. Le dentale *r* n'est pas dans l'appareil vocal de la race.

En un mot, dans la formation du créole, l'africain et ses descendants à Saint-Domingue, ont ramené le français à leur degré d'évolution linguistique. Les catégories de relation, de substance, de mode, d'action, de passion, de transition, si admirablement rendues dans la langue de Montaigne, ont été abandonnées ou complètement simplifiées. Communément l'action, la passion, la transition, marquées en français par les flexions des verbes et de leurs auxiliaires, ont été remplacées par un simple jeu de pronoms sujet ou régime dans l'indication des modes et des temps. Certains modes et temps sont rendus par des artifices où l'on utilise des auxiliaires du fongbé et quelques termes du français déformés, tels que *na*, *kô*, *jouque*, etc.

Il y a, à l'égard de la question de l'influence des idiômes africains sur la formation du créole, une intéressante étude à faire, dont les conclusions dépasseraient la portée d'un simple problème de philologie raciale.

Nous ne pouvons nous imaginer à quel degré nous sommes dans le vrai, quand nous disons que la masse haïtienne est primitive. Son langage même est celui des peuples primitifs.

Or, la puissance mentale de l'individu humain est en raison directe des rapports qu'il peut entrevoir entre deux idées.

L'œuvre d'un Hegel, d'un Bergson a certainement peu de valeur pragmatique.

Nous ne considérons pas moins ces hommes comme de puissants cerveaux, par la foule de liaisons nouvelles qu'ils ont pu établir entre des idées, pourta . ie'lles comme le monde. Qu'on considère seulement, dans l'œuvre du dernier,

son exposé du vieux problème des rapports de l'instinct et de l'intelligence.

IV

Par comparaison aux autres tribus africaines : aradas, congos, nagos, etc., les fons ont été infiniment moins nombreux à Saint-Domingue. Comment expliquer alors la forte empreinte religieuse dont ils ont marqué le peuple?

C'est ici qu'éclate toute l'importance du culte des vòdou à Saint-Domingue. Qu'on le veuille ou non, le vòdou est un grand fait social de notre histoire. Les colons toléraient toutes les danses bruyantes des esclaves, mais craignaient les cérémonies vòdouiques. Ils redoutaient instinctivement ce culte à l'allure mystérieuse et sentaient confusément qu'il pouvait être un puissant élément de cohésion pour les esclaves. Ils ne se trompaient pas, car c'est du sein des cérémonies vòdouiques que s'éleva la grande révolte des esclaves de Saint-Domingue. Toussaint lui-même le sut si bien que, devenu la première autorité de la colonie, il ne toléra pas non plus ce genre de culte.

Les fons, pour revenir à ces derniers, formaient une peuplade guerrière et conquérante, remarquablement intelligente.

Ils ont représenté parmi les tribus toutes guerrières du Dahomé, ce que représente parmi les tribus sénégalaises, le nègre bambara, apprécié par l'état-major français pour sa valeur militaire.

A Saint-Domingue, les dahoméens, aradas, nagos, fons, etc., ont été les chefs, à l'encontre du congo à l'esprit domestiqué. On sait qu'il a fallu toute l'intrépidité de Yayou, durant la bataille du Cap, pour empêcher ceux de la bande de Tellier, etc. de voler au secours de Rochambeau.

Dès le dix-septième siècle, le royaume des fons est constitué avec des villes importantes : Abomé, Cana, Hogbonu, Allada, Ouida, Dahomé, etc. Leurs monarques : Tacodonû, Adâhuso Ier, Akaba, Agbadga, Tegbouésoun, Kpingoula, Adâhuso II, etc., de 1620 à 1789, soumirent à l'autorité des fons, les aradas, les mahis, les tribus de Juida et les Egba-Nagos.

Les fons étaient, avons-nous déjà dit, en possession d'une écriture hiéroglyphique, que le savant anglais Skertchly et le capitaine français Fonssagrives ont déchiffrée.

Cette écriture était bien une invention locale, car aucun des auteurs que nous avons parcourus n'a essayé, selon la traditionnelle coutume, de la rattacher à l'écriture égyptienne. On devine d'ailleurs que les fons, malgré les qualités que nous leur reconnaissons, n'étaient point arrivés à cette hauteur de conception abstraite et métaphysique qui a signalé les anciens adorateurs d'Osiris.

Cette écriture hiéroglyphique couvrait l'intérieur des temples, racontait les exploits des monarques, les légendes des vòdou, en même temps qu'elle fixait les croyances religieuses.

La religion des fons était foncièrement *monothéiste*. Mawu, l'équivalent du Grand-Maître des vòdouisants haïtiens, est le créateur de toutes choses, l'esprit tellement supérieur aux hommes et aux vòdou eux-mêmes, que les fons n'ont jamais tenté de le représenter sous une forme quelconque. Il est dans le ciel, mawuhwe, demeure de Mawu.

Mawu n'intervient pas dans la trame courante de l'existence des hommes, mais il les juge après la mort, suivant les bonnes ou mauvaises actions qu'il a minutieusement notées. Avec l'imagination du primitif qui tend à tout objectiver dans des formes concrètes, le fon dit que chaque hom-

me est représenté auprès de Mawu par un bâton. A l'une des extrémités du bâton sont marquées les bonnes actions, et à l'autre, les mauvaises. A la mort, le bâton est placé en équilibre sur un support, et selon que l'une ou l'autre des extrémités l'emporte, l'âme est récompensée ou punie.

Les vòdou, pas même Dangbé et Afa, le vòdou de la science et de la divination, ne sont des dieux. Ils sont des êtres supérieurs aux hommes, des esprits, mais tous inférieurs à Mawu. Ils correspondent aux anges et aux démons du catholicisme. D'ailleurs, en fongbé, c'est le terme *legba* qui répond au mot « démon », comme *ye-dâgbé* — esprit bon — répond au mot « ange ».

Les bonnes âmes vont au *kûtûmê* (*kû* morts, *tûmê* séjour), où elle sont admises à jouir de la présence de Mawu et de la compagnie des vòdou bienfaisants. Là, elles s'intéressent au sort des hommes, deviennent de véritables saints, d'où l'importance des sacrifices propitiatoires dans le culte dahoméen.

L'idée du sacrifice humain n'a jamais été chez ce peuple le résultat de la perversion d'un instinct. Elle répondait, comme chez les Egyptiens, comme chez les Grecs, excusez du peu, à une conception strictement religieuse. Quand l'un de leurs monarques, à la conscience plus délicate, Guézo, dont la statue se trouve au musée du Trocadéro, voulut faire cesser ces sacrifices, les prêtres le firent mourir pour sauvegarder leur prestige.

Nous ne pouvons encore préciser si les degrés d'initiation du vòdouisme haïtien correspondent fidèlement à ceux du culte dahoméen, bien que la similitude de certains termes, nous pousse à le croire. Chez nous, ces degrés d'initiation sont au nombre de quatre : 1) le lavage de la tête; 2) le *kanzo*; 3) la prise de l'*ahwe* ou de l'açon; 4) la prise des yeux.

Les deux premiers degrés sont plutôt symboliques et s'adressent aux serviteurs ordinaires, à la foule des fidèles du culte. Les deux derniers confèrent un pouvoir et font le N'gan. Le premier degré est conféré au fidèle, quand il est réclamé par les vòdou. C'est, comme on dit, pour « mettre les loas en place ». Le second degré, dont les détails varient avec les régions, initie un peu plus le fidèle aux secrets du culte. Il est M'si Kâzo, et puisqu'il s'agit communément d'une femme, elle devient, selon la valeur dahoméenne du terme *asi* ou *si*, épouse du vòdou, *dasi*, *dagbe si*, etc.

Le troisième degré d'initiation, la prise de l'*ahwe* ou de l'açon, confère le pouvoir d'entrer en communication avec les morts, ceux qui ont été pendant leur vie des initiés gradés du culte, des possédés des vòdou. Cette initiation dure des mois, pendant lesquels le *n'gan* instructeur garde l'impétrant chez lui et lui enseigne le langage hiératique du vòdou; il lui apprend à *parler langage*. Nous nous réservons d'ailleurs de rechercher dans une étude ultérieure la concordance de ce langage et du fongbé. Ce troisième degré crée le serviteur, le *n'gan*, qui n'agit que sous la dictée des vòdou ou des loas.

Le quatrième degré forme le *n'gan* parfait, les voyants, les *divinô*, ceux qui lisent dans le présent et dans l'avenir, à l'instar des prêtres dahoméens d'Afa.

V

Dans la croyance des fons, les mauvaises âmes étaient précipitées par Mawu dans le corps d'un animal pour recommencer une nouvelle vie d'épreuves.

Mettez dans un tel culte l'idée de la providence, supprimez les sacrifices humains tout en conservant les offrandes propitiatoires, vous avez pour le moins les traits généraux

de la religion juive. Vous vous expliquez maintenant le compromis historique qui s'est établi en Haïti entre le vòdou et le catholicisme.

Au dire de tous les observateurs, c'est le culte d'Afa qui a introduit la magie dans la religion dahoméenne. Ce vòdou est le génie de la science et de la divination. Voici comment M. Delafosse nous parle de son culte :

« Enfin Afa, le plus curieux de tous, génie de la sagesse et de la divination, dont les prêtres pratiquent la magie, et se livrent à des pratiques rappelant absolument les suggestions hypnotiques. Ils prédisent l'avenir au moyen de combinaisons obtenues avec les amandes de palmes jetées en l'air et qu'ils figurent à l'aide de signes géométriques. Ils se servent d'une langue à part que le vulgaire n'entend point et que l'on apprend aux initiés dans le plus grand mystère. Enfin, ce qui est au moins curieux, ils ont inventé une écriture hiéroglyphique, dont Skertchly a constaté et observé des spécimens au temple de l'arc-en-ciel à Dahomé et dont on peut examiner des fragments sur les bas-reliefs de divers palais.

« Et même encore, en dehors de cela, tous les symboles employés pour représenter les génies et leurs attributs ainsi que les rois, ne constituent-ils pas une véritable écriture symbolique qui décore les portes des palais et des temples et en orne les murs sous forme de bas-reliefs? »

Le même auteur ajoute :

« Le spiritisme et l'incantation sont en grande vogue au Dahomé. Beaucoup de prêtres ou plutôt de moines vivent à l'écart et, surtout des femmes, jouent le rôle de *médium* et mettent en communication les vivants avec les morts. I roi a ses *femmes-médium* auxquelles il fait consulter les nes de ses ancêtres dans les circonstances difficiles. »

Il ne faut pas un bien grand effort d'imagination pour découvrir dans ces lignes, l'origine le nombre de croyances et de pratiques des vòdouisants haïtiens.

Les moines de Delafosse qui mettent les vivants en communication avec les morts, sont les ancêtres de nos N'gan, les femmes-médium ne sont que les possédés de loa de notre milieu. Y a-t-il enfin une croyance plus répandue chez nous que sous l'influence de certaines dévotions, il convient, à certains jours déterminés, de vivre éloigné de la femme?

Sur les pratiques spiritiques et hypnotique, nous avons encore, il est vrai pour une autre partie de l'Afrique, le témoignage d'un auteur compétent et sérieux, Mgr. Le Roy.

L'évêque d'Alibi nous apprend que dans certaines régions de l'Afrique, pour entrer dans une société secrète, « le postulant doit d'abord mâcher des racines et boire une décoction d'écorce d'un arbuste que les botanistes connaissent sous le nom de *Strychnos Ikaya*; il ne tarde pas à s'assoupir et à tomber dans un état de complète inconscience. On lui passe alors une liane au cou, et quand, trois jours après, il commence à revenir à lui, le sorcier l'invite à regarder dans un morceau de verre fixé au ventre du « Bouity ». Il y verra certaines figures qu'il doit détailler... »

En vérité, le fakir indien ne fait pas mieux, et il est inutile que nous ajoutions que dans cette semi-inconscience de ses facultés, le pauvre hypnotisé verra tout ce qu'il plaira à l'officiant de lui faire voir.

A ce point de notre thèse, nous ne voulons pas personnellement conclure. Nous redonnons la parole à M. Delafosse :

« Pour ce qui est de la religion dahoméenne », dit l'auteur, « en particulier, et malgré toutes les accusations qu'on

pourra me lancer de chercher le paradoxe, je n'hésite pas à affirmer qu'elle appartient à la classe des religions les plus élevées, parce qu'elle est essentiellement monothéiste. Et, en cela, je ne fais que partager l'opinion dûment motivée de l'homme qui certainement a le mieux étudié la religion dahoméenne, l'Anglais Skertchly.

« Quelques auteurs y ont vu une religion dualiste, dans laquelle *Maou* représentait l'esprit du bien, et *Legba*, l'esprit du mal, quelque chose comme le dieu et le diable de la religion chrétienne.

« Pour moi, et cette opinion résulte aussi bien des conversations fréquentes que j'ai eues à ce sujet avec des indigènes intelligents et des prêtres dit féticheurs, que de l'étude de différents écrivains qui ont traité cette question, je considère la religion dahoméenne comme absolument monothéiste, ne reconnaissant qu'un seul être divin, *Maou*, mais admettant, à titre d'intermédiaires entre Dieu et les hommes, des êtres ni divins ni humains, plus puissants que l'homme et moins puissants que Dieu, des êtres non matériels, des génies, des anges comme on voudra, des vòdou, ce que l'on traduit bien à tort par fétiche. »

Libre à nous, après ces considérations, de nous laisser écraser sous le poids de la mauvaise réputation du vòdou. Serait-ce trop dire, d'affirmer que cette conception religieuse représente quelques idées métaphysiques qui font honneur à l'intelligence nègre? Ce n'est pas, à coup sûr, un phénomène banal de voir une peuplade primitive arriver à une conception monothéiste si claire et si précise. N'est-ce point là, la plus grande gloire de la nation juive qui pourtant n'a conçu *Elohîm* que sous la dictée d'*Elohîm*?

Une religion si hiérarchisée, si enveloppée de mystère devait, on le comprend, exercer une puissante attraction sur

les autres tribus africaines représentées à Saint-Domingue. Elle leur offrait un corps de doctrines religieuses qui ne se retrouvait à aucun degré dans les superstitions pratiquées par elles. Mais, en s'élargissant, le vòdou se dépouilla de ses caractères originels. Il se surchargea de croyances parasites, aradaennes, congolaises, mines, nagos, caplaous, moudongues. Le tableau que nous offrons à la fin de ces pages, met cela en pleine lumière.

Cependant, si vous nous avez fait l'honneur de suivre avec attention notre développement, vous avez sans doute remarqué, qu'en dépit de ses croyances parasites, on peut retrouver en Haïti, les lignes essentielles du vòdou, simplement masquées par les nouvelles croyances catholiques du pays.

Nous nous permettons, en terminant, de formuler un vøu : c'est de voir notre Société d'Histoire constituer dans son sein une section occupée à mettre en relief, ce qui dans notre formation sociale composite, revient à l'Afrique.

Pour notre part, nous avons creusé un sillon en y jetant à la volée quelques semences, sûr que d'autres travailleurs viendront qui feront lever une moisson plus belle et plus abondante.

Malheureusement, il y a quand même par-delà ce qu'on sait, ce qu'on ignore, et ce qu'on ignore est peut-être ce qu'il faudrait essentiellement savoir pour bien penser ou bien agir.

PANTHEON VODOUIQUE HAITIEN

Le tableau suivant fait voir, ainsi que nous le disions plus haut, l'étrange mélange subi par le culte dahoméen en Haïti.

Il renferme, en effet, sous le nom générique de *loa*, des génies provenant de toutes les tribus africaines qui ont été représentées à Saint-Domingue : Fons, Aradas, Mines, Bibis, Mahis, Ibos, Nagos, Congos, etc. On y relève des génies qui sont le produit de l'imagination locale.

Fons, Aradas, Mines, Bibis, Mahis

Legba	Damballah	Ayida-Wédo
Aguasû	Loko	Tokpodû
Ayizan	Agbéto	Gbeji-nibû
Avlekete	Zo	Gûgune
Legba-Avadra	Gbeji-Ouéssou	Azaca-Si
Zo Mankilé	Zo Mandialé	Agaou-Wédo
Loko-azamblo Pidi	Sobo-gran	Agovi
Adamansi-Wédo	Agaou-Tonné	Agbé-si
Badé-si	Adanhuso	Ghibo-Lobosou
M'bo Zo-Biati	Badé-si Ouanman	Sili-gbo-Vavou
M'bo Aghia	Za	Gbeji-Masaka
Zofi-Badê	Agâmâ	Gbeji-Nû
Agaû-Kombé	M'bo-Zila	Sobo-kèsû
Sobo-si	Bosû-Cêssê	Agaza-kouési
Azaka-médé	Adûme-ghidi	Damballah-kato
Kadia-Bosû	Agaza-kiliko	Zinklinzin-Vavou
Ouan-Ghilé	Damballah Laflan-gbo	

Congos. Nagos, Ibos. Cangas.

Simbi-ampaka	Hogou-Timal	Ossange-Batagri
Limba-zaou	Hogou-Dodé	Ibo souannan
Zazi-Boulonmin	Hogou-Balinguio	Ibo-Ibliké
Inglinsou	Hogou-Illaba	Ibo-Ikanman
Simbi-mazambi	Hogou Bakoulé	Ibo-Lélé
Seli-Bouka	Hogou-Lélé	Ibo-kikilibo
Hogou Obatala	M'bo Nannan	Ti-Bita
Hogou Batagri	Halou-Mangia	Azaca-youmbo-Vôdi
Hogou-Yamsan	Achadé-Bôcô	Zantai-médé
Hougou-Fer	Golimin	Canga-kaplaou
Hogou-Miléni	Ossange-kohi	Nûvavou
Hogou-Chango	Ossange-aguélingui	Etc. etc.
Hogou-kankannikan	Ossange-aguénitô	

De provenance haïtienne.

Taureau Duchêne	Criminel-Petro	Guédé l'orage
Ersulie gé rouge	Jean-Philippe Petro	Roi d'Angole
Femme-chêche	Brisé	
Ersulie-Balienne	Marie-Louise	Etc. etc.

NOTE

(1) Dans le cours même de nos études médicales, nous avons déjà réuni de nombreuses observations sur cette intéressante question de l'idiosyncrasie, dont les manifestations sont si variées dans nos masses populaires. Notre but était de mettre en lumière le rôle que l'atavisme, l'hérédité, les vieilles croyances, religieuses même, joue dans ces manifestations. Malheureusement, nous eûmes la malencontreuse idée de confier notre projet à quelques confrères plus âgés, qui nous laissèrent entendre, qu'il n'y avait là que des superstitions populaires. Peu après, le professeur Charles Richet lançait ses retentissantes études sur l'anaphylaxie.

Il en va, chez nous, de ces réactions physiologiques individuelles comme de certains gestes stéréotypes dans la descendance de quelques tribus africaines en Haïti.

FIN

TABLE DES MATIERES

	PAGES
I. INTRODUCTION	7
II. CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES ET SOCIALES	25
III. CONSIDÉRATIONS PSYCHOLOGIQUES ET PSYCHO-PATHOLOGIQUES	49
IV. LES MALADIES SURNATURELLES. LE HOUCAN.....	65
V. LA PSYCHO-NÉVROSE	109
VI. UNE EXPLICATION PHILOLOGIQUE DU VODOU	141
VII. PANTHÉON VODOUIQUE HAITIEN.....	174







Médiathèque Caraïbe



3 5100 00017118 8